

Aube g^{énéalogie}

Bulletin du Centre généalogique de l'Aube

Troyes - Hôtel du Vauluisant



Photo : collection personnelle Jeannine Finance

Octobre

Novembre

Décembre

2016

n° 80

Au sommaire

- ◆ *Le tramway à Troyes*
- ◆ *Hôtel-Dieu-le-Comte*
- ◆ *Journal de Campagne
de Jules FROTTIER*
- ◆ *Crimes de la Guerre 39-45
Mailly le Camp*
- ◆ *Poème :
« A Ceux de 14 »*
- ◆ *Généalogie :
Georges-Henri MENUET*
- ◆ *Poème :
Il y avait*
- ◆ *Les vieux métiers
Lettre « F »*
- ◆ *Lu pour Vous*


Centre **G**énéalogique
de l'Aube

Tarif 2017

(année civile : du 1/01/2017 au 31/12/2017)

Adhérents : abonnement

- Cotisation individuelle sans abonnement : 10 €

- Cotisation individuelle tarif préférentiel * : 34 €

** L'abonnement de 24 € est compris dans ce total.*

- Cotisation envoi bulletin par internet : 18€

- Cotisation couple : 42 €

- Cotisation couple par internet : 26 €

y compris l'abonnement de la revue

- Abonnement seul tarif normal * : 40 €

**Cet abonnement ne permet pas d'acquérir les travaux de l'association .*

- Pour l'étranger, nous consulter

- Achat au numéro, franco : 10 €

- Achat au numéro, au local : 9 €

Le 8 septembre a eu lieu notre réunion mensuelle à l'Hôtel-Dieu-le-Comte, qui avait pour thème l'exposition « Si près des tranchées » l'Aube en 1916. Visite guidée et commentée par Monsieur Nicolas Dohrmann directeur des Archives et du Patrimoine de l'Aube, que nous remercions de nous accorder personnellement, un peu de son temps.



Jeudi 8 décembre visite à la Cité du Vitrail, une douzaine de nos membres pour admirer la verrière exceptionnelle de l'église Saint-Pierre-ès-liens d'Ervy-le-Châtel « Les Triomphes de Pétrarque ». Après sa restauration, elle fait l'objet de l'exposition temporaire jusqu'à fin décembre.



Nous avons tous suivi avec beaucoup d'attention et d'intérêt les explications détaillées de notre guide qui nous a donné les codes pour déchiffrer ce vitrail, datant de 1502.



SOMMAIRE

Le mot du Président	3
Vie de l'Association :	4
Nouveaux adhérents	5
Nécrologie	5
Poème : Et Nous, Ceux de 14	6
Le tramway à Troyes	7 à 9
Hôtel-Dieu-le-Comte	10 à 16
Chroniques de la Grande Guerre : Journal de Campagne J. Frottier....	17 à 23
Crimes de la Guerre 39– 45	24 à 30
Les Vieux métiers « E »	31 à 33
Généalogie : Georges-Henri MENUET.....	34 à 37
Lu pour Vous 3 ^{ème} trimestre 2016.....	38
Poème : Il y avait	39
Les sorties en hiver	39
Questions	40 - 41
Réponses	42



Bonjour à Vous,

Un grand merci à toutes et à tous les adhérents qui ont relevés bénévolement les actes d'état civil et les notaires.

Grâce à votre dévouement le compteur de la base de données vient de dépasser la barre, oh ! combien symbolique de 1 000 000 actes. La fin des relevés n'est pas encore pour Noël car il reste énormément à faire pour les périodes 16^{ème} et 17^{ème} siècles.

Si parmi vous, quelques-uns ou unes pensent faire une bonne action en 2017, il y a de nombreux relevés d'actes à effectuer. (Adressez-vous au secrétariat pour connaître les périodes à compléter).

Voici une année qui se termine, nous espérons que vous serez très nombreux à œuvrer pour votre association en 2017.

Les Archives départementales ont en projet la création de cours de paléographie avec un intervenant de haut niveau, ces cours seront payants. Si vous êtes intéressés faites nous le savoir rapidement de façon que je transmette aux Archives Départementales.

Les membres du conseil d'administration et moi-même vous souhaitons

**Bonnes fêtes
et vous présentons tous nos vœux pour 2017**

A bientôt

Paul Aveline A. 1824

VIE DE L'ASSOCIATION

CONSEIL D'ADMINISTRATION

BUREAU

Présidents d'honneur	M. Georges-Henri MENUET Mme Micheline MOREAU M. Marcel PAULIN M. Thierry MONDAN †
Membres d'honneur	M. François BAROIN M. Yves CHICOT
Président	M. Paul AVELINE
Vice-présidente	Mme Monique PAULET
Secrétaire	Mme Colette THOMMELIN-PROMPT
Rédaction de la revue	Mme Colette THOMMELIN-PROMPT
Trésorier	Mr Jean-Michel LAVOCAT
Bibliothèque	Mme Elisabeth HUÉBER
Administrateurs	M. Pascal BARON M. Jean-Marc BOURBON † M. Jocelyn DOREZ Mme Véronique FREMIET-MATTEI M. Michel MOREAU † M. Patrick RIDEY M. Pierre ROBERT M. Jean François THUILLER M. Alain VILLETORTE

Pour nous contacter

Adresse postale

131, Rue Etienne Pédron 10000 TROYES

Téléphone

03 25 42 52 78 ligne directe

Secrétariat lundi, jeudi, vendredi

de 9 h à 16 h

Tél 10 h à 11 h et de 13 h 30 à 16 h

Email : secretariat.cg-aube@sfr.fr

Bibliothèque

Permanence le mercredi après midi 14 h à 16 h 45

Vous pouvez aussi nous joindre sur notre

***site internet** : info@aube-genealogie.com*

BIBLIOTHEQUE

La bibliothèque du CGA est située dans notre local aux Archives Départementales de l'Aube. Les revues et livres peuvent être empruntés par tous nos adhérents.

REVUE

Notre revue a besoin de vous !

Envoyez-nous vos quartiers, tableaux de cousinages, répertoires des patronymes étudiés, livres de famille, histoires locales, faits divers, etc...

N'oubliez pas, d'indiquer vos sources, votre bibliographie.

Il est rappelé que les textes et les illustrations publiés engagent la responsabilité de leur auteur.

Les documents peuvent être envoyés sur clé USB au secrétariat du Centre Généalogique 131 rue Etienne Pédron, 10000 TROYES, sous la forme de fichiers, WORD (.doc), Gedcom pour vos quartiers, **accompagnés d'un support papier**, portant le nom du fichier correspondant à chaque article ainsi que votre nom et **votre numéro d'adhérent**. ET via internet à secretariat.cg-aube@sfr.fr

Cela nous permet de visualiser plus rapidement et de classer vos communications. **Mais si vous n'êtes pas informatisés, faites-nous parvenir vos articles, dactylographiés de préférence (photocopies de bonne qualité), manuscrits acceptés. (Pas de fichier PDF). Les photos en JPEG.**

Pensez à écrire tout nom propre en **CAPITALES SANS ABRÉVIATION**

Soyez aimables d'utiliser des polices de caractères standard (Times New Roman) et d'éviter les caractères de fantaisie et italiques.

Ne soyez pas déçus de ne pas voir paraître immédiatement vos envois : nous devons équilibrer les thèmes des rubriques et tenir compte de la mise en page.

Nous vous remercions de votre compréhension et de votre aide.

Notre site <http://www.aube-genealogie.com>

Nous suivre sur twitter : [@aube_genealogie](https://twitter.com/aube_genealogie)

Bulletin du Centre Généalogique de l'Aube

Publication trimestrielle éditée par le Centre Généalogique

Directeur de publication : Paul AVELINE

65 Avenue Major Général Vanier - 10000 TROYES

Imprimeur CAT'imprim 27 av. des Martyrs de la Résistance

10000 TROYES 03 25 80 07 15

Dépôt légal et de parution : Janvier 2017

CPPAP : 0221 G 85201

Tirage 285 exemplaires - ISSN 1277-1058

CALENDRIER des REUNIONS

ARCHIVES DEPARTEMENTALES

JEUDI après midi 14 heures

Jeudi 5 janvier 2017

9 Février 2017

9 mars 2017

1er avril 2017 Assemblée générale aux A.D.

11 mai 2017

A.2873 – Madame HAUCHECORNE Christine
8 Allée des Bruyères
35830 – BETTON
christine.hauchecorne@orange.fr

A.2874 – Monsieur Jacky CADOT
10 Rue Alagiraude
10180 – SAINT LYÉ
ja.cadot@gmail.com

A.2876 – Monsieur Eric CARTON
11, Rue des Wetz
59500 – DOUAI
cartone@cegetel.net

A.2877 – Monsieur Jacques BERGERET
12, Rue des Gravières
10180 – SAINT LYÉ
bergeret.3a@free.fr

A.2878 – Madame Jeanne SICRE
20 Boulevard Danton
10000 – TROYES
jeannesicre@orange.fr

A.2879 – Monsieur Laurent DIDEROT
11, Rue des Coffres
31000 – TOULOUSE
laurent.diderot@free.fr

A.2880 – Madame Maryse MATRAN
14, Rue des Héros de la Résistance
10180 – SAINT LYÉ
maryse.matran@gmail.com

A.2881 – Monsieur Jean-Marie CORDELLE
24, Rue de la Reine Blanche
10180 – SAINT LYÉ
jm.cordelle@orange.fr

Ils ont laissé leur famille
dans la peine et le chagrin



Madame Jeannine CAUDRON
survenu en novembre 2016
Adhérente A. 1467



Monsieur Michel MOREAU
survenu le 3 décembre 2016
Adhérent A. 1227
Epoux de Madame Micheline MOREAU
Tous 2 Administrateurs de notre association



Monsieur Jean-Marc BOURBON
survenu le 7 décembre 2016
Adhérent A. 2706
Administrateur de notre association



Monsieur André BELLOT
survenu le 15 décembre 2016
Adhérent A. 1752
Epoux de Mme Huberte BELLOT A. 1753

En ces douloureuses circonstances,
le Centre Généalogique s'associe à ses adhérents
pour présenter à leur famille, l'expression de
leurs sentiments attristés.

BIBLIOTHÈQUE

*Toutes les revues sont consultables à notre local
et peuvent être empruntées*
(Sauf le Roserot et le Dictionnaire
A. Nemot à consulter sur place)*

***Possibilité de photocopie d'un article 0,80 €
la feuille + enveloppe timbrée pour le retour.**

Consignes concernant les photocopies demandées par courrier

Pour les adhérents : 3 actes par mois
Votre demande devra être accompagnée d'une
enveloppe affranchie pour le retour et de votre
règlement par **CHÈQUE uniquement**, soit :
2,65 € pour 1 acte de mariage
2,00 € pour 1 acte de naissance ou de décès.
Les courriers sans règlement seront classés sans
suite. Merci de votre compréhension

ET NOUS, CEUX DE 14

Créé sur disque Pathé et Odéon par M. André Berley et Marcel Laporte

Par Evelyn DURBECQ A. 1552

La jeunesse, dit-on, trouve la vie trop rude
Et les moins de vingt ans, inquiets, angoissés,
Se plaignent du présent, si lourd d'incertitude
Et, devant l'avenir, accuse le passé.
Leurs aînés n'ont pas su leur préparer la route
Qui les auraient conduits tout droit vers le bonheur ...
Leur véhément reproche est très juste, sans doute,
Mais son écho sera cruel à bien des cœurs !

Ô mes petits ! ô mes cadets, y songez-vous ?
Et nous, Ceux de 14, que dirions-nous !

Nous, dont la guerre a rompu l'étau vers la vie,
Nous arrachant à nos foyers, à nos amours,
Pour nous jeter dans son effroyable tuerie
A grand renforts de mots ronflants et de tambours !
Nos vingt ans ! Qu'ils étaient courageux et sincères !
Pleins d'appétit aussi, vers la gloire, le plaisir ...
Vous qui tremblez, pensez à vos aînés, vos frères :
Peur de la vie ? Ils n'ont pas eu peur de mourir !

Ô mes petits, ô mes cadets, souvenez-vous !
Et nous, Ceux de 14, que dirions-nous ?

Pendant plus de quatre ans, sans un mot de révolte,
Martyrs involontaires, laboureurs de charniers,
Nous avons, dans le sang, semé notre récolte,
Pensant y voir germer la paix du monde entier !
Nous voici revenus ... Et la reconnaissance
De tant de deuils, de pleurs, de vouloir surhumain,
C'est le cri de dépit de votre adolescence
Et la haine a germé dans la peur de demain ?

Ô mes petits, ô mes cadets... Regardez-nous !
Et nous, Ceux de 14, que dirions-nous ?

On nous avait promis la paix, la vie facile,
La guerre à jamais morte, l'avenir radieux !...
Et nous avons marché... Jusqu'au bout !... Imbéciles !
Pauvres hommes surtout qui s'étaient crus des dieux !
Oui, c'est pis qu'autrefois. Et, devant la misère,
La vie, l'anarchie, les chefs d'Etat véreux,
Nous pensons, le dégoût passant notre colère :
Ceux qui sont morts là-bas sont les moins malheureux !

Ô mes petits, ô mes cadets... Oui plaignez-nous !
Et nous, Ceux de 14, que dirions-nous ?

Sacrifice inutile, inutile bravade,
Nous avons tout donné, il ne nous reste rien,
Qu'un grand fond de regret devant la mascarade
De nos beaux sentiments, un peu trop cornéliens !
Il nous aurait fallu, quand nous avions votre âge,
Ne songer qu'à nous-mêmes.. Peut-être aurions-nous pu,
Avec plus d'égoïsme, éviter le carnage...
Mais en songeant à vous, nous avons combattu !

Ô mes petits, ô mes cadets...c'était pour vous
Et nous, Ceux de 14, que dirions-nous ?

Pardonnez-nous, ô jeunes gens, notre défaite,
Mais, aux vainqueurs piteux qui n'ont pas cru, jadis,
Devoir vous imposer le poids de la conquête
Et n'ont pas pu, depuis, en tirer un profit,
Ne vous contentez pas de jeter l'anathème,
Vous seriez trop ingrats ! Pouvez-vous nous haïr,
Nous, qui avons, pour mériter que l'on nous aime,
Ignoré la jeunesse... et il nous faut vieillir !

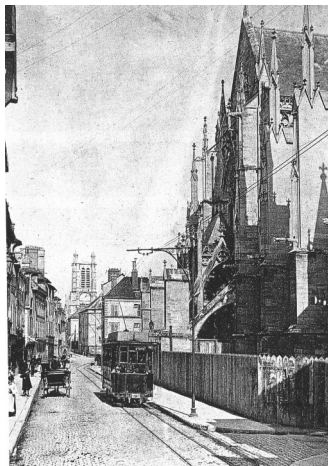
Ô mes petits, ô mes cadets, consolez-nous !
Car nous, Ceux de 14, que dirions-nous ?

Si vous pouvez mieux faire et nous montrer la voie,
Ne croyez pas surtout que nous serons jaloux !
Votre triomphe n'excitera que notre joie !
Si vous voulez notre aide, nous serons avec vous !
La lutte vaudra mieux qu'un regret lâche et veule.
Chassez les combinards, faiseurs, carambouilleurs...
Le canon gronde encor ? Faites-lui taire la gueule !
Nous n'avons pas su vaincre ?
Soit ! Montrez-vous meilleurs !

A votre tour, ô mes cadets; lutez pour nous,
Et nous, Ceux de 14,
nous serons fiers de
vous !

Poème de Suzanne Desty





Le Tramway à Troyes

Par Christelle Delannoy

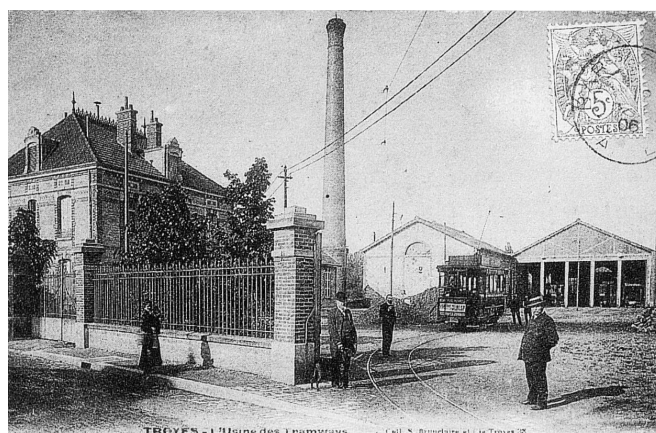
Imaginez un trajet Troyes-Paris en 30 heures, ballotté dans une diligence. On a du mal à croire aujourd'hui qu'il y

a 150 ans seulement, l'automobile, le train ou le bus n'existait pas. Et, qu'en 1910 encore, on utilisait le cheval pour le transport. La marche est alors le seul moyen de se déplacer à moindre frais. D'où fatigue, perte de temps et retard dans le développement du commerce. Jusqu'en 1850, les grands déplacements se font par la route. Cinq grands axes permettent aux diligences et à la malle-poste de traverser le département. En 1838, 16 diligences partent ainsi de Troyes chaque jour en direction de Paris, Chaumont, Bar-sur-Aube, soit, au total, plus d'une centaine de voyageurs. En 1858, rien qu'à Troyes, on compte 19 points de départ : 12 hôtels, 6 auberges et un loueur de chevaux, pour 63 destinations. La messagerie postale compte 20 relais à chevaux le long des routes de l'Aube. Elle achemine le courrier à 12km/h. Pour les marchandises, la route est aussi la voie royale, les rouliers et leurs charrois transportent les productions locales, bonneterie, céréales, tuiles ou verrerie de Bayel, vers l'extérieur comme à l'intérieur du département. Mais avec la révolution industrielle et l'arrivée du chemin de fer en 1848, la population augmente dans les villes. Troyes passe ainsi de 21 000 habitants en 1820 à 53 000 en 1911. Les faubourgs s'étendent, les déplacements urbains posent un problème crucial. Pour remédier à cette situation, la ville de Troyes concède à la Sté Philippot et Cie l'exploitation d'un service de tramways hippomobiles qui débutera le 14 juillet 1890.



Les champenois de l'Aube contre les champenois de la Marne
Omnibus ayant servi au transport des délégués syndicaux.

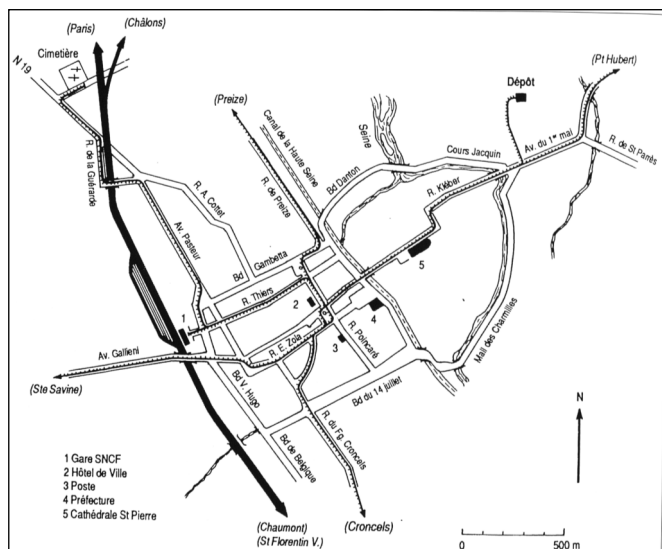
Ce mode de transport est sous la forme d'omnibus tractés par deux chevaux, le cocher se tenant debout sur la plateforme avant et les voyageurs accédant au compartiment par l'arrière. Les attelages étaient changés toutes les deux heures, place des Anciennes Boucheries, actuelle place Maréchal Foch. Les chevaux « frais » étaient amenés de l'écurie qui se trouvait à l'entrée de la route de St Parres, à un poste de relai installé rue Notre Dame, actuelle rue Emile Zola à l'emplacement de la Brasserie « La Vosgienne ». Quatre lignes étaient desservies à cette époque, qui portaient de la place des Anciennes Boucheries et avaient pour terminus en premier la Trinité St Jacques, carrefour de la route de St Parres et du faubourg St Jacques, maintenant avenue du 1^{er} mai. En second Ste Savine, rue de l'Avenir, actuelle rue Gabriel Péri. En troisième Croncels, rue du Pont des Champs. Et en quatrième le cimetière qui était desservi par la rue de la Paix. C'est le 30 juillet 1898 qu'est décidée la création d'un réseau de tramways électriques et son exploitation est concédée à la Compagnie des Tramways de Troyes, nouvellement créée.



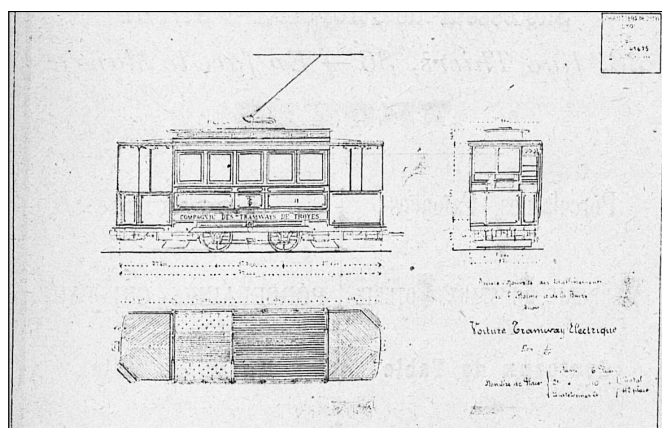
1906 - Dépôt des tramways 20 rue aux Moines à Troyes -
Actuel siège de la T.C.A.T. - Monsieur GUYOTTOT était directeur

La même année sont entrepris les travaux de construction de l'usine thermique rue aux Moines, où se trouve aujourd'hui le siège de la TCAT, fonctionnant au charbon, pour alimenter le réseau, suivis l'année suivante par la pose de rails et l'installation des lignes aériennes.

Les premiers essais ont lieu le 2 septembre 1899 et la première mise en service intervient le 25 septembre 1899 sur la ligne Pont-Hubert-Ste Savine puis les jours suivants sur Hôtel de Ville-gare par la rue Thiers, actuelle rue du Général de Gaulle, sur Croncels-Preize et sur Hôtel de Ville-cimetière par le faubourg de Paris.



Le matériel roulant était composé de 20 motrices de 40 places à plateformes ouvertes et portes en angle, disposition qu'elles conservèrent jusqu'à la fin, construites par les ateliers de la Buire à Lyon, ainsi que 7 remorques type baladeuses.



18 personnes sont assises en vis-à-vis sur les banquettes, les autres restent debout. Il existe une première et une deuxième classe mais très vite, devant les protestations et aussi l'insuccès des places de première, plus chères, cette distinction disparaît. Attendu comme une source de progrès, le tram devient le moyen de transport favori des troyens. Au début du siècle, il embarque chaque année 2,5 millions de voyageurs. Son confort, sa vitesse qui peut atteindre 15 km/h et la modicité du prix des places qui est de 10 centimes le ticket assurent sa popularité. Les tramways parcourent quelque 600 000 kilomètres par an. Le plus matinal part à 5h30, le plus tardif termine son service après 20h30. La fréquence des voitures varie de 8 à 27 minutes. Le point central qui peut être assimilé à une gare se trouve sur la place de la République, devenu la rue de la République et la place Alexandre Israël.



Un agent de la Compagnie des tramways débute à 3,50F par mois. Les conducteurs reçoivent une prime de 10 centimes par jour lorsqu'ils ne causent pas d'accident. En 1919, la loi des 8 heures de travail par jour, les 35 heures de l'époque, conduit la société à embaucher 12 personnes. La Compagnie a compté jusqu'à une centaine d'employés. L'uniforme des receveurs et des conducteurs appelés les wattmans qui travaillent toujours en duo sont sombres à gros boutons dorés. Les réclames enchanteuses qui fleurissent sur le toit des tramways resteront à jamais gravées dans les mé-

moires, le chocolat Menier, l'élixir Combier, le granulé Maggi, l'eau oxygénée Cusenier, la liqueur Bénédictine ou encore le dentifrice Dentol. Après 1914, l'énergie est fournie, en courant continu, par la sous-station Gambetta d'Electricité de France. Le courant alternatif y est transformé et redressé par une commutatrice de 200kw. Il est, en effet, devenu trop onéreux de fabriquer ce courant. Un contrat est donc passé avec la Société Lyonnaise des Eaux et de l'Eclairage. Le courant est amené sur les deux fils de ligne, en cuivre rouge, qui constituent les conducteurs de prise de courant, par les fils de la ligne Hôtel de Ville-cimetière. Le feeder souterrain qui alimentait, à l'origine, le réseau est hors service en plusieurs points. Le retour du courant est assuré par les rails et un autre feeder souterrain, qui part de la place du Maréchal Foch pour aboutir à la sous-station Gambetta. Quant aux lignes aériennes, elles sont constituées par deux fils positifs de cuivre rouge. Elles peuvent être « sectionnées » pour chaque direction, à partir du point central, afin de permettre les réparations sur un tronçon de ligne, sans priver de courant tout le reste du réseau. Mais des voix s'élèvent rapidement contre le tramway. On écrit à Monsieur le Maire ou à Monsieur le Directeur de la Compagnie, on pétitionne. On accuse les wattmans de rouler à trop vive allure et d'abuser de leur stridente corne d'appel. On se plaint aussi de ce que les receveurs imprègnent de salive les tickets qu'ils délivrent en humectant leurs doigts. L'incessant passage détériore aussi les chaussées. Et, surtout, le nouveau mode de transport n'est pas exempt d'accidents. Sa première victime est une malheureuse chienne, qu'un garçon boucher vient achever à coups de marteau au grand émoi de la population. Dès le 8 octobre 1899, deux tramways entrent en collision. Quatre passagers s'en tirent avec des contusions. Le 3 décembre 1900, on déplore le décès d'une vieille dame renversée par une motrice. Les accidents vont ensuite se raréfier. Mais l'automobile surgit au tournant du siècle, et le mastodonte d'acier, qui se pavane au beau milieu de la chaussée, devient encombrant. Signalons un épisode qui s'est déroulé pendant l'existence des tramways de Troyes. Les bouleversements économiques de l'après-guerre de 1914-18 provoquent une grève des tramways le 1^{er} avril 1920, grève qui durera seize mois, jusqu'en juillet de l'année suivante. Les habitants de Troyes vont donc être obligés, par la force des choses, à circuler dans la ville autrement qu'en tramway, notamment en bicyclette puis arrive un sérieux concurrent, l'autocar. Tant et si bien qu'à la reprise le déficit deviendra chronique. Il faut bien reconnaître que les engins ont bien vieilli, et devant les progrès de l'autobus il est décidé de mettre le réseau sur route. La première ligne à disparaître sera celle de Preize, le 7 novembre 1932, remplacée par des autobus Latil de 34 places. L'expérience s'avérant concluante, c'est au tour de la ligne de Ste Savine, le 6 juin 1937, puis, peu avant la seconde guerre mondiale, la suppression du passage à niveau de la Guérarde, sur la ligne de Paris, précipite la conversion

sur route de la ligne du cimetière dont l'exploitation débute le 13 novembre 1939 avec 8 unités d'autobus Renault ADJ1. Toutefois, en juin 1940, la ligne de Pont-Hubert et le dépôt sont endommagés par des bombardements et 4 autobus sont saisis par l'armée allemande. Devant la pénurie de matériel routier, le service par tramways est rétabli le 19 août 1940 sur les lignes de Pont-Hubert et de Croncels. En 1941, les lignes de Ste Savine, du cimetière et de Preize sont successivement remises en service, les deux dernières étant exploitées par un circuit commun, au moyen de 4 autobus Renault récupérés à Guéret et équipés de gazogène à charbon de bois. Malgré la destruction des ponts lors des combats pour la libération de la ville, en août 1944, les tramways de Pont-Hubert et de Croncels fonctionneront normalement jusqu'au 1^{er} mars 1950, date de leur suppression. Ses défauts deviennent rédhibitoires, la disposition en croix du réseau oblige les usagers à passer par le centre et payer une correspondance. Le 28 février 1950, les notables de la commune prennent place à bord de la dernière motrice pour un ultime et symbolique voyage. Le tramway troyen achève ainsi sa carrière. Le 1^{er} janvier 1951 la Régie Municipale des Transports en Commun de l'Agglomération Troyenne, nouvellement créée prend la succession de la Compagnie des Tramways de Troyes et continue d'assurer la desserte de l'agglomération par autobus.



*Années 1950 - Le point central des bus de la ville.
En 1951, tous les tramways avaient été remplacés par des autobus.*

Cela fait plusieurs années qu'un projet de tramway agite périodiquement le microcosme troyen. Mais l'idée semble avoir été abandonnée depuis que la Communauté de l'Agglomération Troyenne a changé de président. Les responsables actuels de l'intercommunalité préfèrent améliorer le service existant en aménageant des couloirs réservés aux bus. Le projet d'un tramway est-il pour autant abandonné ? On lui reprochait surtout son coût trop élevé. Or les nouveaux matériels permettront de diviser le prix par deux. Le tramway a peut être encore de l'avenir devant lui. Force est de constater que ce mode de transport a été de nouveau adopté par de nombreuses villes.

Sources : A.D. Aube - BM427, 43PL12, 114PL2, 1294PL1, 115PR2, BP3350, BM1778D, BP2050, BP3825 - 8 FI 2686

HÔTEL-DIEU-LE-COMTE



La date de fondation de l'Hôtel-Dieu-le-Comte est inconnue. « On plaçait communément, dit Courtalon, la fondation de cet hôpital par le comte Henri le Libéral à l'année 1158, mais on en a fait remonter l'époque plus haut, depuis qu'on a trouvé un titre de 1149, qui est une donation faite par Clérembaud de Chappes, vicomte de Troyes. » Les anciens historiens de Troyes se trouvaient renversés par la découverte de ce titre. Comme on l'avait appelé d'abord la Maison-Dieu Saint-Etienne de Troyes, il avait



Henri 1^{er} Le Libéral

semblé naturel de penser que le **comte Henri le Libéral**, comte de Champagne et de Brie après avoir bâti la riche collégiale Saint-Etienne, en 1157, y avait annexé un hôpital.

Par le titre de 1149 il devint évident que le comte n'était pas le fondateur, puisqu'il ne succéda qu'en 1152 à son père Thibaut le Grand. Courtalon paraît n'avoir pas fait attention à cette découverte, lorsqu'il ajoute : « Après la mort de son illustre fondateur, il prit le nom d'Hôtel-Dieu-le-Comte. » Alors que d'après les anciens titres de l'Hôtel-Dieu, ce nom n'apparaît qu'en 1214, c'est-à-dire bien des années après la mort d'Henri le Libéral, qui eut lieu en 1181. On peut cependant remarquer que les Comtes de Champagne eurent pour cet hôpital un intérêt tout particulier : en 1199, Thibault III l'appelle sa propriété, en 1212, Blanche de Navarre intervient directement dans son administration intérieure, Thibaut IV, en 1222 et Thibaut V, en 1257, l'appellent encore leur propriété. Les Rois de France regardaient les Comtes de Champagne comme ses fondateurs, et après la réunion de la Province à leur couronne, ils le prirent sous leur protection, malgré

l'absence d'un titre positif et explicite, puisque la chartre de fondation a semble-t-il été détruite lors du grand incendie de 1188, qui a ravagé en même temps la cathédrale et l'abbaye Notre-Dame-aux-Nonnains.

Son implantation

Au XVI^{ème} siècle, et très certainement depuis son origine, l'Hôtel Dieu s'élevait dans l'espace resserré compris entre l'ancien palais des Comtes et l'enceinte primitive de la cité. Il avait pour limi-



te, du côté sud-ouest, le rû Cordé (actuel canal), dérivation de la Seine provenant du quartier actuel du Vouldy et traversant la ville pour atteindre le Moulin de la Tour. Les bâtiments, construits en bois et surmontés de toitures élevées, étaient appuyés contre une butte de terre qui dépendait du côté du rû Cordé, ils reposaient sur une ligne de 157 pilotis et se rattachaient jusqu'à la rue de la Cité à plusieurs tours qui faisaient probablement partie des anciennes fortifications de la cité médiévale. La porte d'entrée principale était située près du rû Cordé, à côté d'un abreuvoir, à proximité du pont de la Salle.

A la fin du XVII^{ème} siècle, les anciens bâtiments de bois, devenus très vétustes, menaçaient de tomber en ruines. Le seul remède était leur démolition et la construction en pierre d'un hôpital neuf.

En 1700, pour subvenir à la dépense, les Administrateurs organisèrent une loterie qui permit de commencer les travaux et de poser le 19 juin 1702 la première pierre de l'édifice qui longe actuellement le canal. Malgré la disette de 1709 et l'échec du système Law (du nom de son concepteur John Law qui consistait à remplacer l'or et l'argent par du papier-monnaie, l'ancêtre de nos billets actuels), le bâtiment com-

prenant la pharmacie fut achevé en 1725.

Retardés par les conséquences de la chute de grêle de 1728 qui causa à la ville pour plus de 3 millions de dégâts, les travaux ne furent repris qu'en 1733 grâce à l'esprit d'initiative et à l'énergie inlassable d'un administrateur, Jean Berthelin, qui eut la satisfaction de voir sortir de terre les deux tiers du bâtiment central et l'aile en retour située à l'est. La nouvelle salle des hommes agrandie fut ouverte le 8 avril 1737. Elle comprenait 49 lits garnis de matelas, de draps, de couvertures offerts par Berthelin, et recouverts pour chacun d'eux de 2 chemises et d'une robe de chambre.

De 1747 à 1753, sous l'influence toujours de Berthelin qui mit tout en œuvre pour aboutir, quêtes, emprunts de charité, subventions, et qui poussa le zèle jusqu'à faire de sa propre personne des avances très importantes de fonds, le reste du bâtiment central et l'aile à l'ouest furent construits et la salle des femmes fut ouverte en 1754, et en 1755, l'extrémité de l'aile ouest fut terminée.

Le nouvel Hôtel Dieu était ainsi l'un des hôpitaux les plus beaux, les plus modernes de France. Sa construction avait duré plus de 60 ans. Il avait coûté au total 380 000 livres.

En 1928, les services hospitaliers sont principalement installés à l'Hôtel Dieu et à l'ancien hôtel de police (boulevard du 1er RAM) pour la maternité. L'établissement gérait également l'orphelinat Audifred, place de la Tour (locaux actuels du CMAS), l'hospice Saint Nicolas, près de la cathédrale, et un foyer pour femmes en difficulté, à Saint Martin es Aires (locaux actuels de l'école des Beaux Arts).

En 1957, les services hospitaliers sont transférés aux



Hauts Clos et l'Hôtel Dieu ne sert plus que d'hospice jusqu'en 1988, date de mise en service de la résidence du Comte-Henri.

En 1964, les façades et les toitures sont classées monument historique.

En 1992, le Centre Universitaire de Troyes, antenne délocalisée de l'Université de Reims-Champagne-Ardenne, est installé dans des locaux réhabilités de l'Hôtel Dieu, dorénavant propriété du Conseil général de l'Aube. Au prolongement de ce patrimoine historique, a été créé un bâtiment moderne d'une superficie de 5000 m², comprenant entre autres, 4 amphithéâtres d'une capacité totale de 1000 places, s'articulant autour d'un fo-

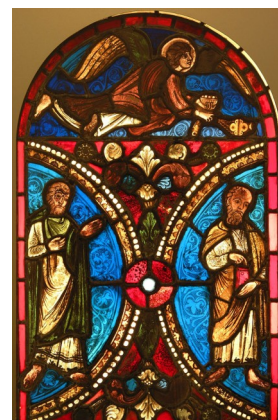


rum. Le bâtiment ancien abrite la bibliothèque universitaire.



Salle du conseil d'administration,

Ange encensant et deux apôtres



Depuis le 29 juin 2013, l'ancienne grange entièrement restaurée de l'hôtel accueille un conservatoire du vitrail appelé la « Cité du vitrail », le département de l'Aube se revendiquant le titre de « capitale européenne du vitrail » avec un des plus importants patrimoines. Sur 150 m², sont présentés 25 vitraux du XIIe au XXe siècle. À l'horizon 2017, la Cité du vitrail devrait s'étendre sur plus de 2000 m² pour devenir un centre majeur d'interprétation et de documentation voué aux verrières.

Son administration :

Dès 1199, l'Hôtel Dieu était administré et desservi par des religieux et des religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin ayant à leur tête un maître ou prieur, nommé et révoqué par le comte de Champagne. Il était assisté du doyen et de deux ou trois chanoines du chapitre Saint Etienne. Par la suite, cette nomination dépendra de l'autorité du roi de France, sur présentation du Grand Aumônier. C'était bien un hôpital et non pas un hospice, et il ne devait être reçu, d'après les statuts du 10 juin 1263, ni lépreux, ni manchots, ni mutilés, ni aveugles, car « *tels gens ne sont pas passants* », ce sont des incurables, auxquels un hospice convient mieux qu'un hôpital. Les enfants trouvés ne sont pas non plus admis « *si nous les recevions*, dit le règlement, *il en viendrait une telle quantité que les biens de la maison n'y suffirait pas, et ce n'est pas à nous, mais aux églises paroissiales que revient cette charge* ». Les femmes en couches sont aussi reçues, mais autant que possible après leur accouchement, pour éviter les scènes de cris et de gémissements qui se produisent à ce moment-là. Les statuts précisent aussi que si un frère ou une sœur fait des reproches aux malades, il est mis au pain et à l'eau pendant 3 jours. Mais aussi qu'à la mort d'un frère ou d'une sœur, s'il est trouvé en sa possession quelque argent ou autre chose de prix, il n'est fait pour lui ni mémoire, ni service, il n'est pas enterré, il doit être « *jeté aux champs comme un chien pourri* ».

En 1527, en raison du désordre et de la négligence extrême qui régnaient dans l'établissement et des plaintes que reçurent les pouvoirs publics, un édit royal du 13 juin 1534 prescrivit de confier l'administration à quatre notables troyens choisis par les habitants parmi les bourgeois. C'est

l'origine de la « Commission Administrative des Hôpitaux », qui n'a jamais cessé de fonctionner depuis, malgré de nombreux remaniements et dont le président est immuablement le maire de la ville. Après ce changement de statut, le prieur n'a plus qu'un rôle de chapelain et les religieux sont de simples infirmiers. En 1852, les religieuses de la Congrégation de la Charité de Nevers remplacent les Augustines. Elles prodiguent les soins aux malades jusqu'en 1973.

Les ressources de l'hôpital provenaient de dons particuliers, de diverses loteries courantes à cette époque, du montant d'un impôt municipal levé sur les habitants, « l'aumône générale » et du produit des quêtes annoncées dans les églises par des prédications. A partir de 1755, les revenus de l'Hôtel Dieu augmentent régulièrement grâce à la manufacture installée dans l'Hôtel Dieu de la Trinité (actuel Hôtel de Mauroy), qui dégage d'importants bénéfices.



Sa grille :

En 1760, la magnifique grille en fer forgé monumentale de style Louis XV qui ferme la cour d'honneur de l'hôpital sur la rue de la Cité est posée. Cette véritable œuvre d'art fut exécutée par Pierre Delphin, maître-serrurier parisien.



L'Administration des Hospices fournit elle-même tous les matériaux nécessaires à sa construction dont le coût s'éleva à 34 000 livres.

Courtalon, tout en estimant que cette grille représente un « fort beau travail », la trouvait trop chargée. Sa masse majestueuse est cependant admirablement mise en valeur par la richesse de ses ornements et la finesse des motifs en fer forgé.

Elle est surmontée d'une croix qui s'élève à 12m au dessus du sol.

Les armes de France, figurant sous cette croix, sont représentées par un écusson portant « 3 fleurs de lys d'or sur un champ d'azur, entouré des colliers des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et coiffé de la couronne royale ».



Sur le pilastre de gauche, un écusson représente les armes de la ville de Troyes, avec « sa bande d'argent et aux deux cotices potencées et contre-potencées ».



Sur le pilastre de droite, un autre écusson représente les armes de son Altesse Sérénissime Monseigneur le Comte de Clermont, gouverneur et lieutenant général, depuis 1751, des provinces de Champagne et de Brie, qui est « d'azur à 3 fleurs de lys, chargées d'un bâton raccourci posé en barre ».



Les grilles, de part et d'autre de la grande porte, sont également surmontées en leur milieu de diverses armoiries, ce sont, à gauche, sous une couronne de mar-

quis, celles de Henri Louis de Barberie de Saint Contest de la Châtaigneraie, Intendant de Champagne, qui sont à « 3 têtes d'aigle en or sur champ d'azur ».

A droite, les blasons accolés de la Comtesse de Morville, née de Vienne, « d'argent à l'aigle éployé de sable » et de son mari, « d'azur à l'épervier



d'argent perché sur un bâton de gueules au chef d'or chargé de 3 glands de sinople ». Les de Vienne étaient seigneurs de Gérosdot, Rochetaillée et Presles et possédaient de grandes propriétés à Rhèges, Piney et Bréviandes. Il est fort probable que la Comtesse de Morville contribua pour une large part à la reconstruction de l'hôpital, ce qui lui valut le grand honneur de figurer en bonne place sur la grille de l'édifice.

Au revers de ces écussons, donnant sur le jardin, figurent les armes de Champagne et celles de Navarre.

Mais au fil du temps et des régimes les divers ornements subirent bien des aléas depuis leur installation. En 1793, la grille fut dépouillée de ses armoiries et de ses écussons fleurdelisés. En 1804, des aigles, les ailes déployées et tenant dans leurs serres la foudre de guerre, furent placés sur tous les écussons. Les fleurs de lys flammées du grand cordon de Saint-Esprit furent même remplacées par autant d'aigles. En 1825, à l'avènement de Charles X, les fleurs de lys furent remises avec empressement à leur place, et les aigles impériales les remplacèrent dans les greniers. En même temps, il fut appliqué à la grille 3 couches de peinture qui lui donnèrent l'apparence du bronze. Vint 1830 et les fleurs de lys, de nouveau indésirables, furent supprimées. En 1834, au cours d'une nouvelle modification, la bande d'argent aux cotices potencées des armes de Troyes supplantèrent les fleurs de lys sur 4 des 5 écussons. Plus tard, sous la direction de M. Lédanté, architecte des Hospices, la grille fut repeinte en gris de zinc qui lui donnèrent l'aspect du fer dans sa couleur naturelle. C'est à ce moment que furent remis en place le double blason des Morville, en remplacement des armes de la ville et du treillis de chaîne d'or des comtes de Champagne, et celui de l'Intendant de Champagne aux lieu et place d'un lion rampant et fleurdelysé.

En 1885, la grille est classé monument historique.

Cependant, l'éventualité d'une réfection assez profonde s'avérait chaque jour de plus en plus nécessaire. Ce fut fait en 1936 par les Etablissements Maison des Riceys sous la direction de M. Tillet, architecte en chef des Beaux-Arts. La grille retrouva sa couleur et ses parures d'antan.

Et en 2005, elle eut droit à une restauration complète de la maçonnerie de l'ensemble du muret qui soutient la grille, de la serrurerie et de la ferronnerie, de la peinture et de la dorure.

Sa chapelle :



À l'origine, la chapelle était située du côté du jardin du Préau. Il existait déjà une chapelle haute dédiée à Saint Barthélémy et une chapelle basse à Sainte Marguerite.

La nouvelle chapelle fut construite sur les plans de l'architecte Jean-Gabriel Legendre. Commencée en 1759, elle fut

consacrée le 3 avril 1762 par Monseigneur de Barral, évêque de Troyes. Avec elle, prenaient fin les travaux de l'Hôtel-Dieu. Elle est l'unique édifice religieux du XVIII^{ème} siècle à Troyes.

La chapelle est située à la place de l'ancienne porte d'entrée, la Girouarde, de la ville par la via agrippa (réseau de voies romaines), à l'angle de la rue de la Cité et du quai des Comtes de Champagne. Elle est de plan rectangulaire et possède

un sanctuaire plus étroit et plus bas que la nef.

Toute la décoration intérieure est du XIX^{ème} siècle. Le plafond est polychrome et stucqué, le décor mural d'excellente qualité a été réalisé en

1867-1868 par le peintre Andreazzi, originaire de Bellizona dans le Tessin Suisse. Il est l'auteur par ailleurs des peintures de l'église d'Aix-en-Othe en 1870. Des verrières venaient compléter ce décor mural, mises en place en 1867, elles ont disparu aujourd'hui.



Vitrail Henri 1^{er} Le Libéral
Cliché : Sandrine Dauphin



âme et corps tu leur sois pitoyable ».

Seul demeure le vitrail ornant le sanctuaire, il représente le Comte Henri le Libéral. Face à lui, se trouvent 4 infirmes. Au-dessus, figure l'inscription suivante :

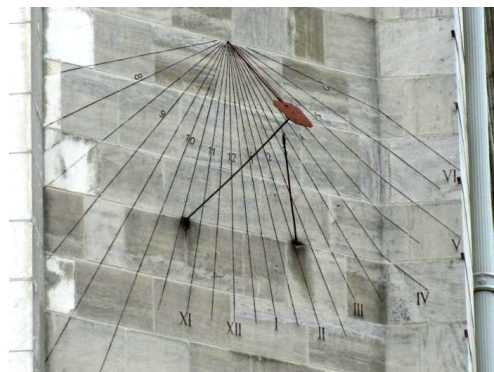
« Pour icelle maison des pauvres souffreteux

*Au Comte Henri
notre sire roy
Dieu secourable,
Qui pour ladres,
infirmes, estropiés,
goutteux,
Prie qu'en leur*

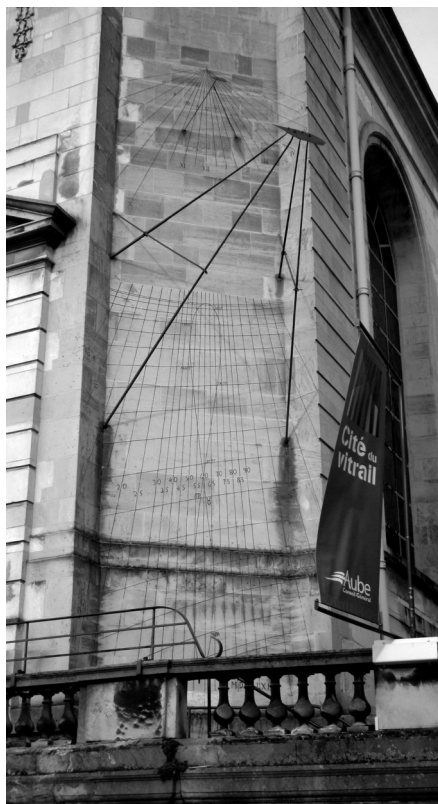
En 1988, lorsque la chapelle est affectée au centre culturel, la Maison du Boulanger, son mobilier est retiré et confié à la conservation des musées de Troyes. Jusqu'en 1993, le centre y installe un espace de diffusion d'Art Contemporain, « le Cadran Solaire ». La chapelle est aujourd'hui la propriété du Conseil Général de l'Aube.

Son cadran solaire :

En 1764, Jean-Baptiste Ludot, savant et littérateur troyen fut appelé pour concevoir et installer un cadran solaire sur l'un des murs de la chapelle nouvellement construite. Il avait à surmonter d'énormes difficultés dues à l'étroitesse du pan de mur qui lui avait été attribué et à sa volonté de dessiner un cadran doté d'une précision aussi grande que possible. Il refit tous les calculs astronomiques et fit exécuter son pro-



jet selon ses conceptions personnelles. Pour cela il fit construire deux cadrans distincts, se complétant l'un l'autre.



L'un, établi dans la partie supérieure du mur est similaire aux cadrans ordinaires, mais l'autre au-dessous, a des dimensions plus considérables.

Le plan du premier est divisé par les lignes d'heures et des demi-heures indiquées vers le bas par des chiffres romains et au milieu par des chiffres arabes beaucoup plus fins.

Le second appelé « méridienne » est plus chargé : le signe du zodiaque, le mois, l'heure et la minute s'y montrent simultanément.

L'extrémité supérieure d'une tige de fer, appelée style, montre les heures par son ombre. Au bout de cette tige, est attachée une plaque percée. Le rayon de lumière passant par le trou indique l'heure avec précision. En outre, la plaque métallique est portée par des barres qui sont scellées au mur et qui sont reliées par une traverse. C'est l'ombre de l'une de ces barres qui se projette sur la ligne du mois, et comme à chaque mois correspond un signe du zodiaque, celui-ci se trouve indiqué par là-même.

Son apothicairerie :



Cette apothicairerie d'hôpital a servi de pharmacie jusqu'en 1962. Ouverte au public depuis 1976, la pharmacie-musée se compose d'une antichambre qui sert aujourd'hui d'accueil pour le public, d'une petite pièce contigüe dans laquelle sont exposés les bustes des médecins et chirurgiens ayant exercés à l'Hôtel Dieu au XIXème siècle et au début du XXème, de la « grande salle », pièce où les produits et

plantes destinés à l'élaboration des remèdes étaient conservés et du « laboratoire », pièce attenante où les médicaments étaient préparés.



Collection S. BRUNCLAIR, Troyes

La « grande salle » a pu être conservée telle qu'elle se présentait à l'époque de son installation au début du XVIIIème siècle. Cette vaste pièce presque carrée, d'environ 8m de côté et de près de 5m de hauteur, a ses quatre murs entièrement recouverts de dix étages de rayonnages où sont disposées boîtes et faïences médicinales.

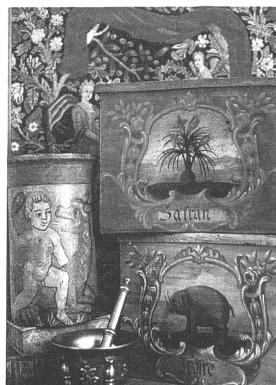
La salle et les collections qu'elle abrite ont fait l'objet d'un triple classement par les Monuments Historiques, en 1958 pour les boîtes médicinales en bois peint, en 1964 pour la salle et ses boiseries et en 1984 pour la collection de faïences médicinales anciennes.



Les boiseries en chêne, datant de l'aménagement de la pharmacie entre 1704 et 1724, de style Louis XIV, sont chargées de boîtes et de faïences qui étaient remplies d'ingrédients. La monumentale échelle roulante, montée sur galets de cuivre, permet d'accéder aux rayonnages élevés. Dans cette pièce accessible uniquement à la sœur apothicairière et à ses aides, étaient conservés tous les ingrédients nécessaires à l'élaboration des remèdes, baumes, tisanes, qui étaient préparés dans le « laboratoire ».

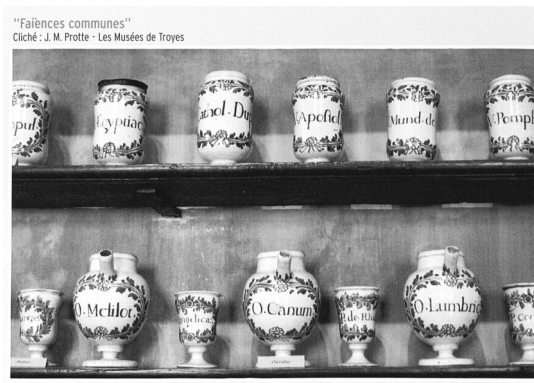
"Les Silènes"

Cliché : J. M. Protte - Les Musées de Troyes



Les boîtes médicinales, anciennement appelées « silènes », représentent la plus grande originalité de la collection et forment un ensemble unique en France, tant pour la quantité que pour la qualité des décors. Ces 319 boîtes en bois peint (bleu, jaune, rouge) réparties sur six niveaux d'étagères, conservaient séchés les pro-

duits de base d'origine végétale, animale et minérale, avant qu'ils ne soient réduits en poudre et transformés en remèdes. Sauge, tilleul et camomille côtoient racine de mandragore, bézoard, sang-dragon, poudre de crâne humain et de pierres précieuses. Par le biais de ces boîtes médicinales illustrées, c'est un aperçu de l'histoire de la médecine et de la pharmacie.



L'ancienne apothicairerie conserve également plus de 400 pots de pharmacie, des plus anciens tels que les albarelli ou « pots de Damas » en majolique des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle, jusqu'aux fines porcelaines du XIX^{ème} siècle. Mais la majorité des pots sont en faïence du XVIII^{ème} siècle, originaires des ateliers de Nevers. Les trois sortes de pots d'apothicairerie de l'époque sont représentées : chevrettes (vases ovoïdes symbole des apothicaires contenant les liquides visqueux, sirops, huiles, miel...), pot-canon (pots cylindriques qui renfermaient onguents et pommades composés de poudres mélangées à du sirop, du miel, des pulpes végétales...) et piluliers.

La « grande salle » présente également une collection importante de mortiers en bronze des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle, dans lesquels étaient pilés les ingrédients servant à la confection des remèdes. Y figurent également de nombreux objets en étain, modestes objets ordinaires comme les écuelles, gobelets et pichets de malades, et objets exceptionnels réalisés par des maîtres troyens au XVIII^{ème} siècle, comme une cimarre et une grande fontaine à thériaque, qui contenait une préparation pharmaceutique composée de diverses drogues et considérée pendant près de 2000 ans comme la panacée universelle contre les maladies, empoisonnements, fièvres et morsures de serpents et même la peste. Sans oublier, enfin, les dizaines de flacons de verre, aux bouchons et étiquettes rehaussés à la feuille d'or.



Fontaine thériaque

Dans le « laboratoire » sont présentés des objets provenant de l'Hôtel Dieu : seringues à clystères, livres de médecine, échantillons de produits jadis contenus dans les boîtes ; momie, yeux d'écrevisse, chardon bénit. Et étant un édifice religieux par définition, sont conservés aussi des objets de dévotion comme les reliquaires, les crucifix et les croix de procession richement sculptés et ornés.

Il présente aussi la collection rassemblée par Jean-Marie Denis, pharmacien, léguée à la ville de Troyes, comprenant des pots de tout pays et divers objets scientifiques ou destinés aux malades.

Son augelot :

Au Moyen Age, l'Hôtel Dieu possède un « tour » pour recevoir les enfants abandonnés. Il ne peut être donné de date précise sur la création du tour, néanmoins en 1776, il n'était qu'une boîte de bois sous la pluie et donc les administrateurs firent percer le mur pour que le portier puisse recevoir les enfants sans sortir et pour qu'ils ne soient pas exposés à tous les vents. Il était appelé « l'augelot », mot champenois

qui signifie petit auge et fait référence à la forme primitive du tour.



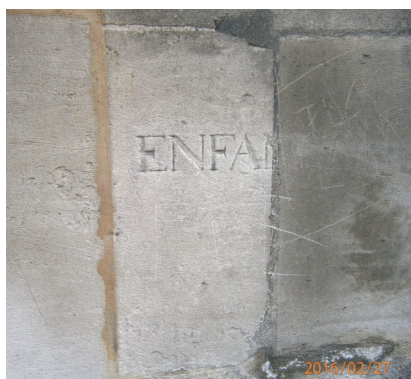
C'était une armoire cylindrique et tournante, garnie de paille, posée dans l'intérieur du mur qui permettait de recevoir à l'intérieur les enfants qui étaient déposés du dehors. Il ne restait plus qu'à faire sonner une cloche qui réveillait le portier. Il lui

était scrupuleusement recommandé « d'être très vigilant, de se relever au premier coup de cloche pour recevoir les enfants déposés à l'augelot sans arrêter ni chercher à connaître ceux ou celles qui les auront apportés, de porter aussitôt les enfants dans la salle en observant de ne point égarer les renseignements qui pourraient avoir été mis, et si les personnes demandent à lui parler par le guichet, d'ouvrir et recevoir ou entendre avec attention ce que l'on remet ou ce qu'on lui dit ».

La tâche des parents qui veulent se soulager de l'entretien d'un enfant était donc facilitée par le tour qui dépénalisa officieusement ce crime et l'encouragea. Pour les administrateurs des hôpitaux, celui-ci permettait en plus d'éviter de « pires maux ». Ces maux en question étaient l'avortement et l'infanticide. Ainsi le tour pouvait dissuader les filles-mères de recourir à de tels crimes, qui à l'époque étaient

lourdement condamnés.

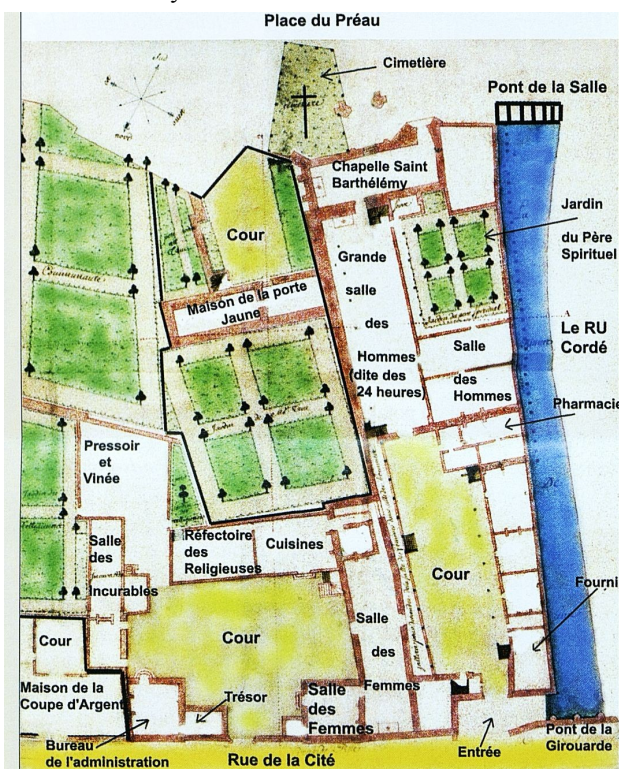
Nous pouvons deviner encore aujourd'hui l'emplacement de l'augelot sur le mur de la chapelle, avec l'inscription « ENFA... ».



Son fonctionnement :

En cette fin de XVIII^{ème} siècle, la ville de Troyes compte entre 25000 et 30000 habitants, dont 12000 ouvriers. La plupart sont ouvriers du textile, tisserands, fileuses ou bien artisans du cuir et du bâtiment. Ils viennent de tout le diocèse de Troyes, notamment des paroisses troyennes de Saint-Nizier et de Saint-Jean, les plus pauvres et les plus peuplées. Ils arrivent en nombre l'hiver, en raison du froid et

quand la récolte a été mauvaise. Le prix des grains ne leur permet de se nourrir que de pain trempé dans l'eau ou l'huile. L'insalubrité de Troyes est aussi pour beaucoup dans les entrées des malades à l'Hôtel Dieu. Les rues de la ville sont couvertes d'immondices et les latrines sont curées en plein jour et en toute saison. L'air est vicié par les tanneries. L'eau des canaux et des rivières est impropre. Quant à celle des puits, elle a un goût fade et nauséabond. Cette eau durcit les légumes au lieu de les cuire et détruit même le savon en grumeaux. Elle pèse sur l'estomac, donne des maux de dents et gerce la peau. Or, c'est avec cette eau que les boulangers font le pain. Elle propage la typhoïde et la fièvre pourprée. Épuisés, mal nourris, les ouvriers sont donc les premières victimes des épidémies d'angine, de fièvre, de variole ou de dysenterie.



C'était le long du rû Cordé que se trouvait « l'enfermerie », salle occupée par les malades les plus gravement atteints, éclairés par des lampes d'étain dans l'huile desquelles trempaient des mèches de coton. Plus loin, c'était la salle des hommes, en contre-bas du sol, longue de 90 pieds, large de 25, éclairée par 5 fenêtres étroites exposées au nord et par des lucarnes en faux jour ouvertes dans la toiture à 28 pieds de haut. Le soleil n'y pénétrait jamais. Cette véritable cave, froide et humide, contenait 60 lits à raison parfois de 4 malades par lit. Aussi n'est-il pas surprenant qu'on l'ait surnommée « salle des 24 heures », car il pouvait paraître impossible qu'un malade grave, hospitalisé dans des conditions d'hygiène aussi défectueuses put survivre au-delà de ce délai. L'analyse des registres montre que le séjour moyen varie entre une semaine et un mois. Près de 10% des entrants succombent. Un adulte sur deux qui décèdent à plus de 60 ans. Quant aux enfants, leur première année de vie est difficile. Malformation, prématurité, sous-alimentation, etc...près d'un enfant sur deux décède avant d'atteindre l'âge de six mois. En 1771, année de crise, on compte 217 morts pour 1894 entrants.

Pour se faire soigner à l'Hôtel Dieu, le malade doit présenter un billet d'entrée délivré par la ville ou un billet de recommandation, souvent rédigé par le curé de la paroisse ou un directeur de l'hôpital. Il peut se présenter à toute heure

du jour ou de la nuit. A son arrivée, il échange ses habits contre le vêtement de l'Hôtel Dieu, une culotte en grosse toile de chanvre, règle adoptée en 1761. Le patient est alors pris en charge par l'une des douze religieuses qui assurent les soins, aidée par une quinzaine de domestiques. La journée débute tôt et est rythmée par les prières. Les visites sont autorisées, à condition qu'on apporte aucune nourriture ni boisson. Les sorties sont possibles, moyennant une permission.

Premier soin donné aux malades, la nourriture est le principal poste de dépenses. On veille au choix des produits, en fonction de la saison et des vertus supposées des aliments. Ainsi, consomme-t-on beaucoup de légumes secs, de la citrouille, du cochon, de rares « coqs d'Inde », des grenouilles. La carpe est souvent au menu, car facile à pêcher dans la Seine et efficace contre l'épilepsie, la diarrhée et la formation de pierre dans la vessie. On se nourrit aussi d'œufs, de beurre, de lait, de fromage et de fruits. La bouillie de pain, soupe et viande est facile à manger et plus équilibrée, quoique monotone. Parfois poix, fèves et lentilles viennent l'enrichir. Et pour se requinquer, les malades ont droit à un quart de pinte de vin de gouais (cépage). Un vin médiocre, mais qui évite de boire l'eau impropre.

Pendant leur séjour, les patients doivent accepter les soins et les remèdes qu'on leur prescrit, sous peine de renvoi.

Les religieux et les religieuses finissaient par acquérir les qualités de bons infirmiers, mais n'avaient que des notions de médecine tout à fait rudimentaires. D'ailleurs, au XVI^{ème} siècle, le malade grave pouvait s'estimer heureux lorsque le religieux, hésitant, décidait de faire appel à l'un des médecins de la ville pour le tirer d'embarras. C'est seulement le 10 juillet 1569, qu'apparaît pour la première fois dans les registres des dépenses de l'Hôtel Dieu, un médecin attaché à l'établissement où, il assure un service régulier, moyennant des gages annuels. Ce premier médecin fût Michel Lardot, docteur de la faculté de médecine de Montpellier et ses honoraires se montaient à 10 livres pour une demi-année.



Auparavant, les chirurgiens-barbiers, qui ne possédaient aucune instruction médicale, pratiquaient les opérations les plus graves, ils coupaient les jambes qui étaient remplacées par des jambes de bois exécutées par des charrons.

Au XVIII^{ème} siècle, les médecins pensent encore que les humeurs engorgent le corps, on pratique donc forces saignées, lavements et purges pour le libérer. En 1764, des chirurgiens opèrent couramment la maladie de la pierre (calculs rénaux) par n'importe quelle voie, y compris en passant par l'abdomen et les scarifications de la gorge sont censées enrayer la fièvre maligne pourprée.

En plus des médecins, l'Hôtel Dieu emploie un apothicaire qui prépare les remèdes, un économe qui se charge des dépenses et des achats, un portier qui s'occupe des entrées et des sorties, des domestiques, des servantes, des ouvrières et un fossoyeur.

Sources : A.D. BM299, BP1540, HB598, HB713, 36J170, 43PL17, 57PL6, HB2933, 163PL35, BM1778, 163PL36, www.petit-patrimoine.com, www.jschweitzer.fr, Google Images
Photos personnelles Christelle Delannoy

Christelle DELANNOY

CHRONIQUE DE LA GRANDE GUERRE 1



Journal de campagne Période de 1915 à 1919

tenu par FROTTIER Jules (1877-1950)

Transmis par Colette HACHEN A.1492

Troisième carnet du 6 novembre 1915 au 30 mai 1916

Nous retrouvons Jules Frottier dans ce troisième carnet et le suivons dans les divers cantonnements où il a servi, non loin de Verdun. La vie y est rude, presque toujours sous une mitraille de plus en plus meurtrière alors qu'il faut aussi supporter la rigueur du climat meusien, la présence des souris et des rats. Les troupes françaises se préparent d'une façon très archaïque au début à se protéger des gaz asphyxiants. Jules et ses camarades infirmiers s'activent beaucoup à cette préparation. La première attaque allemande avec ces gaz occasionne au moins quarante morts.

Nous avons maintenant la certitude que Jules appartenait au 47ème Régiment d'Infanterie. Très souvent, il plaint "ces pauvres gars" qui ont perdu la vie sur ces champs de bataille. Certains n'auront même pas de sépulture décente. Impuissant, il assiste aussi très souvent aux souffrances affreuses endurées par les poilus blessés. Il s'indigne de l'attitude peu courageuse de certains de ses supérieurs, du gaspillage, d'un certain laisser aller et du manque d'anticipation de l'armée française. Il est outré de découvrir ce que touche un sous-lieutenant pour son premier mois de guerre.

Dans ce troisième carnet, on peut noter que Jules échappe à la mort à plusieurs reprises. Souvent il relate les combats aériens qui se déroulent au-dessus de lui.

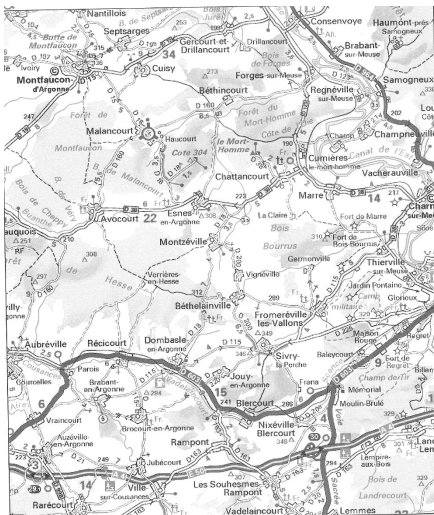
Sa femme, sa fille Madeleine, sa petite usine de bonneterie occupent souvent ses pensées. Alors qu'il est parti se reposer à l'arrière, Jules retrouve avec beaucoup de bonheur sa femme et sa fille venues passer deux semaines en sa compagnie. Lorsque le séjour s'achève, la séparation est déchirante.

Charonnat Alain

Suite n° 79

Jeudi 24 février 1916 :

Aussitôt debout, je casse la croûte et ensuite sac au dos, je pars avec Dargent et Cousin pour nous rendre à Béthelainville. Les avions boches sont déjà dans l'air et jettent des bombes sur les troupes qui se déplacent. Ils viennent de bombarder Dombasle, j'en vois 3 et 4 par moment. En arrivant à 2 km du point de départ, nous retrouvons Pouce (?) avec le train de combat mais une note arrive que la route est impraticable et qu'il faut faire demi tour. Moi je ne m'occupe pas de tout cela, je laisse les voitures qui vont faire un détour formidable et continue ma route. Après plusieurs pauses faites à cause des avions boches qui ne... cessent de circuler, j'arrive à Béthelainville à 12h½.



Immédiatement je cherche les brancardiers de ma Cie et avec eux je casse la croûte d'importance. Je m'installe sur un grenier pour coucher ce soir. Je reçois une carte lettre de Camille avec grand plaisir, je lui réponds de suite car elle est bien tourmentée. Le temps est

froid et clair, les avions boches reviennent et lancent des bombes sur le patelin mais ça tombe à côté heureusement car elles font des trous énormes dans les champs. Je passe une bonne nuit sur la paille et m'y repose car nous avons de la paille et avons chaud. Nous avons installé l'infirmerie dans l'école.

Vendredi 25 février :

Nous passons la visite, il y a beaucoup de malades, nous finissons pour la soupe, les pauvres poilus sont éreintés. Il y a 2 évacués dont Chollot le caporal. Nous commençons à nous installer pour être à peu près bien ainsi le matin j'avais trouvé du lait, à midi le moyen de faire chauffer du vin car il fait vraiment froid et ça fait du bien. Mais à 4h de l'après-midi, voilà l'ordre du départ qui arrive. Nous devons aller occuper les tranchées et y travailler. On craint une poussée boche par ici comme ils viennent d'en faire une sur le secteur d'Ornes et Beaumont. Il paraît qu'ils ont avancé pas mal avec 40 divisions. Ils ont fait l'attaque. Les pauvres chasseurs du Lt Colonel Driant ont bien soutenu mais finalement ils ont été anéantis et le colonel blessé grièvement. Tout cela demande confirmation. Or nous quittons Béthelainville à 7h ½. Comme ma Cie est aux tranchées, je pars avec toute l'équipe de la 3ème et 2ème et nous avons la déveine de rencontrer un convoi d'artillerie long de je ne sais combien qui coupe la Cie en deux. ...or, au lieu de passer par Montzéviller pour aller à la cote 310, nous faisons le tour par le Camp des Civils si bien que nous arrivons à 9h du matin. Maintenant personne pour nous diriger, nous errons pendant une heure au moins par un temps de chien, il gèle très fort. Finalement nous trouvons le gourbi mais Vidal qui va voir à l'intérieur me dit que tout est plein, qu'il

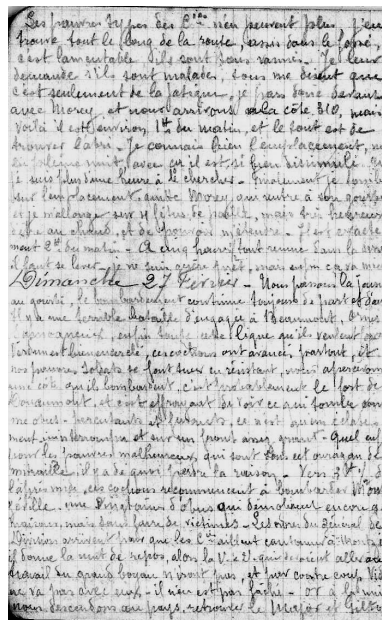
n'y a plus de place. Nous avons vu en venant des vieux gourbis effondrés, or comme nous n'en pouvions plus, nous décidons d'y passer la nuit. Pour ne pas avoir les pieds dans la neige, je casse des branches piétinées à mettre sous nos pieds. Prenant une toile de tente, je l'installe de façon à nous faire un toit, puis un morceau de bois en travers dessous, nos sacs derrière le dos comme dossier, nous nous installons et nous serrons l'un contre l'autre avec Vidal, enroulés dans notre couverture respective. Nous sommes tellement fatigués que malgré le froid, le sommeil nous prend tout de même. Deux heures environ se passent mais le froid nous réveille et nous grelottons. Nous décidons de retourner voir le poste de Commandement et d'essayer de nous y loger, coûte que coûte. Nous y arrivons et pénétrons. En entrant, nous sentons une bonne chaleur mais il faut rester debout.

C'est dans cette position que nous passons le reste de la nuit. Je suis exténué et ne tiens plus debout. Les infirmiers du 3ème bataillon étaient venus s'installer mais leur complaisance a été remarquable. (du reste, c'est l'habitude, aucun ne s'est dérangé pour essayer de nous faire de la place.) Au jour, je sors dehors et casse la croûte, ça me remet un peu.

Samedi 26 février :

La journée est dure à passer et pour me remettre, je vais chercher la soupe au Camp des Civils, ce qui fait aller et retour 6 à 7 km. Le soleil brille et les avions boches passent et repassent. Nous tirons dessus et nos avions les pourchassent. Nous sommes obligés en revenant de nous arrêter plusieurs fois car 20 avions boches partent en raid et passent au-dessus de nous. Nos pièces tirent de tous côtés mais malheureusement n'empêchent pas ces bandits de passer et certainement, ils vont bombarder quelques villes ou lignes de chemin de fer. Nous arrivons finalement au gourbi où je casse la croûte tant bien que mal, sur mon pain dehors, tout ce que je mange est froid. Quelle situation, c'est terrible. Le reste de la soirée se passe avec peine et on m'apprend à 3h que je serai de service le soir au boyau, c'est le comble pour me remettre, moi qui n'en peux plus. Enfin je combine ma petite affaire sans rien dire et je pars avec la 4^{ème} à 5h 1/2. Les chemins sont dégelés et nous avons de la peine d'arracher les chaussures. Avec beaucoup d'efforts, j'arrive au Camp des Civils. Je connaissais une petite cagna où nous avions établi notre poste le jour de la première alerte. Je m'y rends et laisse partir les brancardiers au boyau, moi j'ai l'intention de m'y reposer en attendant le retour des Cies. J'y trouve les cuisiniers de la 1^{ère} qui sont autour d'un bon feu, ils m'accueillent bien et me font un peu de place. Que je suis donc heureux ! Quelques instants après, la plupart de ces poilus vont se coucher dans les baraques installées récemment, alors je m'allonge sur une planche et le feu est si bon que je n'ai pas besoin de me couvrir. Je sommeille un bout de temps puis les cuistots qui naturellement se sont fait un bon jus avant de se quitter me réveillent et m'en payent un avec une bonne rouspinette. Comme je n'avais presque pas mangé le soir, ça me fait du bien. Là-dessus je roupille et j'attends le retour des Cies. A onze heures, j'entends du bruit, le placement des outils, pelles et pioches, ça me rappelle à la réalité. Je vais voir et en effet trouve Morey pour revenir.

Les pauvres types des Cies n'en peuvent plus, j'en trouve tout le long de la route, assis dans le fossé, c'est lamentable, ils sont tous vannés. Je leur demande s'ils sont malades, tous me disent que c'est seulement de la fatigue. Je pars donc devant avec Morey et nous arrivons à la cote 310



mais voilà, il est environ 1h du matin et le tout est de trouver un abri. Je connais bien l'emplacement mais en pleine nuit, avec ça il est si bien dissimulé que je suis plus d'une heure à le chercher.

Finalement je tombe sur l'emplacement, quitte Morey qui rentre à son gourbi et je m'allonge sur quatre fûts de paille mais très heureux d'être au chaud et de pouvoir m'étendre. Il est exactement 2h du matin. A 5h 1/2, tout remue dans la carrée, il faut se

lever. Je ne suis guère prêt mais enfin ça va mieux.

Dimanche 27 février :

Nous passons la journée au gourbi, le bombardement continue toujours de part et d'autre. Il y a une terrible bataille d'engagée à Beaumont, Ornes, Samogneux, enfin toute cette ligne qu'ils veulent forcer. Verdun est bien encerclé, ces cochons ont bien avancé partout et nos pauvres soldats se font tuer en résistant. Nous apercevons une côte qu'ils bombardent, c'est probablement le fort de Douaumont et c'est effrayant de voir ce qui tombe comme obus percutants et fusants. Ce n'est qu'un éclatement ininterrompu et sur un front assez grand. Quel enfer pour les pauvres malheureux qui sont sous cet ouragan de mitraille, il y a de quoi perdre la raison. Vers 3h 1/2 de l'après-midi, ces cochons recommencent à bombarder Montzéville. Une vingtaine d'obus qui démolissent encore quelques maisons mais sans faire de victimes. Les ordres du Général de Division arrivent pour que les Cies aillent cantonner à Montzéville. Il donne la nuit de repos. Alors la 1^{ère} et la 2^{ème} qui devaient aller au travail du grand boyau n'iront pas et par contre coup, Vidal ne va pas avec eux. Il n'en est pas fâché. Or à la nuit nous descendons au pays retrouver le Major et Gilton qui sont partis plus tôt pour chercher une maison où l'on doit installer notre infirmerie. Nous les trouvons et comme il y a une pompe dans la maison, mon 1er ouvrage consiste à me nettoyer car depuis notre départ d'Esnes, mes mains n'ont pas été lavées ni mon visage. C'est là qu'on trouve bon une large ablution, nettoyage de dents etc... De là, nous allons coucher dans une cave aménagée comme abri de bombardement. C'est d'abord une sécurité pour passer la nuit et en plus nous avons assez chaud. Large et Herbert sont évacués.

Lundi 28 février :

Réveil à 4h, nous passons la visite à 4h 1/2 pour qu'elle soit finie avant le départ des Cies pour le travail. Je reste au pays toute la journée. Vidal monte à l'abri du Commandement et j'en profite pour me laver un peu mouchoir, serviette et pour me (?) la tête. Dans la maison où nous sommes, nous trouvons un beau jambon et du lard en quantité, des pommes de terre épatantes, il ne nous en faut pas davantage, des frites, un bon morceau de jambon, confitures, un bon jus, de la gniôle que nous avons achetée, enfin c'est complet. Le soir, un bon petit souper et au lit car pour se lever à 4h, il faut se coucher de bonne heure.

Mardi 29 février :

Réveil à 4h, visite à 4h ½, ensuite je vais boire mon jus à la cuisine roulante. Je reviens prendre mes affaires, sac et tout le bazar, car c'est à mon tour à prendre au poste de (?). Je pars vers 8h ½ et arrive sans me presser vers 9h. J'écris une carte à Camille pour ne pas la laisser dans l'inquiétude. M. le Major me fait dire d'aller prendre le service à la 1ère Cie, ça ne me va guère car c'est la Cie la plus loin et la plus mal placée. Au coin du bois d' Esnes, les marmites y tombent sans cesse, les vaches de Boches tirent sur une batterie contre aéro qui est toute proche. Enfin j'y arrive sans encombre mais à l'instant où j'écris ces lignes, un type de la 1^{ère} manque d'être amoché, un éclat vient tomber à un mètre de lui et entre dans la terre. C'était suffisant pour lui couper la moitié d'un bras et d'une jambe. M. Masson fait passer une note à M. Buffon pour qu'il prenne comme infirmiers Dupuis et Baillot et Adam comme brancardier. M. Buffon avait déjà accepté le petit Delaunay recommandé par son capitaine pour remplacer Herbert, je ne sais comment ça va se passer. Je vais manger la soupe à la 1ère. La cuisine est plus près de moi que la 3^{ème}, puis je reviens au poste de Commandement où je trouve le major, Maréchaux et Mizelle, nous descendons ensemble à Montzéville. J'ai eu une rude frousse en passant derrière les pièces de 120 qui se sont mises à tirer au même moment. J'avais peur de la réponse mais il n'en fut rien. Nous avions une poule à manger en rentrant et du cidre à boire. Je me suis remis à table et j'ai bien resoupi. A 8h, nous étions sur la paillasse. A 1h ½, une marmite nous réveille, puis une seconde. Alors nous nous rendons compte que les Boches bombardent le pays. Ils continuent ainsi pendant 1h et en envoient une centaine. Par bonheur pas d'accident mais comme toujours après une certaine accalmie pour faire croire que tout est fini, voilà les rafales qui reviennent et malheureusement 2 pauvres garçons sont surpris et tués et 4 autres blessés dont 2 assez grièvement. Un des tués a été retrouvé sans tête, la cervelle était sur la route, le casque retrouvé sur un arbre. C'est épouvantable de voir dans quel état se trouve le pays, les maisons démolies, les fils téléphoniques coupés, enfin une vraie désolation. Il y a eu au moins 150 marmites d'envoyées et des grosses. Nous passons encore une triste nuit.

Mercredi 1er mars :

Au réveil, il faut courir partout, je suis littéralement éreinté. Je reste au patelin toute la journée et en profite pour changer de chemise et de chaussettes et pour laver le tout. Les Boches nous envoient encore une dizaine d'obus mais sans faire de mal. Nous cassons la croûte de bonne heure et allons nous reposer car nous sommes tous harassés. Je reçois 2 lettres de Camille et une de Leclerc Marceau.

Jeudi 2 mars :

Réveil à 6h moins le quart, la nuit s'est bien passée. La visite est à 8h, en attendant 2 dévoués nous font le jus et Ducouret traite la chèvre qui nous donne de quoi faire un café au lait. Après la visite, nous allons déjeuner aux cuisines. Il fait beau temps et les avions boches circulent malgré les 75 qui les marmitent. Nos pièces tirent beaucoup aujourd'hui. Dans le tantôt, les Boches nous envoient encore une dizaine de marmites mais pas d'accident. Nous avons dégotté 2 petits lapins que nous saignons aussitôt et mettons sur le feu avec quelques pommes de terre. Ça nous fait un bon petit dîner. Ensuite au lit.

Toute la nuit à partir de 10 heures, les cochons de Boches nous tirent dessus. Ils en envoient peut-être 200 mais quel-

ques uns seulement tombent sur le village. Ça nous empêche de dormir mais nous ne bougeons pas.

Vendredi 3 mars :

Réveil à 5h ¾ pour passer la visite à 6h. ça commence à 6h ½ et dure jusqu'à la soupe car les poilus arrivent de tous côtés. Je veux manger à la cuisine roulante et reviens avec Vidal et Dargent. Vidal achète un litre de gnôle, il est heureux. Pour nous éviter le chemin de cuisines et nous changer un peu, je me mets en quête pour trouver de quoi faire une bonne potée au chou. Je trouve ce qu'il faut et même autre chose en cherchant dans les jardins, j'aperçois une belle poule qui cherche à se cacher mais rien à faire, elle a eu trop de culot en se promenant. Je lui donne la chasse et l'attrape, aussitôt saignée, plumée, vidée et dans la marmite, devant monter au bois demain avec Vidal et Mizelle où j'écris, c'est notre affaire pour boulotter. Les autres qui n'enfichent pas un coup se mettront la ceinture, entre autres le caporal Caunes qui est d'une gourmandise sans bornes. Vers 5h, nous nous mettons à table et je me régale beaucoup avec les choux au lard. Ensuite au lit car nous ne savons pas si nous passerons la nuit entièrement tranquilles. En effet, vers 7h ½, Caunes vient nous réveiller, il faut qu'un infirmier du 1^{er} bataillon et un du 3^{ème} s'accrochent aux Cies qui vont passer et qui vont coucher les unes à Vignéville, les autres à Béthelainville. C'est Vidal et Ducouret qui marchent tout en maugréant. Nous nous rendormons jusqu'au lendemain.

Samedi 4 mars :

Réveil à 5h ¾, nous entendons marcher dans la cour, c'est Vidal qui rentre et dans quelle colère ! Il se recouche, nous le dispensons de la visite. Après la visite, je me nettoie et pars pour la 1ère Compagnie qui est toujours au bois d'Esnes. Je passe par les cuisines où je mange la soupe puis regagne mon poste. Il tombe de la neige fondue. Chemin faisant, je lève deux belles paires de perdrix, ça me (?) bon. Une grosse marmite éclate à 400m de moi et les morceaux tombent dans mon voisinage. Enfin j'arrive et me réfugie sous un abri pour manger quelques morceaux de poule qui me régalaient bien. Il se passe en ce moment une terrible action du côté de l'attaque boche. Pour mon compte, je crois que c'est nous qui bombardons. C'est un roulement ininterrompu et assourdissant, quelle triste chose que la guerre ! Les marmites tombent toujours en lisière du bois. Quelques unes se rapprochent mais nous ne recevons que les éclats. A l'instant où j'écris ces lignes, il est 3h de l'après-midi, la canonnade a l'air d'être plus terrible encore. Vers 4h ¼, je quitte la tranchée pour revenir à Montzéville et manger la soupe en passant. Les batteries de 80 tirent par rafales et les pièces de 100 de marine aussi. Je mange une entrecôte en passant et bois un jus par-dessus. J'apprends que Montzéville a été bombardé tantôt et je vois en rentrant que l'infirmerie l'a échappé belle. Une marmite a démoli une maison derrière et une autre l'épicerie devant, le lavoir plus bas est également effondré. En outre un homme du génie a été tué. M. Buffon m'invite à dîner, je reste là et à 7h, nous dînons bien avec un gigot d'agneau, des petits pois, un petit dessert. Là-dessus au lit. Toute la nuit les canons font rage.

Dimanche 5 mars :

Réveil à 5h ½, comme d'habitude, nous passons la visite et je ne marche pas aujourd'hui, c'est repos pour moi. C'est aujourd'hui que j'ai 39 ans, c'est le deuxième anniversaire que je vois en guerre. Du canon, toujours du canon, les Boches tirent encore sur le pays, ça tombe sur la route de

Dombasles. La journée se passe en canonnade très active de part et d'autre. Toute la nuit idem. C'est un vacarme épouvantable.

Lundi 6 mars :

Réveil et visite habituelle, le bombardement redouble de violence, il paraît que les Boches cognent sur la côte de « Mort Homme » qu'ils voudraient avoir. Nos pièces répondent beaucoup. Le pays prend une fois à onze heures et à 2h, un obus tombe sur la maison qui nous abrite, heureusement nous étions à la cave.

C'est à ne plus oser sortir dans la rue et ce soir je dois aller à Vignéville coucher avec les Cies du 1er bataillon, Cony viendra avec moi pour aller avec celles du 3^{ème}.

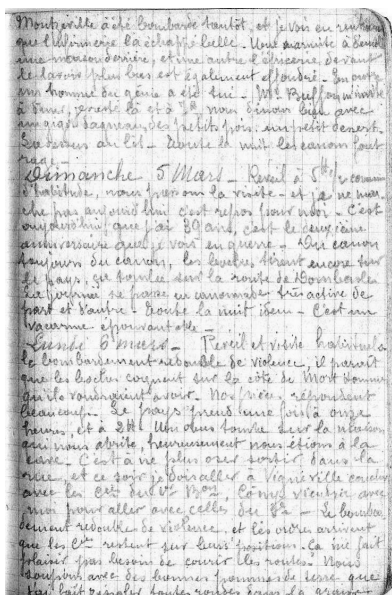
Le bombardement redouble de violence et les ordres arrivent que les Cies restent sur leurs positions. Ça me fait plaisir, pas besoin de courir les routes. Nous soupçons avec des bonnes pommes de terre que j'ai fait rissoler toutes rondes dans la graisse et puis j'avais un bon morceau de gigot. Ensuite au lit. Vers onze heures, Dargent vient nous réveiller, nous apprenant que des blessés de la 1^{ère} viennent d'arriver. Cette Cie revenait de la Côte 304 lorsqu'un percutant vient tomber au milieu d'une section. Il y a 4 blessés sans gravité et un tué, quel malheur ! Les pansements finis, je me recouche et nous finissons la nuit tranquillement. La neige recouvre le sol, il gèle.

Mardi 7 mars :

Réveil et visite habituelle, nous apprenons que le 1^{er} bataillon a été relevé cette nuit par du 70^{ème} territorial. En effet nous avons près de nous tout le service médical. De bonne heure les avions font leur apparition et se mitraillent réciproquement. Vers midi, nous avons la satisfaction de voir passer 2 aviateurs boches prisonniers, ils ont été forcés d'atterrir dans nos lignes, une balle de mitrailleuse ayant traversé leur réservoir. Ils sont encadrés par des poilus, baïonnette au canon mais quelle tenue hautaine et arrogante ! très jeunes, de 25 à 30 ans, bien équipés, ils ne représentent pas la purée. Je suis heureux de penser que c'est toujours 2 de moins qui jetteront des bombes sur nos villes. Rebombardement de Montzéville vers 2h ½, pas d'accidents. Nous avons l'ordre de rejoindre les Cies à Vignéville, nous partons vers 6h ½, 7h. A l'heure dite, après avoir bien bouloté, nous mettons sac au dos et faisons vite pour monter la côte sur laquelle les Boches tirent de temps en temps. Tout le long de la route, nous rencontrons de la troupe et des trains de combat, cuisines roulantes, autos etc...c'est une vague montante et descendante ininterrompue. Nous arrivons à Vignéville et là nous trouvons une grange avec de la paille dedans, c'est le principal, nous nous organisons immédiatement et cinq minutes après tout le monde est allongé. Toute la nuit le canon gronde et l'artillerie passe sans arrêt. Il gèle assez fort et nous avons juste assez chaud.

Mercredi 8 mars :

Nous faisons un peu la grasse matinée. Visite dans la 1^{ère}



maison évacuée par les civils car ils sont tous forcés d'aller sur l'arrière. Pas trop bien installés nous terminons à 11h. Ensuite la soupe, je mange un bon morceau de pâté que ma chère Camille m'a envoyé, j'en donne un petit morceau aux copains. M. Moreau revient vers nous, il est éreinté, revenant de la côte 304 où il a eu 3 morts et 3 blessés. Le sergent Le-lièvre est parmi les morts, c'est un pays de Maréchaux. 17^{ème} jour de bombardement et de bataille. Malgré tout l'effort fait par les Boches, ils ne réussissent pas à avancer beaucoup sur la rive gauche de la Meuse. Ils ont pris le Bois des Corbeaux que nous avons repris peu après. Alors, furieux, ils contre attaquent, bombardent, détruisent les pays et tout ça pour rien. Toute la nuit, même va et vient, ravitaillement de toutes sortes et même canonnade. Que c'est énervant !!

Jeudi 9 mars :

Visite comme la veille, nous avons pas mal de malades. La canonnade recommence plus nourrie au matin, c'est un roulement abrutissant et qui dure toute la journée. Il nous arrive des blessés de plusieurs régiments 92^{ème}, 239^{ème}, 220^{ème}. Les pauvres malheureux racontent des histoires de brigands, ils ne savent plus du tout où ils en sont. Vers 6h du soir, à l'instant où nous allions quitter l'infirmerie, voilà une dizaine d'arbecots du 9^{ème} tirailleur algérien qui nous arrivent blessés. Ils se trouvaient au Bois Bourru en renfort, prêts à attaquer le cas échéant, devant eux des 75, derrière des 155, ces pièces ayant tiré toute la journée. Les batteries boches essaient de les repérer et malheureusement les marmites tombent sur les pauvres arbis. Une cinquantaine sont blessés et tués car ils n'ont pas de tranchées. Ceux qui peuvent marcher sont dirigés vers Béthelainville, les pansements faits et les autres sont pris par une auto peu après. Nous allons à la paille et la canonnade diminue un peu. La neige tombe abondamment. Toute la nuit, séance de canonnade intermittente de notre part.

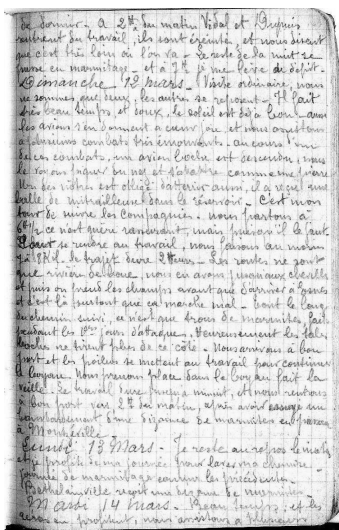
Vendredi 10 mars :

La neige ne tombe plus, il fait froid. Visite et occupation habituelle. Il paraît que le 3^{ème} bataillon va à la côte 304 et le 5^{ème} au travail, mais jusqu'à 3 ou 4h, rien de sûr. C'est vrai tout de même pour le 3^{ème} bataillon, il part à la côte 304 à 5h ½. Le 1^{er} bataillon ne bouge pas, c'est autant de pris car il est bien certain que notre tour viendra. Toujours du canon mais moins fort. La nuit est également plus calme. Vers 4h du matin, nos pièces tirent sur toute la ligne pendant 1h ½ au moins.

Samedi 11 mars :

Visite à 9h et ensuite revisite pour les 70 hommes de renfort arrivés hier soir. Ils font partie des classes 91 à 96. M. Mason vient de Béthelainville pour les voir. Il a arboré sa croix de guerre et lorsque nous sommes seuls, je le félicite. Naturellement il en rigole. Le canon cogne beaucoup moins fort aujourd'hui mais les munitions continuent à arriver à proximité de nos pièces. Les ordres nous parviennent pour le 1^{er} bataillon qui doit aller ce soir au travail faire un boyau qui doit communiquer de la côte 304 à la 310. Le départ est à 6h. Deux infirmiers vont avec les Cies 1^{ère} et 2^{ème}. Demain, c'est mon tour et celui de Baillot, 3^{ème} et 4^{ème}.

Nous allons au plumard vers 8h et autour de minuit toutes nos pièces tirent, c'est un vacarme épouvantable et la maison remue à chaque coup, donc impossible de dormir. A 2h du matin, Vidal et Dupuis rentrent du travail, ils sont éreintés et nous disent que c'est très loin où l'on va. Le reste de la nuit se passe en marmitage et à 7h ½ je me lève de dépit.



Dimanche 12 mars :

Visite ordinaire, nous ne sommes que deux, les autres se reposent. Il fait très beau temps et doux, le soleil est déjà bon. Aussi les avions s'en donnent à coeur joie et nous assistons à plusieurs combats très émouvants. Au cours d'un de ces combats un avion boche est descendu, nous le voyons piquer du nez et s'abattre comme une pierre. Un des nôtres est obligé d'atterrir aussi. Il a reçu une balle de mitrailleuse dans le réservoir. C'est

mon tour de suivre les Cies. Nous partons à 6h ½. Ce n'est guère rassurant mais puisqu'il le faut. On doit se rendre au travail, nous faisons au moins 7 à 8km, le trajet dure 2 heures. Les routes ne sont que rivières de boue, nous en avons jusqu'aux chevilles et puis on prend les champs avant que d'arriver à Esnes et c'est là surtout que ça marche mal. Tout le long du chemin suivi, ce n'est que trous de marmites faits pendant les premiers jours d'attaque. Heureusement les sales Boches ne tirent plus de ce côté. Nous arrivons à bon port et les poilus se mettent au travail pour continuer le boyau. Nous prenons place dans le boyau fait la veille. Le travail dure jusqu'à minuit et nous rentrons à bon port vers 2h du matin, après avoir essuyé un bombardement d'une dizaine de marmites en passant à Montzéville.

Lundi 13 mars :

Je reste au repos le matin et je profite de ma journée pour laver ma chemise. Journée de marmitage comme la précédente. Béthelainville reçoit une dizaine de marmites.

Mardi 14 mars :

Beau temps et les aéros en profitent, nous assistons à plusieurs.....combats. Les Boches sont bien malmenés. Visite habituelle, nous avons beaucoup de malades car les poilus sont éreintés. Nous donnons des soins toute la journée, ça ne quitte pas. Le 3^{ème} bataillon descend de la côte 304.

Mercredi 15 mars :

Rien de particulier, vie ordinaire, je reçois une carte lettre de Camille du 12. Nos lettres n'arrivent toujours pas.

Jeudi 16 mars :

Réveil et visite comme d'habitude, le beau temps se gâte, il pleut. Je reçois une lettre de Camille, elle me parle du rappel peu probable de Lambert. Une de mes lettres écrite à ce dernier a mis 17 jours à lui arriver. Je vais avec les Cies au travail ce soir et rentre à 2h du matin. Pour aller, nous sommes assez tranquilles mais juste à l'instant où nous sortons du boyau, toutes nos pièces tirent et je serre les fesses car je crains la réponse. Les Boches sont assez convenables et ne nous envoient que 3 percutants et 2 fusants qui tombent assez loin de nous (100m). Ça sert à faire presser les retardataires.

Vendredi 17 mars :

Je reste couché et me lève à 11h 1/2, juste pour casser un peu la croûte car je suis fatigué et n'ai guère faim. Toujours du canon mais il nous semble que nous tirons beaucoup

plus que les Boches. Béthelainville prend encore quelques obus.

Samedi 18 mars :

Le temps est toujours au beau. Les avions sont envolés au petit jour et font bonne garde. Les Boches n'arrivent pas à ce qu'ils veulent dans notre secteur. Nos pièces font des tirs épouvantables. Nous voyons emmener les voitures d'étuis de 105 vides, il y en a de vrais chargements. Vers 2h ½ 3h de l'après-midi, un de nos avions entre en lutte avec un boche. Ils se mitraillent réciproquement, puis à un certain moment, notre petit chasseur ayant pris de la hauteur fonce sur le boche comme un oiseau de proie et au même instant ce dernier s'élevant lui-même, fait.....manquer le calcul de distance du nôtre qui tamponne le sale Boche. Immédiatement le choc détermine l'explosion de son moteur et nous le voyons piquer du nez. Il descend pendant quelques secondes de cette façon puis, se rétablissant, il redevient stable une seconde et alors, à partir de cet instant c'est épouvantable de le voir glisser sur l'aile, comme l'oiseau blessé à mort et venir s'écraser sur le sol.

Nous pensons tous « quels tristes moments pour les aviateurs ! ». L'un d'eux saute de l'appareil à quelques centaines de mètres de hauteur et se tue en arrivant sur le sol. L'autre, le pilote asphyxié dès le début probablement, est retrouvé calciné à son volant. Notre vainqueur, pendant cette chute, survole sa victime mais bientôt, il est obligé d'arrêter son moteur, ayant la moitié de son hélice cassée et de venir atterrir non loin de Béthelainville. Peut-être une heure après, il passe à Vignéville. C'est le maréchal des logis Chaput, 22 ans, un beau petit gars, brun, à l'air déluré. Tout le monde le félicite mais lui trouve ça tout naturel, du reste ce n'est pas son 1er et puis la médaille militaire et la croix de guerre qui brillent sur sa poitrine en font foi.

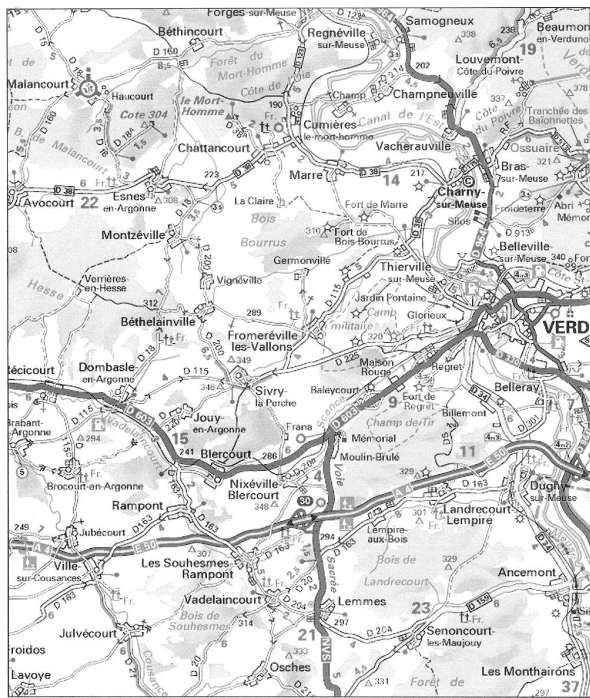
Dimanche 19, lundi 20 mars :

Ces deux jours n'ont rien de plus particulier, du canon des deux côtés, bombardement de Béthelainville où il y a pas mal de tués et blessés. Quelques obus viennent un peu plus près que d'habitude vers nous et je crois que nous serons obligés bientôt de nous servir des abris de bombardement que nos brancardiers et hommes de Cies sont en train de creuser. Ne me trouvant pas trop à mon aise depuis quelques jours, je me purge à l'huile de ricin et ça me fait beaucoup d'effet, mais d'un autre côté je suis complètement abattu et c'est Baillot qui doit me remplacer le soir au travail. La veille, ce pauvre Vidal a eu son casque percé par une balle de shrapnel en allant soigner des blessés à la 1^{ère} Cie dans le boyau. Il y a eu ce soir là 3 blessés à la 1^{ère} et 3 à la 2^{ème} Cie dont un dans les 6 assez grièvement. Nous avons pas mal de malades et surtout des fiévreux, les pauvres poilus sont éreintés. Aussi, d'après la situation, le Colonel est appelé ainsi que le médecin à la Division et on parle de relève.

Mardi 21 mars :

Printemps et beau temps. Je suis toujours bien fatigué. Voilà deux jours que je ne mange pas. Au réveil, on apprend que le 1er bataillon part à partir de 9h ½ pour Dombasle, c'est tout de même un certain repos en perspective. Comme toujours les bruits les plus divers circulent. Nous partons en queue du bataillon à 10h ½ et arrivons après avoir passé un à un les passages dangereux vers 1h à Dombasle. Avant l'entrée des « Grays » (?) nous admirons les tas d'obus qui sont là en réserve. Il y en a de tous calibres depuis le 90 jusqu'au 220 et les tas sont nombreux. C'est là que se fait le

ravitaillement de l'artillerie qui est en avant, quel va et vient d'autos, de camions, de troupes, c'est à ne pas croire, il faut voir ça. Nous avons traversé un bois celui de ... (?) où toute l'artillerie, chevaux et caissons, voitures de ravitaillement etc... est campée, quel rassemblement, ça grouille partout et puis il faut voir comme chaque poilu a su se confectionner sa petite cagna pour lui seul ou pour quelques copains. On nous indique notre local, nous allons remplacer le 106ème territorial qui nous apprend qu'un de leur bataillon s'est trouvé aux prises avec les Boches dans le bois de Malancourt et cela a causé de la défection des troupes d'active d'avant, le 111 et la 258. Il paraît que tout s'est rendu, Colonel et Général en tête, c'est pourquoi nous voyons arriver tant de troupes d'active avec mitrailleuses, le 157, 210, 163, 227 etc.... Les sales Boches ont avancé légèrement et tiennent tout le bois à présent. Le Colonel Braun faisait fonction de Général de Brigade, il paraît...qu'il a des attaches dans le haut commandement boche (frère je crois). Quel remue ménage dans ce pays de Dombasle, impossible de passer dans la rue, c'est une file ininterrompue, montante et descendante, de jour et de nuit, de voitures automobiles, camions amenant des obus, caissons, voitures de ravitaillement. L'artillerie de 75 passe également et des obus qui viennent s'accumuler. Nous couchons à l'infirmerie du 106^{ème} territorial.



Mercredi 22 mars :

Visite à 9h 1/2, les malades sont encore assez nombreux. L'installation laisse à désirer mais ça va tout de même si nous ne restons pas longtemps. Nous avons des lits en treillage avec des paillasses sur lesquels nous sommes assez bien et avons chaud. Le 3^{ème} bataillon est encore à la côte 304. Ils ont eu 2 tués et 6 blessés à la 11ème et 4 tués et 8 blessés à la 9^{ème}, un percutant étant tombé sur un abri. Les bruits se confirment au sujet des 111ème et 258ème. On parle de 17 compagnies qui se seraient rendues avec mitrailleuses au complet 48 ou 50 et cependant ces mitrailleuses avaient des abris à 6 ou 7 mètres sous terre et un approvisionnement de 8 millions de cartouches. C'est écœurant de voir cela.

Jeudi 23, vendredi 24 mars :

La vie est assez bonne ici, nous n'entendons guère le canon

et à part le service qui est dur ayant beaucoup de malades, nous y finirions bien la guerre. Toujours même animation, va et vient continuel de matériel de toutes sortes. Je reçois très bien les lettres de Camille et les paquets de ravitaillement.

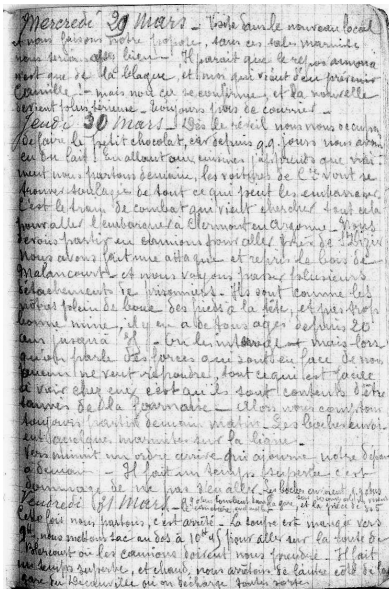
Samedi 25 mars :

Journée comme les précédentes, le soir, vers 8h à l'instant où j'allais me coucher, M. Le Major arrive et nous prévient qu'il faut tout remballer et changer de cantonnement, d'où rouspétance sur toute la ligne mais tant que nous serons dans ce fourbi, il n'y a que ça à attendre. Lorsque tout est emballé, nous mettons sac au dos pour aller à notre nouveau cantonnement mais après avoir traîné une heure dans les rues sans rien trouver, nous revenons en colère à notre emplacement pour nous déséquiper et nous coucher en attendant les ordres. C'est le Bataillon d'un Régiment d'active qui doit venir nous remplacer dans notre cantonnement. Nous passons la nuit bien tranquille et personne ne vient nous déranger.

Dimanche 26, lundi 27, mardi 28 mars :

Nous sommes installés à peu près dans une petite maison où nous trouvons tout ce qu'il nous faut pour popoter. M. Le Major Buffon vient nous apprendre que dans deux jours, nous allons au repos. Inutile de dire si nous sommes heureux. Nous ne voulons pas y croire. Je couche pourtant sur un lit de plume et sommier et vraiment j'y serai très bien sans les puces, mais c'est un détail. Vers 3h du matin, nous sommes réveillés par les types qui couchent au-dessus de nous, ils font un branle-bas épouvantable et aussitôt nous en connaissons la cause en entendant le miaulement d'une marmite boche. Alors voilà Dombasle qui va prendre comme tous les autres patelins des alentours. Impossible d'être tranquille, quelle vie ! quelle vie ! ça va augmenter les victimes de tous ces temps derniers et de tous les jours. La Division de fer ?) arrivée il y a quelques jours a déjà pas mal de pertes.

Les Boches continuent à bombarder tous les endroits susceptibles d'abriter des troupes, les routes où passent les ravitaillements, les bois de Dambéchamp (?), le camp des Civils etc...Il faut faire des travaux de défense sous les marmites puisqu'il n'y avait rien le jour de l'attaque. Enfin ce 1er bombardement a l'air de viser la gare et la ligne et ne fait pas de victime. Vers 8h 1/2 ces sales Boches recommencent à bombarder le bois St Pierre où se trouve le ravitaillement d'artillerie. A 1h, bombardement du pays avec gros calibre, quelques blessés, un cheval tué. Une heure après, encore marmitage du patelin, quelques chevaux tués. Cela se passe dans la journée du 28.



Mercredi 29 mars :

Visite dans le nouveau local et nous faisons notre popote, sans ces sales marmites, nous serions assez bien. Il paraît que le repos annoncé n'est que de la blague et moi qui viens d'en prévenir Camille ! mais non ça se confirme et la nouvelle devient plus sérieuse. Toujours pas de courrier.

Jeudi 30 mars :

Dès le réveil, nous nous occupons de faire le petit chocolat et depuis quelques jours nous avons eu du lait. En allant aux cuisines, j'apprends que vraiment nous partons demain, les voitures de Cies vont se trouver soulagées de tout ce qui peut les embarrasser. C'est le train de combat qui vient chercher tout cela pour aller l'embarquer à Clermont en Argonne. Nous devons partir en camion pour aller près de St Dizier. Nous avons fait une attaque et repris le bois de Malancourt et nous voyons passer plusieurs détachements de prisonniers. Ils sont comme les nôtres, plein de boue des pieds à la tête et pas trop bonne mine, il y en a de tous âges depuis 20 ans jusqu'à 35. On les interroge mais lorsqu'on parle des forces qui sont en face de nous, aucun ne veut répondre. Tout ce qui est facile à voir chez eux, c'est qu'ils sont contents d'être sauvés de la fournaise. Alors nous comptons toujours partir demain matin. Les Boches envoient quelques marmites sur la ligne. Vers minuit, un ordre arrive qui ajourne notre départ à demain. Il fait un temps superbe, c'est dommage de ne pas s'en aller. Les Boches envoient quelques obus, (?) qui tombent dans la gare, le cimetière et la pièce de 305 (?) quel malheur.

Vendredi 31 mars :

Cette fois nous partons, c'est arrêté. La soupe est mangée vers 9h, nous mettons sac au dos à 10h45 pour aller sur la route de Blercourt où les camions doivent nous prendre. Il fait un temps superbe et chaud. Nous arrêtons de l'autre côté de la gare du Decauville où on décharge toutes sortes de matériaux mais surtout des obus. Pendant l'attente, des avions boches viennent au-dessus de Dombasle. Ils sont vivement canonnés mais malgré les obus qui arrivent bien près, ils retournent chez eux. Les camions viennent se ranger devant nous et nous embarquons. A 1h, départ, passons par Blercourt, Lemmes, station d'aéros et dépôt d'obus en grandes quantités, Souilly. A 2h 25, Heippes, 2h50 (?), ravitaillement d'artillerie, obus et canons de 120 long, Issoncourt, Chaumont s/Aire, 3h10, Erize la Petite, 1^{er} pays rencontré qui a souffert pendant la bataille de la Marne, en partie démolie, Rosnes 3h40, Erize la Brûlée, Rumont, Naves Devant Bar-le-Duc, 4h ½ Varney, Laimont 5h20, Revigny 5h35, pauvre Revigny, voilà bien des fois que j'y passe depuis la guerre mais la partie de cette jolie bourgade brûlée par ces sales Boches n'est pas encore reconstruite. Passons à Contrisson, Andernay, Sermaize, arrivons à Cheminon à la nuit, 7h environ. Là nous débarquons et comme d'habitude on nous laisse sur la route poirotter pendant peut-être deux heures car le cantonnement n'est pas fait. Enfin on vient nous chercher et nous allons coucher naturellement sur le plancher sans un brin de paille.

Samedi 1er avril :

Nous nous levons de bonne heure tellement nous sommes mal et cherchons à nous installer. Nous allons prendre la place de l'infirmerie des Hussards(5^{ème}) qui sont ici depuis 10 ou 12 jours mais peut-être pour nous faire de la place, ils déménagent. Je trouve un lit car ayant l'intention de faire venir Camille, je l'occupe d'avance. Il fait un temps superbe, nous sommes heureux, le pays est très propre et les habitants charmants avec nous.

Dimanche 2, lundi 3, mardi 4, mercredi 5, jeudi 6, vendredi 7 avril :

Nous sommes toujours très heureux à Cheminon, faisons popote avec Gilton, Maréchaux, Baillot et vivons comme

des bourgeois. Le temps s'est gâté mercredi mais le chaud est revenu.

Samedi 8, dimanche 9, lundi 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19 :

Départ jeudi 20 à 8h moins le quart de Cheminon. Nous venons de passer 13 jours avec Camille et Madeleine et comptons faire Pâques ici, mais malheureusement l'ordre de départ nous arrive le 19 à 1h de l'après-midi à l'instant où nous finissons le repas. Quel drôle de digestif ils nous servent là !

Ma chère petite Madeleine est encore au lit lorsque je quitte la maison de Madame Lavandin (?), je l'embrasse longuement et ne peut retenir mes larmes. Ma chère Camille veut à toutes forces me reconduire et me voir partir, or elle vient avec moi. Madame Deceus (?) aussi vient embarquer son mari. C'est bien dur de se quitter venant de passer 14 jours ensemble si heureux mais malgré les larmes, il le faut. Le convoi s'ébranle à 7h45, après un dernier au revoir de la main, nous nous perdons de vue. Le temps est assez mauvais mais le trajet se passe très bien. Nous débarquons à 1h ½ et la grêle tombe drue à cet instant, c'est bien à l'endroit indiqué au départ par les conducteurs, « Moulin Brûlé », à côté de Lempire, village plus loin que Lemmes. De là nous montons au bois qui domine Moulin Brûlé et trouvons le 2ème bataillon. Tous les copains d'Aix Justin, Horace, Lemelet (?), Sinelle, (?), Armand Raquet, Roger etc... Nous passons le reste de la journée et jusqu'à minuit dans ce bois. Il fait très froid et nous pouvons faire du feu jusqu'à la nuit.

Après nous nous abritons comme nous pouvons avec nos toiles de tente et restons accroupis autour des cendres chaudes jusqu'au départ. A minuit, en route pour Verdun où nous arrivons à 3h 45 caserne Raquet. Nous y trouvons quelques lits avec matelas et dormons jusqu'à 9h. La caserne est déjà bien démolie, les sales Boches bombardent très souvent et avec de grosses marmites. Le reste de la journée se passe assez tranquillement (21). A 8h du soir, nous déménageons pour reprendre la place du 34ème territorial à l'hôpital (?). Nous trouvons également paillasses et matelas et la nuit n'est pas trop mauvaise malgré la canonnade qui ne cesse.

Samedi 22 avril :

Deux Cies, les 2^{ème} et 4^{ème} montent aux tranchées. Malades ou blessés ne sont que des paquets de boue, c'est épouvantable de voir ça. Le bombardement est terrible, jour et nuit ça n'arrête pas une minute et si les Boches envoient des marmites, les nôtres leur rendent bien la monnaie de leurs pièces.

Dimanche 23 avril Pâques :

Je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai eu la fièvre et me réveille avec le mal de tête. Le bombardement a été terrible toute la nuit. Nous avons attaqué du côté de Douaumont mais après avoir pris une tranchée boche, il a fallu l'abandonner, nos 75 tirant sur les nôtres. Il y a beaucoup de tués et blessés par nos propres canons, c'est vraiment bien malheureux.

La liaison ne se fait pas assez vivement, les téléphones étant tous coupés par les marmites. Je tiens bon jusqu'à 3 ou 4h puis sentant que je dois avoir de la fièvre, je prends ma température et me trouve du 38,4 axillaire. Le frisson et mal de tête persistant, je me couche.

A suivre

CRIMES DE LA GUERRE 39 - 45

Par Christelle DELANNOY

Suite du n° 79

JULLY SUR SARCE :

31 militaires français et un soldat polonais ont été fusillés par les allemands au mois de juin 1940 à proximité de la ferme de la Rocatelle à 3km environ de Rumilly les Vaudes, 3km de Vougrey et 6km de Jully sur Sarce.

C'est le fils du fermier de la Rocatelle qui, rentrant d'exode le 19 juin a découvert les cadavres. Il s'est empressé d'aller à Rumilly commune la plus proche, aviser le maire de l'époque Mr Singotte. Immédiatement ce dernier a envoyé les quelques personnes de retour d'exode pour procéder à l'inhumation de ces militaires.

En arrivant sur les lieux, les habitants de Rumilly ont trouvé les cadavres groupés pèle mèle, les uns sur les autres et la plupart la face contre terre. Un seul se trouvait à environ 20m des autres, ce qui expliquait que ce soldat aurait voulu s'enfuir pour échapper au massacre.

Mr Roy Camille a la ferme conviction que ces soldats sans défense (aucune arme n'a été trouvée sur les lieux) ont été fusillés par les allemands et tirés dans le dos. D'ailleurs sur le bord de la route à environ 35m des cadavres, ils ont trouvé une centaine de douilles de mitrailleuses allemandes. Il est à ajouter que les fossoyeurs bénévoles n'ont pas pris le temps d'examiner les blessures des victimes. Les corps étant en état de putréfaction avancée, ils se sont employés à les enterrer rapidement.

D'après la rumeur publique ces militaires auraient été massacrés par les allemands pour la seule raison qu'à Vougrey les soldats français ont opposé une résistance à l'ennemi et ont tué plusieurs allemands, dont un colonel.

Il s'agit des militaires suivants (un seul n'a pas pu être identifié)

Maréchal des Logis **BOUCHOUX Jean**, classe 1924 66^{ème} RA matr. 392

CHABEAUX Charles, classe 1936 Caporal Chef 151^{ème} RI matr. 271



Pendant dix-neuf ans, le soldat Maurice Chauveaux de Pont-à-Mousson fut le soldat inconnu de Jully-sur-Sarce. Il faisait partie de 31 soldats fusillés sur le territoire de Jully-sur-Sarce dans l'Aube, le 17 juin 1940.

ROLLIN Raymond, classe 1935 151^{ème} RI mat 645

PETIT Marcel, classe 1937 mat 627

MONTIBERT Paul, classe 1934 mat 934

GREAU Raymond, classe 1935 mat 1163

ARNAUD Valentin, classe 1933 mat 3541

LAURENT Germain, classe 1937 mat 765

RITEL Léon, classe 1935 mat 2400

MARISSAL Emile, classe 1937 mat 470

PIERRE Robert, classe 1933 151^{ème} RI mat 3651

GRILLY Victorieux, classe 1936 mat 931

ARNAULT Georges, classe 1938 mat 2

MUSARD Gabriel, classe 1937 mat 852

MASSIQUET Vital, classe 1938 mat 1321

BOURGOIN René, classe 1937 mat 1293

FLOQUET Maurice, classe 1934 mat 463

MICHON Maurice, 151^{ème} RI

CHABAUT Eugène, classe 1933 mat 3172

FEMINIS Bartholomi, classe 1936 mat 200

TIBEGHAIN Pierre, classe 1933 151^{ème} RI mat 1983

DUFOUR Alphonse, classe 1937 151^{ème} RI mat 890

TOMASI Roger, classe 1933 151^{ème} RI mat 2184

VANIER Remond, classe 1932 151^{ème} RI mat 2370

BERNARD Georges, classe 1934 mat 2259

TALLANT Maurice, classe 1938 mat 374

COEUNE Léon de Coubron (Seine et Oise)

DUPLOYER Marius, classe 1938 mat 143

ROTMANN Lucien, classe 1934 151^{ème} RI

RETHOR Ghislain soldat belge du 3^{ème} bat d'artillerie à Maline Belgique

DELOGE Polska soldat polonais tué par les allemands à Jully sur Sarce

MAGNICOURT-AULNAY :

Le 27.08.1944, vers 20h30 un détachement de soldats allemands amenait quatre jeunes gens de Magnicourt à Aulnay où ils ont été fusillés au lieu dit « Bois de la Chaussée »

TIEBAULT André Gilbert domestique de culture à Magnicourt né le 25.12.1924 à St Lumier la Populeuse Marne célibataire

GILARDINI Rémo domicilié à Troyes né le 24.01.1915 à Milan Italie marié 2 enfants

RADIGOIS Charles domestique de culture à Brillecourt né le 26.09.1920 à Nantes célibataire

REGNAULT Gilbert né le 10.01.1921 à Ste Savine demeurant à Ste Savine

Ces soldats allemands qui ont commis cet acte de barbarie appartenaient au 21^{ème} pionniers et ont fait

sauter la passerelle de Magnicourt.

RILLY SAINTE SYRE :

Le 25.08.1944, vers 13h, un officier allemand accompagné de quelques hommes faisait irruption dans la maison de Mr Masson Ferdinand, sous prétexte de rechercher des terroristes. Mr Masson était en train de déjeuner avec son épouse. Sans prononcer d'autres paroles que « terroristes » l'officier déchargeait sa mitraillette à bout portant sur Mr Masson qui fut tué sur le coup de cinq balles, puis regagnait son auto dans la rue en disant qu'il allait chercher à Troyes du renfort et de l'essence pour mettre la commune à feu et à sang.

Pendant ce temps des hommes allumaient des incendies dans la commune et c'est ainsi que deux maisons d'habitation, neuf bâtiments agricoles, mobilier, récoltes et matériel agricole furent la proie des flammes.

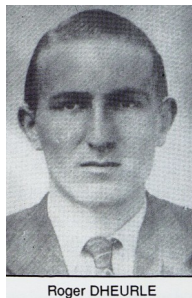
L'officier auteur de ce forfait qui s'était effectivement rendu à Troyes revenait pour mettre ses menaces à exécution avec un camion chargé d'hommes et d'essence quand vers 17h il tomba entre Villacerf et Chauchigny sur un groupe de FFI et de soldats américains qui venaient d'arriver dans cette dernière commune. L'officier et un certain nombre de ses hommes furent tués et les autres blessés et faits prisonniers.

Etat civil de la victime :

MASSON Ferdinand Victor cultivateur demeurant à Rilly Ste Syre né à Mergey le 20.07.1866

MONTPOTHIER :

DHEURLE Roger, né le 21.01.1921 à Nogent sur Seine, requis pour Soissons le 22.11.1943 et convoqué le 8.06.1944 comme travailleur pour l'Allemagne se sauva pour entrer dans la clandestinité vers juin 1944. Arrêté par les allemands alors qu'il revenait d'un parachutage d'armes par les avions alliés le 23.08.1944 et emmené par eux à Sézanne, il fut interrogé et fouillé. Ensuite conduit aux Vigneaux près de Barbuise, les allemands le fusillèrent, mais manqué, il fit le mort et se releva aussitôt les allemands partis pour se rendre dans une ferme située à 2km exploitée par Mr Vajou qui l'a pensé en attendant le docteur de Villenauxe qui l'a transporté lui même à Romilly sur Seine où il fut opéré immédiatement ; mais blessé au foie par une balle explosive, il ne put survivre à ses blessures. Est décédé à la clinique du Dr Graffin où il avait été transporté à 4h du matin le 24.08.1944.



Roger DHEURLE



André DHEURLE

DHEURLE André, né le 20.04.1922 à Nogent sur seine, requis depuis février 1943 et faisant partie de la classe 1942 et devant partir pour l'Allemagne, il entra dans la clandestinité le 25.06.1943 travaillant de ferme en ferme. Il était avec son frère Roger

quand il fut arrêté par les allemands le 23.08.1944. Emmené à Sézanne interrogé et fouillé, on le ramène aux Vigneaux pour le fusiller. Blessé gravement, il est achevé à bout portant par les boches (témoignage de son frère Roger)

BRUNO Raymond, né le 23.12.1922 à Essonnes Seine et Oise, entré dans la clandestinité en mai 1943 avec les frères Dheurle. Arrêté par les allemands le 23.08.1944, emmené à Sézanne, interrogé et fouillé, on le ramène aux Vigneaux pour le fusiller.

MUSSY SUR SEINE :

Le 2.08.1944, la gestapo de Troyes sous les ordres de l'Obersturmführer Wiegand et du Sturmcharführer Hellenthal s'est rendue à Mussy sur Seine pour procéder à une vaste opération de police, en même temps qu'une unité allemande (Sicherheitsregiment – Schneider Armand, capitaine Hadafra Joseph lieutenant en premier) sous les ordres du général Schramm secondé par le lieutenant colonel Von Meyer qui avait installé son état major à Essoyes, attaquait le maquis dans les bois entre Mussy et Essoyes.

Tous les hommes de Mussy furent rassemblés sur la place de la mairie. L'interrogatoire commença aussitôt dans le bureau du maire. Cet interrogatoire était conduit par Wiegand, Hellenthal et Vetter qui tous trois armés de gourdins frappaient leurs victimes et les torturaient parfois jusqu'à l'évanouissement. Tous les hommes se trouvant sur la route de cette région ont été ramassés et conduits à la mairie de Mussy sur Seine pour être interrogés et maltraités. C'est ainsi que 15 personnes après avoir été rouées de coups et après un jugement sommaire furent mises dans un camion qui les conduisit dans les environs de Mussy. A intervalles plus ou moins réguliers, 5 ou 6 personnes étaient descendues et abattues. D'autres personnes ont été arrêtées et conduites à la prison de Troyes où elles sont restées quelques jours avant d'être libérées. Beaucoup ont été déportées en Allemagne. Le Maréchal des Logis chef de gendarmerie Loctin Fernand de Mussy a été attaché à un arbre, martyrisé et ensuite déporté.

Noms des quinze victimes fusillées ou abattues le 2.08.1944 sur le territoire de la commune de Mussy :

BROUILLARD William Henri, né le 10.06.1921 à



Stèle érigée à la mémoire de 3 résistants fusillés par les Allemands au lieu-dit : « les Morivets »

St Parres aux Tertres peintre domicilié à St Parres aux Tertres marié un enfant

MOUILLEY Georges Eugène, né le 12.01.1925 à Bragelogne domicilié à Bragelogne célibataire

THEVENIN Raymond André Lucien, né le 20.05.1927 à Loches sur Ource domicilié à Loches sur Ource célibataire

BROUYARD Robert, né le 27.05.1927 à Troyes domicilié à Troyes célibataire

MAITROT Arthur César, né le 16.04.1925 à Urville domicilié à Urville célibataire

LEBLANC Lucien, né le 5.11.1910 à Clérey ajusteur domicilié à St André les Vergers marié

BARBE Olivier, né le 25.04.1909 à Vitry le Croisé cultivateur domicilié à Mussy marié

LAMOTTE Marcel Ambroise, né le 17.05.1914 à Wavrecha sur Denain Nord commis de culture domicilié à Mussy célibataire

BUET Gilbert, né le 28.01.1924 à Vaudes commis de culture à Vaudes célibataire

DIDELET Raymond, né le 5.01.1924 à Rupt en Voerre Meuse domicilié à Bourguignons célibataire

VERDELET Daniel Elie, né le 11.12.1925 à St Plaisir Allier demeurant à Bar sur Seine marié

AMBRAZE Camille Fernand, né le 23.11.1910 à Troyes menuisier domicilié à Bar sur Seine marié

KREITER Serge Georges, né le 15.09.1924 à Troyes domicilié à Essoyes célibataire

CHATRON Gilbert André Gaston, né le 14.03.1911 à Bar sur Seine cantonnier à Bar sur Seine marié 4 enfants

VOCORET dit le grand zazou, né le 1.07.1925 à Malicey Yonne domicilié à Troyes célibataire

Une propriété connue sous le nom de « Ferme du réveillon » se composant de trois corps de bâtiment et de deux hangars a été incendiée le 2 août au soir par les allemands et complètement détruite, à l'exception d'un hangar métallique et des porcheries. Tout ce que contenait ces bâtiments fut la proie des flammes.

En ce qui concerne le bétail (2 bœufs, 6 vaches laitières, 4 taures, 1 taureau, 2 veaux, 4 truies et les volailles) tout a été emmené par les allemands. Avant de mettre le feu les allemands ont procédé au pillage systématique de la ferme ; puis ils ont arrêté le fermier, sa famille et le personnel qui ont été conduits à la mairie de Mussy sur Seine. Ils se sont emparés de leur portefeuille et de leurs papiers d'identité. Le propriétaire Mr Gualdi a été libéré 8 jours après son arrestation.

ESSOYES :

La même action de police se déclara le même jour à Essoyes dans les mêmes conditions. Parmi les personnes arrêtées onze furent abattues sur différents points du territoire de la commune.

Noms des victimes :

MANSUY André Pierre Louis Armand, né le

1.04.1915 à Essoyes négociant fils de René Louis et de PERRON Berthe célibataire tué le 2.08.1944

BARBIER Pierre, né le 26.10.1920 à Essoyes bûcheron fils de Paul Gabriel et de POULIN Jeanne marié un enfant, fusillé le 3.08.1944

COULLIET Henri Albert, né le 22.07.1923 à Lumes Ardennes manœuvre fils de Pierre André et de TRES-SINE Rose célibataire, fusillé le 3.08.1944

POIRIER Emile Georges, né le 11.10.1887 sabotier à Bar sur Seine fils d'Emile et de BOUVINET Marie marié un enfant, médaille militaire adjudant de réserve, fusillé le 3.08.1944

GILBERT Maurice Alexandre, né le 7.11.1891 à Boursault Marne peintre en bâtiment à Essoyes fils d'Augustin et de PARRED Augustine marié deux enfants, décoré de la légion d'honneur capitaine de réserve, fusillé le 2.08.1944

ROMELAERE Joseph Marcel Edmond, né le 1.11.1919 à Bergue Nord fils de Louis Edmond Charles et de FERRET Adèle Gabriel Elodie époux de EVARD Elodie domicilié à St Pol sur Mer, fusillé le 3.08.1944

CHASTRE Bernard, né le 18.11.1900 à Lignol le Château bourrelier à Ste Savine, fusillé le 3.08.1944 Nord Africain porteur d'une plaque de prisonnier de guerre avec n°76 960 F 17

TALLIOT Robert Louis, né le 18.06.1913 à Lucqy Ardennes fils de Louis Isidore Aimé et de Jeanne Eugénie MARTINET marié domicilié à Ste Savine, fusillé le 3.08.1944

GUEVRY Roger Pierre, né le 3.08.1924 à Roncenay fils de Joseph et de Catherine Pauline CHAUDY célibataire

VITRY LE CROISE :

Le 24.08.1944 à la suite de l'enlèvement la veille par la résistance de la femme Rohner, fromagère à Bligny, un détachement de soldats allemands, sous la conduite de Rohner Baptiste, demeurant à Bligny et qui était revêtu de l'uniforme allemand, a mis le feu à un groupe de bâtiments d'habitation et d'exploitation agricole. Le feu a été mis au moyen de grenades incendiaires. Ces maisons ont été pillées avant d'être incendiées. Cette même unité a tué, le même jour, l'ouvrier agricole :

COURTOT René Eugène, né le 4.11.1925 à Vitry le Croisé

L'ouvrier agricole **GALLIENNE Nicolas** a été blessé de deux balles de fusil mitrailleur.

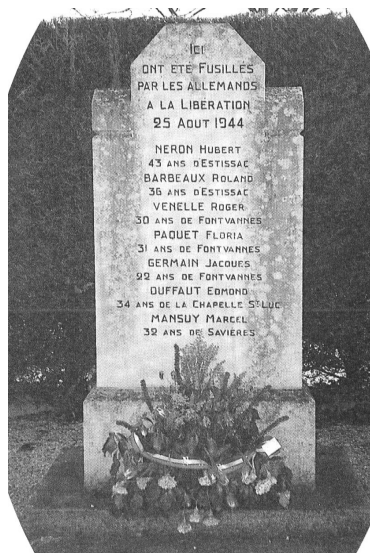
Le 26 août, le nommé :

GLEIZE Gabriel, né le 15.07.1923 à Vieux Thann Haut Rhin domicilié à St Mesmin, a été fusillé par les allemands qui voyageaient dans des camions automobiles venant de la direction de Bar sur Seine et se dirigeant vers Bar sur Aube, au lieu « Le Crot », en bordure du chemin départemental alors qu'il remplissait une mission des FFI.

LA RIVIERE DE CORPS :

Les 23 et 25 août 1944, les neuf personnes dont les noms suivent ont été fusillées sur le territoire de la commune par des soldats allemands appartenant à la 51^e brigade de grenadiers SS :

GIRY Pierre, né le 1.06.1861 à Cressat Creuse sans profession fils de Joseph Guy et de Marie CHAUDERON veuf de Marie Annie Léontine MANNUY domicilié à la Rivière de Corps, fusillé le 23.08.1944



Monument édifié à la mémoire de 7 personnes fusillées par les Allemands à la libération le 25 août 1944

GIRARDIN Marcel chauffeur 35 ans domicilié à Estissac

NERON Hubert André Rémi, né le 17.04.1921 à Sommeval bonnetier domicilié à Estissac

BARBEAUX Roland tailleur de pierres 36 ans domicilié à Estissac

GERMAIN Jacques Roger Edmond Albert Etienne, né le 31.07.1922 à Gennevilliers Seine domicilié à Fontvannes, fusillé le 25.08.1944

PAQUET Floria Jean, né le 22.11.1912 à Paris 6^e domicilié à Fontvannes, fusillé le 25.08.1944

MANSUY Marcel chef de district de ravitaillement domicilié à Estissac

VENELLE Roger employé SNCF 30 ans domicilié à Fontvannes

DUFFAUT Edmond employé SNCF 35 ans domicilié à Macey.

LA CHAISE : évènement de l'été 1944

Le 28 juin 1944, le soir entre 10h30 et 10h45, les résistants attaquent sur la route nationale traversant La Chaise, un convoi de 4 camions allemands contenant des vêtements et des souliers. Il y a 9 tués, les habitants craignent la réaction allemande et passent la nuit dans l'angoisse.

Le lendemain matin vers 11h, la Feldgendarmerie de Bar sur Aube arrive sur les lieux et entre au café Pasteur, devant lequel les camions ont été attaqués. Les allemands perquisitionnent et s'inquiètent particulièrement du linge, des paquets réunis dans la salle de café et surtout d'une remorque pleine d'accessoires de garagiste, le tout appartenant à Mr Rosières de Brienne, sinistré à la suite du bombardement de Brienne. Ils interrogent avec brutalité Mme Nibus, qui tient le café et sa petite fille de 13 ans. Ils prétendent que la remorque et les paquets appartiennent aux « terroristes » et que Mme Nibus est également une terroriste et les

ravitaille.

L'après-midi, Joseph Smigielsky, beau-frère de Mme Nibus et habitant en face du café, est emmené par les feldgendarmes vers 18h. A 20h c'est Mme Nibus et sa sœur Mme Smigielsky qui sont arrêtées. Les allemands jettent les cadavres de leurs soldats dans un camion et font s'asseoir les deux femmes dessus. Mme Nibus et sa sœur sont emmenées au château de Dienville où il y a un cantonnement SS. On les enferme dans une cave obscure et humide et on les laisse 3 jours sans boire et sans manger. Là, Mme Nibus est interrogée plusieurs fois par le capitaine et retourne dans la cave après avoir reçu des coups de cravache ou de ceinturon sur la poitrine. Un jour, on les sort de la cave pour qu'elles assistent au martyr de deux maquisards pris par les allemands. Après les avoir battues, rouées de coups, leur tête fut plongée dans un seau d'eau, puis du sable fut mis de force dans leur bouche. Une autre fois, Mme Nibus et sa sœur furent sorties de leur cave et à 9h du soir furent obligées de laver à grande eau l'auto du capitaine devant tous les soldats réunis. Elles avaient été emmenés en blouse, en chaussons et sans bas, elles rentrèrent mouillées dans la cave pour passer la nuit.

Elles acceptèrent enfin, pour sortir de l'obscurité, d'éplucher des légumes et à partir de ce moment, furent mieux nourries, mais au bout d'une dizaine de jours, elles étaient transférées à la prison de la rue Hennequin à Troyes. Mme Smigielsky fut mise en cellule noire.

A la suite d'intervention près des autorités de la gestapo à Troyes, ces deux jeunes femmes sont sorties quinze jours après leur arrestation ainsi que Joseph Smigielsky.

Pendant ce temps, à La Chaise, le vendredi 30 juin la gestapo de Troyes et la feldgendarmerie de Bar sur Aube cernent le pays à 7h du matin avec des mitrailleuses. On arrête les hommes et les perquisitions commencent, assez peu sérieuses. Les allemands ont bu et déjeuné, parmi eux le fameux lieutenant Schmitt qui s'est excusé de déranger. La punition des habitants de La Chaise était certainement déjà décidée. Les hommes sont rentrés chez eux, la gestapo est repartie. Les habitants pensent que tout est fini.

C'est à ce moment qu'un convoi allemand arrive, se camoufle sous les arbres du château. Ce sont les SS, ceux qui ont arrêté Mme Nibus et sa sœur. Ils sont cantonnés à Dienville, Amance, Piney, Géraudot. Ils font irruption rapidement chez tout le monde, les hommes sont de nouveau arrêtés et groupés sur la place, une mitrailleuse braquée sur eux. Et c'est le pillage en règle. Tout y passe : ravitaillement de toutes sortes, linges, vêtements, bicyclettes, motos, TSF et même l'argent. Des sommes assez importantes ont été volées, ainsi que des bijoux. La coopérative scolaire a vu ses 2750 francs enlevés, ainsi que les fournitures scolaires et le phono.

La petite fille de Mme Nibus qui vient de passer son CEP restée seule avec ses grands-parents, est interro-

gée et bousculée afin qu'elle avoue la retraite des résistants. Elle nie n'avoir rien vu malgré la menace du revolver braqué sur sa tempe, pourtant chacun savait dans le pays où se cachait la résistance.

Vers 17h les allemands arrêtent femmes et enfants et les conduisent dans une cour, 2 mitrailleuses braquées sur eux. Enfin, vers 20h30, elles peuvent rentrer. Les allemands ont fait monter les hommes sur le lieu de l'accident en haut du pays. Ils ont trié les plus vieux et les ont renvoyés. Les autres ont été alignés contre un mur, on les a priés d'ouvrir leur col de chemise et on leur a dit en bon français : « au moment de l'exécution quelqu'un a-t-il quelque chose à révéler ? ». Pendant ce temps, deux gosses du pays, un de 12 ans, Robert DOMINIQUE et un petit commis de culture de 18 ans, Antoine PERREIRA sont amenés devant les hommes qui vont assister impuissants au supplice de ces deux enfants. On les gifle, on les tape à coups de crosse ou de casque sur leur tête, on les menace du revolver.

Par un revirement inexplicable, le chef des allemands annonce aux hommes de La Chaise qu'il ne les croit pas coupables mais que pour venger les 9 morts ils vont recevoir des coups de bâton au lieu même du drame.

BRIENNE LE CHATEAU :

Au début de l'occupation il y a eu le pillage du Musée Napoléon comportant le bris de trois vitrines et le vol d'une cinquantaine d'objets, notamment :

Lettres orthographiées provenant de la grande armée, timbrées d'Arras, d'Ostende, d'Amiens,

Des assignats,

Deux fusils avec baïonnettes provenant du champ de bataille de La Roitière,

Un masque mortuaire de Napoléon,

Des épées, des pièces de monnaies,

Un sous-verre, le rocher de Sainte-Hélène, daté du 11 novembre 1839 au crayon, fait à bord du navire ramenant les cendres de Napoléon,

Trois pistolets, un hausse col, deux sabretaches,

Une dépêche manuscrite du directeur de la poste de Strasbourg, émanant des généraux alliés et des prisonniers,

200 bouches à feu prises à l'ennemi,

Un grand cadre avec toile peinte représentant Mr Delatour, conseiller d'Etat, grandeur nature,

Un grand cadre avec toile peinte représentant un trompette de la Garde Impériale,

Des décorations, un shako de l'époque impériale,

Un grand nombre de petits objets de l'époque impériale.

Fin janvier 1941, les allemands ont une nuit, décapité la statue de Bonaparte à l'ancienne école militaire, au moyen d'une grenade, la réparation a été entreprise le 21 février 1941 par les autorités.

Fin 1942, au château, dans les combles, le plancher de trois chambres a été enlevé et brûlé dans l'un des pavillons à l'entrée de la grille d'honneur, toutes les huisseries, menuiseries, parquets ont été brûlés.

Le 8 mai 1944, nouvelle mutilation de la statue de Bonaparte à l'ancienne école militaire, cette statue qui a un bras en moins n'a pas été réparée (fin 1945).

Le 25 août 1944, deux artificiers firent sauter le standard téléphonique installé dans la salle du conseil de la mairie de Brienne.

Brienne le Château eut beaucoup à souffrir pendant toute l'occupation, des incursions de la gestapo et de la feldgendarmérie, la présence du dépôt de munitions en ayant fait une zone stratégique, plusieurs résistants y furent arrêtés suite à des sabotages.

Staatsanwaltschaft bei dem Landgericht Osnabrück

Postanschrift:
Staatsanwaltschaft bei dem Landgericht Osnabrück, Postfach 35 51, 4500 Osnabrück

Herrn
Roger Brüge

Ihre Zeichen, Ihre Nachricht vom: Geschäfts-Nr. (Bitte stets angeben) Telefon: Osnabrück
10 Js 11167/90 Vermittlung (05 41) 31 50 Durchwahl (05 41) 315 - 6 13 29.04.1991

Sehr geehrter Herr Brüge,

ich bestätige den Eingang Ihrer Anfrage vom 10.04.1991.

Leider muß ich Ihnen mitteilen, daß die Ermittlungen noch nicht abgeschlossen sind und die Akten voraussichtlich noch längere Zeit der zuständigen Polizeibehörde zur weiteren Aufklärung vorliegen. Eine auch nur vorläufige Beurteilung ist mir deshalb nicht möglich. Sobald die Akten mir wieder vorliegen und einen vorläufigen oder abschließenden Überblick gewähren, werde ich von mir aus auf die Sache zurückkommen. Schon jetzt darf ich aber darauf hinweisen, daß eine sachliche Auskunftserteilung nur erfolgen kann, wenn Sie Ihr wissenschaftliches Interesse - z. B. durch Vorlage entsprechender Bescheinigungen - nachweisen.

Hochachtungsvoll
Heits, Oberstaatsanwalt
Beglaubigt

R. Hachenbeck
Justizangestellte

Dienstgebäude: Kallgrenwall 11 Sprechzeiten: Montag - Freitag 9.00 - 12.00 Uhr Telefon: 5 41 81 66 - STADS Überweisung an Regierungskasse Wieser-Ems, Aurich Konto-Nr.: 50 045 Kreisaparkasse Aurich (BLZ 284 510 50) Konto-Nr.: 284 015 10 Landeszentralbank Emden (BLZ 284 000 00) Konto-Nr.: 15 55 - 307 Postgrosamt Hannover (BLZ 250 100 30)

La justice allemande est formelle : l'enquête sur l'impressionnante série de crimes de guerre commis lors de la Libération de Troyes par la Gestapo de Rennes et les hommes de la 51^e Brigade SS n'est pas enterrée ; elle se poursuit, mais «un complément d'information est nécessaire». (Lettre du 29 avril 1991 adressée à l'auteur)

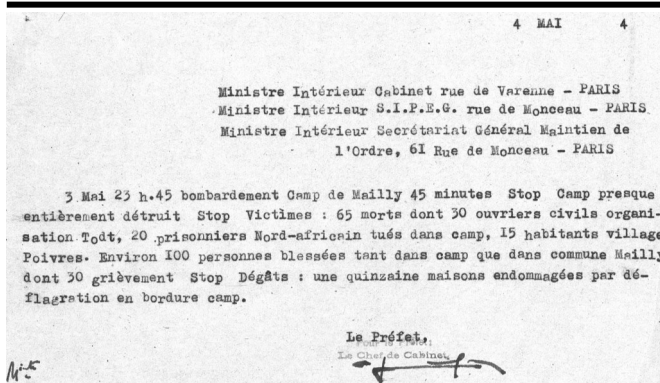
Source :

A.D 1J796 - SC4211 - BP3023 - BP2117 - BP2959
3R660 - BP2958

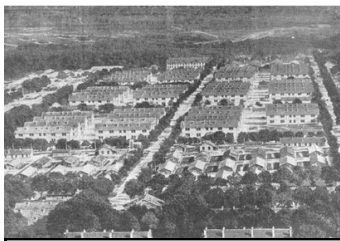
Guide aubois des lieux de mémoire 2^{ème} Guerre Mondiale collection Mr MENUET A 624

LE BOMBARDEMENT DE MAILLY LE CAMP

Par Christelle DELANNOY



Le bombardement, par les aviateurs alliés, dans la nuit du 3 au 4 mai 1944, des installations du camp de Mailly occupées par les Allemands qui y avaient installé un quartier général est à inscrire dans les hauts faits à l'actif de la résistance auboise. Grâce aux plans détaillés et multiples que des hommes courageux firent parvenir à Londres, grâce aussi à la maîtrise et à l'abnégation des pilotes de la Royal Air Force, un rude coup fut porté à la machine de guerre allemande. Mailly cessa d'être, pour l'armée nazie, une plate-forme de départ qui, maintenue intacte, aurait pu, sinon changer la face des choses, du moins retarder la victoire alliée.

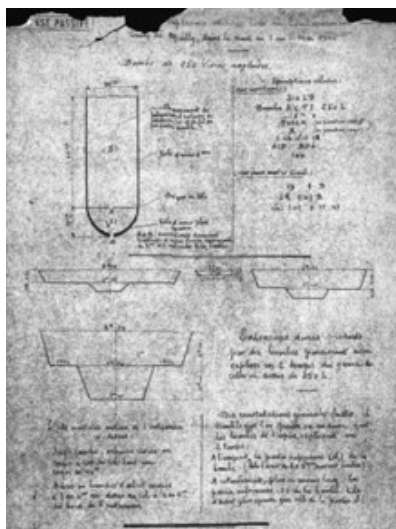


Mailly avant le bombardement



Mailly après le bombardement

Dès l'arrivée de la première vague, des fusées conventionnelles parties de terre grâce aux soins d'un officier de l'Intelligence Service et de volontaires de la Résistance délimitèrent la zone de tir. L'habileté des équipages de la Royal Air Force aidant, le bombardement s'effectua avec une étonnante précision. Les bombes furent si bien placées que le village n'eut pratiquement pas à souffrir. Le rapport adressé par la suite à Londres indiqua que les appareils alliés attaquèrent d'abord à la bombe incendiaire les bois



Croquis bombe fait par la Défense Passive

entourant le camp (Mailly, Poivres, etc) où étaient garés les véhicules. Le camp ainsi ceinturé d'un cercle de feu qui interdisait toute retraite fut alors attaqué à la bombe explosive. De 3000 à 4000 tonnes de bombes furent ainsi déversées sur le camp.

Le pilonnage devait durer trois quarts d'heure. De longues minutes d'épouvante pour les Allemands rendus fous par les vagues d'avions qui se croisaient dans un ciel embrasé, l'inférieur grondement des moteurs et le torrent de feu et de fer qui s'abattait sur eux. Atteint par une bombe, le dépôt d'essence s'embrasa et les soldats qui se trouvaient à proximité moururent brûlés vifs. Le château d'eau crevé provoqua l'inondation d'un abri doté du dernier confort que les Allemands avaient creusé à 6 mètres sous terre. Ceux qui y avaient cherché refuge périrent noyés. En l'espace de quelques minutes, ce qui, depuis 45 ans, avait été un grand camp militaire se trouva transformé, au milieu des flammes, des explosions et du terrible ronronnement des avions, en un terrain lunaire. Tous les bâtiments soufflés ou broyés étaient éventrés, écroulés.



En proie à la terreur la plus intense, les S.S. fuyaient dans tous les sens, arrachés à leur sommeil, débraillés, sans armes, certains qui avaient réussi à gagner les bois de sapins se trouvèrent soudainement en présence d'ouvriers français de la « Société Chimique de la Route » parmi lesquels des résistants. Devant cette apparition, les soldats, sous l'effet de la panique, crurent à un débarquement. Ils levèrent les bras en criant : « Kamerad ! Kamerad ! » Trois vagues devaient se succéder au-dessus de Mailly ce soir là. Ce fut un extraordinaire carrousel et ils étaient si nombreux que des avions se télescopèrent en plein vol. Les appareils alliés venaient virer au-dessus de Poivres. Dès la première vague, certains eurent à subir le feu d'une « Flak volante » (artillerie anti-aérienne) venue de Reims et dont certai-

nes batteries avaient été installées par les Allemands dans des cours de ferme. Au passage de la deuxième vague, les pilotes de la Royal Air Force arrosèrent les nids de batterie et réussirent à les réduire au silence. Des habitants de Poivres devaient être hélas atteints et l'on dénombra 15 victimes, dont 5 dans la famille Garnier et 4 dans la famille Willemmin. Un grand père et sa fille furent tués dans leur cave où la grand-mère et sa petite fille restèrent ensevelies pendant 9 heures avant d'être secourues grâce aux appels de l'enfant. Des victimes civiles furent également déplorées à Trouan.

L'aviation alliée devait payer aussi lourdement la réussite de cette opération. Cinquante appareils furent abattus au total et 340 membres environ des équipages tués. On découvrit des débris d'avions entre Mailly et la ferme de Beaulieu, à St Rémy, à Montsuzain, à Aubeterre, à Chapelle-Vallon, près de Crenay. Le curé de Montsuzain releva les noms, numéros matricules et adresse des morts et fit à ces alliés des obsèques auxquelles assista toute la population des proches villages.



Au matin du 4 mai, le camp de Mailly n'était plus que ruines et champ de mort encore fumant que venaient contempler, hébétés et dépenaillés, les rescapés allemands qui avaient passé la nuit dans

les bois de sapin. Ce fut un fiévreux remue-ménage chez les Allemands occupés à ramasser leurs très nombreux morts et à relever leurs blessés. Chaque imperméable recouvrait une victime et les appels téléphoniques affluaient vers Troyes, Châlons sur Marne et Vitry demandant des ambulances de toute urgence. De pleins camions chargés de cadavres allemands prirent la direction des crématoires de Troyes et de Châlons et l'on en vit perdre en cours de route, tant ils étaient remplis, une partie de leur macabre cargaison. Au cimetière de Troyes où ils amenèrent une partie de leurs morts et qui, de ce fait, fut fermé pendant une semaine, les Allemands firent creuser de nombreuses tombes. Il a été reporté qu'un indiscret ayant soulevé une bâche masquant la grille d'entrée aperçût un amoncellement de cadavres déchiquetés, entièrement nus et qui furent jetés pêle-mêle dans des fosses communes. Seuls les officiers eurent droit à une sépulture individuelle. Dans un rapport adressé à Londres il est dit que l'opération sur le camp de Mailly a per-

mis l'anéantissement à peu près total de la division Hohens-
taufen, ce qui par ailleurs est faux puisque la seule trace de
cette division est sa présence sur le front russe en 1942. Dix
mille à douze mille hommes ont trouvé la mort et plus de
400 chars ont été détruits ou incendiés ainsi qu'un grand
nombre de véhicules auto, lourds et légers. Les forces alle-
mandes contestent ces chiffres. De la confrontation des
différentes estimations, il apparaît que le raid aurait fait
3000 à 4000 morts chez les Allemands dont 400 officiers et
que ce bombardement aurait été le plus meurtrier subi par
l'occupant en France. Il devait aussi hélas compter 75 morts
du côté français dont 30 requis civils de l'organisation Todt
qui, logés dans les baraquements du camp, furent atteints de
plein fouet par une bombe de 500 kilos. Il y eut 17 tués au
« village nègre » et 10 à Poivres.

On devait déplorer également la mort de 41 prisonniers de guerre musulmans qui avaient combattu pour la France en 1940 et que les Allemands retenaient dans l'enceinte du camp.

[illegible]

Liste nominative des victimes de Holly-le-Camp

PIERSON Pierre
PIERSON Jostes
PIERSON Pierre
PIERSON France
DE CHARENTAIS Jeanne
KEDON Alphonse
SABATIER Jeanne
BERGON Fabien
FATON Albert
KUTEL Eugénie
MAGGOTT Antoine
POT Stances
BERNARD Marc
BERNARD Fille
DELANC Olga
KARON Germaine
SCHLIT Raymond

"sur photographie Le Village Noir"

POTER Rahmond
JACQUES
CHAILLON Victor
LEON Louis
KUTEL Marcel
BERGON Pierre
KANE Lucie
FAGOT Lucie
CHARENTAIS Charles
LACROIX Jostes
TINDOUX Jeanne
KICOT Olyette
TARD
LAURENCE René
POTER Rahmond

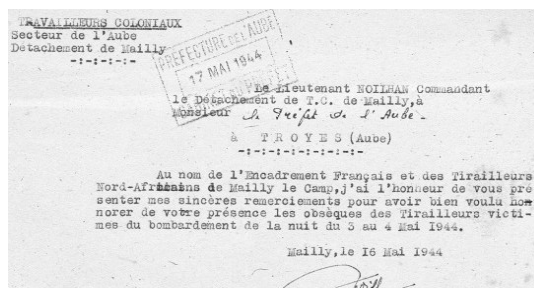
Organisation 1992

CHARENTAIS
GRIFFIN
KARON
SCHAD
DORR
KUTEL

Entreprises Jéhu
Société Châtaigne de la route
S.A.R.L. Jéhu
Entreprises KUTEL

5 corps n'ont pu être identifiés
d'après les KUTEL. Toute précision sur les listes des témoins de l'U.O. pourrait
leur être utile. Les victimes non identifiées.

-1-1-1-1-1-1-1-



Pour le matériel même s'il n'a pas été prouvé qu'une division blindée ait été pulvérisée, les bombardiers de la R.A.F n'en firent pas moins œuvre utile en détruisant ce dépôt-atelier de blindés où les chars, arrivés d'Allemagne, passaient au banc d'essai avant d'être engagés dans la bataille. Si, du jour au lendemain, la force allemande se trouva privée de cette précieuse base ce fut grâce à l'audace et au courage des pilotes alliés dont les 37 tombes à Poivres, les 13 tombes à Trouan et les 2 tombes à Arcis sur Aube attestent la part qu'ils prirent à la libération de la France. Mais aussi grâce aux efforts des Résistants qui firent parvenir à Londres de précieux plans. Différentes versions ont cours quant à l'identité des patriotes grâce auxquels les alliés purent entrer en possession des plans de Mailly et des renseignements concernant la division blindée. A l'examen des archives, à l'audition et à la lecture des différentes évocations émanant des intéressés eux-mêmes ou de leurs pairs, il apparaît qu'ils sont plusieurs à pouvoir revendiquer les mérites initiaux de cette opération et que cette conjonction d'efforts, peut être ignorés des uns des autres, porta ses

fruits. A Mailly, les 1200 habitants surent bien avant le soir du 3 mai que le camp allait un jour subir un bombardement. Les Allemands se montraient nerveux. Dans les jours qui précédèrent l'attaque des appareils alliés qui venaient « arroser » Châlons-sur-Marne, furent atteints par la D.C.A allemande, la « Flak », au dessus de Mailly. Six aviateurs sautèrent en parachute, mais furent mitraillés et tués alors qu'ils approchaient du sol. Ce sont six cadavres dénudés que les Allemands jetèrent brutalement dans la salle de la Mairie. La population leur fit des obsèques dignes et les tombes furent abondamment fleuries. Ce geste d'élémentaire humanité eut le don de déchaîner la colère des autorités occupantes, qui fit arrêter par repréailles le curé de Sommesous, Mr Quantin, qui faisait fonction de maire. Mr Lucien Guérin, entrepositaire de bières et de limonades et conseiller municipal depuis 1935 allait prendre aussitôt sa relève. Il fit annoncer sans tarder que les femmes et les enfants habitant dans un rayon de 500m alentour du camp, auraient à évacuer dans le plus bref délai. Peu de temps après, Mr Guérin recevait la visite de la Gestapo soupçonneuse.

- Vous, vous savez quelque chose !

Celui-ci devait répondre avec sans froid :

- Lorsqu'on se trouve à proximité d'un camp militaire, on peut toujours craindre d'être pris pour objectif.

La Gestapo devait s'en tenir là. Ce jour du 3 mai 1944 quelques heures avant le début du bombardement, des combattants allemands SS ramenés du front russe et qui venaient au repos, débarquaient à Mailly par trains entiers. Les vétérans allemands du camp les mirent en garde :

- Si vous voulez être à l'abri, allez coucher à l'écart du camp, dans les sapins.

Ils devaient s'attirer une réponse moqueuse :

- En Russie, nous en avons vu bien d'autres.

Ils allaient connaître pire quelques heures plus tard... Ils furent surpris par le bombardement mais le décalage entre le passage des Mosquitos chargés du balisage et l'arrivée des bombardiers Lancaster (6 minutes) permit à plus de la moitié de se sauver dans les champs proches de leur cantonnement, l'autre moitié fut broyée par les bombes dans une vaste tranchée où ils s'étaient réfugiés. Une douzaine d'officiers du commandement permanent du camp se réfugièrent dans le blockhaus central où ils furent écrasés par l'effondrement du toit.

Autour du camp un grand nombre de cadavres gisent au milieu des débris de leurs avions, cadavres des aviateurs du Commonwealth que les Allemands interdirent pendant plusieurs jours de ramasser, mais dès qu'ils le seront, recevront les honneurs dus à leur sacrifice pour la liberté. Sur cette soirée d'épouvante, le pilote de Lancaster (forteresse volante) lieutenant de la R.A.F Jack Woosflood de Villing Bourne, Shalford, Surrey, Grande Bretagne apporte son récit : « Le 3 mai 1944, ce fut une nuit terrible pour moi. Notre bombardier un Lancaster quitte la base de Lincolnshire par une belle soirée, avec un équipage de 8 hommes à bord. Nous avons volé de Beachy Head sur la côte sud de l'Angleterre puis traversé la Manche vers le Havre et de là vers la ville de Troyes, pivot prévu sur la Seine, 90 degrés nord-est puis direction Mailly où pour bombarder l'usine de tanks allemands, nous avons attendu que la cible soit bien délimitée, puis nous avons essayé de bombarder, la réplique allemande fut terrifiante et malheureusement notre bombardement ne fut pas riche. Nous quittions juste la cible quand un obus a frappé un de nos moteurs, au même moment un chasseur allemand nous a pris en chasse et puis un autre, mes quatre

canonniers répondirent aux attaques jusqu'à ce que je fus blessé et que l'appareil prit feu. J'essayais de ramper à travers les flammes, ce fut impossible. Je me souviens de mon évanouissement, de ma précipitation vers le sol, quand je repris mes esprits, il faisait très sombre, je me débarrassai aussitôt d'un morceau d'aile de mon Lancaster, qui me recouvrait, je pouvais bouger et je suis resté jusqu'à ce que mon bienfaiteur, le résistant Pierre Ferat me trouve et me conduise à l'hôpital. Après que les hôpitaux de Troyes qui avaient peur des Allemands aient refusé de me prendre, il était impossible d'accepter l'admission d'un blessé allié en plein jour, beaucoup trop de témoins, il m'a amené à l'hôpital allemand où j'ai été soigné. A peine rétabli je fus ramené au camp avec amabilité. Pendant deux jours la gestapo qui voulait savoir de quelle unité je faisais partie, m'a interrogé, je n'ai rien dit. La Luftwaffe m'a transporté à Paris, puis Francfort et à nouveau l'interrogatoire. A Francfort ce fut un véritable cauchemar, rien que le strict nécessaire pour manger et interrogatoires sur interrogatoires. Je ne dis toujours rien. Après je fus emmené en Prusse Orientale avec 30 autres aviateurs qui avaient été abattus dans différents raids, là nous ne fûmes pas loin d'être tués par les civils, ensuite nous sommes allés en Pologne. Après des mois de captivité, nous fûmes libérés par les Anglais. »



Les corps retrouvés par la suite au cours des fouilles furent directement enterrés sur le camp, puis rapatriés au fur et à mesure de la demande des familles. Un certain nombre de corps des aviateurs anglais reposèrent longtemps dans les cimetières aubois, puis au fil des années,

sur la demande des familles, furent rapatriés. Malgré le grand courage des aviateurs anglais, il faut malheureusement reconnaître que cette mission sur Mailly, si elle fut une réussite sur le plan réalisation n'en fut pas une sur le plan du bilan humain et matériel. Les analyses effectuées après la guerre ont laissé supposer que l'exploitation par l'Intelligence Service, des renseignements transmis par la résistance française, ne fut pas assez rapide. Il est apparu en effet que des maquettes reproduisant le camp de Mailly, furent construites bien avant le bombardement et que les aviateurs s'y entraînaient régulièrement. Cette mission est pourtant à inscrire comme un des plus beaux faits d'armes de la chevaleresque Royal Air Force.

Sources :

A.D 1J784, NA10135, SC4102, BP2958

LES VIEUX MÉTIERS

Par Elisabeth HUÉBER A. 2293

Suite n° 79 - *Lettre « E » fin*

Étalonnier : Charretier chargé des étalons pour la saillie des juments ou ânesses et de la reproduction.

Étameur : 1° Ouvrier qui applique de l'étain sur des métaux pour les protéger de l'oxydation. 2° Ouvrier qui recouvre de tain, une face d'une plaque de verre pour en faire un miroir.

Étamier : Fabricant d'*étain* (laine cardée).

Étaminier : Fabricant ou marchand d'*étamine* (étoffe mince, légère de laine ou de soie).

Etapier : 1° Personne fournissant des provisions aux militaires lors des étapes, en vivres et fourrage. 2° Logeur de soldats de passage, aubergiste, maître de poste.

Étassonnier : Fabricant et marchand d'objets à base de graisse, de cire.

Etaupinier, Estaupinier : Taupier.

Eteignarie : Femme chargée d'éteindre les fourneaux de salines.

Eteigneur : Personne chargée d'éteindre les réverbères.

Etendeur : 1° Equivalent d'*étireur*. 2° Ouvrier qui étend le linge ou les étoffes pour les faire sécher. 3° Verrier qui étend les manchons de verre pour en faire des vitres. 4° Ouvrier qui étend les feuilles de papier sur l'étendoir pour les faire sécher.

Êtêteur : 1° Apprêteur et metteur de harengs en *caques* (tonneaux). 2° Elagueur coupeur de *houppe* (tête des arbres).

Eteufier : Fabricant d'*éteufs* (boules d'étoupes pour épées d'escrime ou balles de jeu de paume).

Êtireur : Ouvrier qui étire les métaux, les peaux, les textiles.

Etoffeur : Voir *Estoffeur*.

Etopier : 1° Fabricant d'*étoupe* (partie la plus grossière de la filasse de chanvre ou de lin). 2° Ouvrier mettant en charpie les vieux cordages pour calfater les vaisseaux.

Etranger : Compagnon tailleur de pierres.

Etreonnier : Fabricant de jouets.

Etroigneur, Etronçonneur, Etronneur : Elagueur.

Etuveresse : Voir *Estuveor*.

Etuveur, Etuviste : Voir *Estuveor*.

Etuvier : Maître des étuves.

Eveilleur : Cheminot chargé de réveiller l'équipe de train dans les dépôts.

Eventailler, Eventailliste, Eventalier : Fabricant d'éventails et autres objets en ivoire ou en nacre.

Eventailleur : Ouvrier qui fait les éventails de corset.

Eventaillier : Marchand d'éventails.

Eventailliste : Fabricant ou peintre d'éventails et au-

tres objets en ivoire ou nacre.

Evideur : Ouvrier qui fait la cannelure longitudinale des aiguilles et en arrondit la tête.

Exacteur : Collecteur d'impôts, au 17^e siècle.

Exameneur, Examineur, Examineur, Examineur : Commissaire ou contrôleur des comptes ou de police.

Excoriateur : Ecorcheur.

Excubateur : Sentinelle.

Exécuteur des hautes œuvres, des arrêts criminels, de la Haute Justice : Bourreau.

Exempt : 1° Officier qui commandait en l'absence du capitaine ou des lieutenants et était exempt de service ordinaire. 2° Officier de police. 3° Officier de justice, chargé d'exécuter les ordres d'un tribunal.

Exerciteur : 1° Patron. 2° Facteur. 3° Ministre. 4° Distributeur.

Exigreur. 1° Collecteur d'impôts. 2° Percepteur.

Exoineur : Fondé de pouvoir qui affirmait sous serment les causes d'excuses de celui qui ne pouvait comparaître en personne.

Expéditionnaire : Ecrivain, employé à la copie d'actes.

Expensier : Intendant.

Exploiteur : Huissier.

Extracteur : Celui qui lève un impôt.

Eyguesier : Cultivateur conduisant l'*eygue* (jument) pour le dépiquage (action de dépiquer les épis de céréales)

Ezeleu : Apiculteur, dans le Nord.

Lettre « F »

Fablaor, Fableor, Fableur, Fabulateur, Fabuleur, Fabuliste : 1° Auteur de *fables*, de *fableaux*, de *fabliaux* (petits récits en vers aux 12^{ème} et 13^{ème} siècles). 2° Conteur. 3° Chanteur en place public.

Fablier : Poète composant des *fabliaux*.

Fabre : 1° Artisan du bois, en Haute-Provence. 2° Dans les salines, ouvrier chargé d'entretenir la chaudière.

Fabre, Fabri, Fabrice, Fabro, Faivre, Faure, Forgeon : Ouvrier qui travaille les métaux, à l'aide d'une forge et d'outils spécifiques.

Fabri lignari : Charpentier, au 9^{ème} siècle.

Fabricant : 1° Jusqu'au début du 19^{ème} siècle, faiseur d'étoffes de toutes natures, qui achète le fil, fait tisser et vend l'étoffe. 2° Ouvrier *meulier* ou *faiseur de meule*.

Fabricant de Cerceaux, Faiseur de Cercles, Cercelier, Cerclier : Ouvrier spécialisé dans la fabrication de cercles en bois pour tonneaux et barriques.

Fabricant de cordes à boyaux : Personne utilisant des boyaux de moutons pour réaliser les cordes de raquettes ou d'instruments de musique.

Fabricant de ligots : Personne confectionnant de petites

bottes de bûchettes enduites de résine à un bout, servant à allumer le feu.

Fabricant d'huiss, Huissier : Ouvrier faisant les huisseries et l'ensemble des ouvrages menuisés destinés à la décoration et l'aménagement intérieurs.

Fabricateur : 1° Ouvrier des monnaies. 2° Faux-monnaieur, faussaire. 3° Confectionneur. 4° Personne qui fabrique des produits sans valeur, invente des choses mensongères.

Fabrice, Fabre : Forgeron.

Fabriceur, Fabricien, Fabricier, Fabriqueur, Fabrisseur, Marguillier, Procureur de fabrique : Personne qui, dans les chapitres, les églises et les paroisses, était chargé de l'administration des revenus et avait l'intendance des édifices.

Fabriqueur, Fabriqueux : Petit artisan modeste.

Fabro, Fabri : Forgeron.

Fabulateur, Fablaor, Fabuleur, Fabuliste : 1° Auteur de *fableaux*, de *fabliaux* (petits récits en vers aux 12^{ème} et 13^{ème} siècles), de *fables* (courts récits en vers ou en prose). 2° Conteur.

Fachil, Fachignier, Fachilador, Fachilaire, Fachillner, Fachinier, Fachurier, Facineu (en Wallon), **Facinei** (en Forez), **Fachigné** (en Languedoc) **Facinier, Faichinier, Faitalié, Facinier, Fatilié** : Enchanteur, magicien, sorcier, diseur de bonne aventure.

Faciendaire : 1° Religieux chargé des commissions par ses confrères de certaines maisons religieuses. 2° Négociateur.

Facinier : Voir *Fachil*.

Façonneur : 1° Ouvrier coutelier faiseur de manches en bois, ivoire, nacre, écaille. 2° Peignier qui amincit la forme du peigne.

Façonnier : 1° Dans certaines manufactures, ouvrier qui travaille aux *étoffes façonnées* (étoffes à dessin) qui ont des figures, des ornements d'or, d'argent, de soie. 2° Personne qui travaille à *façons* (prise de mesures sur une personne, ajustement, essayage, retouches).

Façonnier de Lattes : Fabricant de lattes et de piquets. Les lattes étaient utilisées par les charpentiers et les couvreurs.

Façonnier de merrains, Fendeur de merrains, Merraindier : Fabricant de *merrains* (bois de charpentes ou bois destinés aux douves de tonneaux).

Facteur : 1° Autrefois, *courtier* (personne qui, par mandat, achetait, vendait pour le compte d'une autre). 2° Fabricant d'instruments de musique. 3° Accordeur d'instruments de musique à clavier ou à vent. 4° Homme de confiance d'un batelier. 5° Employé des postes.

Facteur : Fabricant d'instruments de musique, essentiellement les instruments à clavier à vent et harpes.

Facteur aux halles : 1° *Juré-vendeur* : intermédiaire aux halles. 2° Agent des halles et marchés en gros qui est chargé de vendre à la criée, les produits alimentaires qui y sont apportés.

Facteur de bois : Personne chargée de l'achat, le transport et la vente des coupes de bois effectuées par des Bucherons.

Facteur de cadrans, Cadranier, Cadraniste, Cadranier, Cadranyer : 1° Fabricant de cadrans d'horloges, de boussoles et d'objets de marine. 2° Peintre ornementaliste réalisant les cadrans solaires muraux.

Facteur de clous : Intermédiaire entre le grossiste et le cloutier auquel il fournit matières premières et débouchés.

Facteur de fabrique : Représentant de commerce.

Facteur de flot, Flotteur : Personne dirigeant les convois de troncs d'arbres flottant sur les cours d'eau.

Facteur de grains : Courtier ou négociant en grains.

Facteur de pianos : Fabricant de pianos.

Facteur de vente, Garde-vente : En droit, officier des eaux et forêts chargé de veiller à la bonne exploitation et conservation des bois avant leur adjudication.

Facteur d'instruments : Fabricant d'instruments de musique de grande taille (clavecins, pianos, harpes).

Facteur d'orgues : Artisan construisant et réparant les orgues.

Facteur en bestiaux : Personne qui achetait ou vendait les bestiaux pour le compte d'un autre.

Facteur en dentelles : Intermédiaire entre le marchand en gros et les dentellières, à qui il fournissait les modèles et le fil, et qui récupérait les dentelles.

Factiste, Faitiste, Faititre, Fatiste : 1° Exécuteur, agent. 2° Poète, auteur.

Factor armorum : Armurier, en Alsace.

Factoton, Factotum : Valet, homme à tout faire dans une maison.

Factrice : Vendeuse dans des établissements commerciaux.

Facturier : 1° Tisserand de drap ou de toile. 2° Manufacturier. 3° Personne qui écrit des vaudevilles pour le théâtre, spécialiste de couplets de facture (couplets particulièrement difficiles).

Fadrin : Mousse, sur un bateau.

Fafiotteur : Banquier, papetier ou écrivain (argot).

Fagot : 1° Forçat ou aspirant des eaux et forêts (argot).

Fagoteur, Fagoteux, Fagotier, Faisseleur, Faisse-lier : 1° Bûcheron qui faisait des fagots, n'ayant le droit que de ramasser au sol sans couper de branches. 2° Marchand de fagots.

Fagoteur, Fagotier : 1° Fabricant ou joueur de *fago* (genre de basson). 2° Mauvais ouvrier (péjoratif).

Fagotin : Bouffon d'un théâtre de foire.

Fährmann : Marinier ou batelier, en Alsace et en Lorraine.

Faichinier : Voir *Fachil*.

Faïencier, Fayencier : Personne qui fabrique ou vend de la *faïence* (poterie de terre émaillée ou vernissée).

Faigneur, Feigneur : Artisan qui travaille les métaux.

Failli : Commerçant qui a été forcé de cesser son activité à cause de la *faillite* (résultat de circonstances fâcheuses) et non à cause de la *banqueroute* attribuée à l'imprudence ou à la mauvaise foi.

Fainier, Fanier, Feneur, Fenier, Fénier, Fennier : Marchand de *fain* (ancien nom du foin).

Faisandier : 1° Eleveur de faisans destinés à la chasse. 2° Métayer qui va dans une autre métairie après la récolte, dans les Landes.

Faiseleux : Manœuvre qui enlève les débris de roches dans une mine d'ardoises, triant les *faisceaux* (ardoises inutilisables).

Faiseor, Faiseour, Faiseur : 1° Celui qui fait, qui fabrique quelque chose, créateur. 2° Escroc se donnant une couverture commerciale, en argot.

Faiseur d'aubaleste : Fabricant d'arbalète.

Faiseur de cercles, Fabricant de Cerceaux, Céquier, Cercelier, Cercellier, Cerclier, Serquillier : Fabricant de cercles ou cerceaux en bois ou en métal, pour cercler les tonneaux.

Faiseur de chames : Personne se servant du *charme* (formule magique), du côté d'Arles.

Faiseur de corps : Couturier ou costumier fabriquant des corsets.

Faiseur de lacets, Aiguilletier, Aiguillettier, Es-gueullettier : Artisan faisant les *aiguillettes* de cuir (lacets ou cordons ferrés aux deux bouts), qui attachaient différentes pièces d'un costume, et particulièrement le haut-de-chausse.

Faiseur de margotins : Personne qui faisait des *margotins* (petits fagots de brindilles d'une trentaine de centimètres) pour allumer le feu.

Faiseur de nef : Fabricant de bateaux, ancêtre du charpentier de navires.

Faiseur de pisseaux, Fendeur d'échalas, Feuillardier : Fabricant de *pisseaux* (piquets en bois destinés à soutenir les vignes).

Faiseur de vissoire : Tonnelier spécialiste de la fabrication de pressoirs à vis.

Faiseur d'eau : A la cour du roi, domestique chargé de confectionner les boissons.

Faiseur ou Féséur d'instruments : Appellation d'origine du *facteur d'instruments* (fabricant d'instruments de musique de grande taille tels clavecins, pianos, harpes) puis du *luthier*.

Faiseuse d'anges : 1° Nourrice laissant mourir l'enfant qui lui était confié, jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle. 2° Personne qui aidait la femme à avorter.

Faiseuse de mouches : Personne qui confectionnait et vendait des *mouches* (petits emplâtres de taffetas ou de velours noir de différentes formes, s'appliquant sur le visage pour faire ressortir la blancheur de la peau et transmettre des messages en fonction de l'endroit où elles étaient posées), aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles.

Faisneur, Faisnier, Faisniet : 1° Crocheteur assurant sa charge à l'aide de *faisnes* (liens). 2° Croquemorts. 3° Celui qui ensevelit, met le cadavre dans un linceul.

Faissel, Faisselier, Faissier, Faissiau : Crocheteur assurant sa charge à l'aide de *faisnes* (liens d'osier tressé).

Faisseleur, Faisselier, Fagoteur, Fagotier : 1° Bûcheron qui faisait des fagots. 2° Marchand de fagots.

Faissier : 1° Vannier qui fait des ouvrages de *faisserie* (à claire-voie) tels des cages, paniers à salade, des

claies. 2° Voir *Faissel*.

Faitalié : Voir *Fachil*.

Faiteur : 1° Couvreur. 2° Celui qui fait, qui fabrique quelque chose.

Faitiste, Faititre, Factiste, Fatiste : 1° Exécuteur, agent. 2° Poète, auteur.

Faitor : 1° Ouvrier, au Moyen-âge. 2° Celui qui fabrique, qui confectionne quelque chose.

Faitor, Faiseur : Personne qui est chargée d'une tâche ou d'un négoce pour le compte d'un autre tels mandataire, commissionnaire, messager.

Faituel : Criminel.

Faiturier : Sorcier.

Faivre, Fabre, Fabrice, Favre, Fèvre : Ouvrier qui travaille les métaux.

Fakir, Faquir : 1° Ascète musulman qui vit d'aumônes et se mortifie en public, en Inde. 2° Voyant. 3° *Thaumaturge* (dans le domaine religieux, personne qui fait un miracle, notamment un miracle de guérison).

Falconnier, Fauconnier : Marchand ou dresseur de faucons.

Falot, Falotier, Fanal : 1° Personne qui portait les *falots*, les *fanaux* (grandes lanternes) pour éclairer les rues des villes la nuit et accompagner les passants à leur demeure. 2° Officier de la maison royale chargé de l'éclairage à l'aide de *falots*.

Falourde : Malfaiteur.

Falourdeur, Falourdier : Faiseur ou marchand de *falourdes* ou *vallourdes* (fagots de bûches liées ensemble par 2 liens).

Faluchier : Bonnetier fabriquant des *faluches* (coiffe traditionnelle des étudiants de France, qui a remplacé la toque datant du Moyen Âge).

Faluneur : Exploitant d'une carrière de *falun* (dépôt de débris coquilliers d'origine marine) servant à l'amendement des sols.

Famuli : Aide maçon, au Moyen âge.

Famulus : 1° Serviteur, domestique, esclave. 2° En religion, serviteur de Dieu, ministre du culte, prêtre.

A suivre

Sources :

Dictionnaire des Métiers de Daniel Boucard

Dictionnaire des vieux métiers de Paul Reymond

Lexiques des métiers d'autrefois de Jean DELORME

<http://dictionnaire.reverso.net/francais-definition/>

<http://fr.geneawiki.com/index.php/Accueil>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Geneawiki>

<http://fr.wikisource.org/wiki/Wikisource:Accueil>

<http://gallica.bnf.fr>

<http://micmap.org/dicfro/search/dictionnaire-godefroy>

<http://www.antan.info/>

http://www.cgp2s.fr/les_vieux_metiers.8.html#Pag_d'accueil

<http://www.cnrtl.fr/>

<http://www.russki-mat.net/page.php?l=FrFr&a=F>

<http://www.ville-arles.fr/wp-content/uploads/vieux-m%C3%A9tiers.pdf>

<https://archive.org/stream/dictionnairehist01chre#page/432/mode/2up>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_anciens_m%C3%A9tiers

GÉNÉALOGIE

de Georges-Henri MENUET A.624

Suite du n° 79

966 – CUISIN Edme ° ca 1651 (de Luyères), + ap. 1697, x
967 – CRENEY Marguerite ° ca 1655 (de Fontaines), +
07.02.1690 Coclois

968 = 504 (DELINE René)

969 – BOURGONGNE Antoinette ° 18.10.1682 Jassei-
nes, + 11.11.1714 Coclois (32 ans)

970 – HENRY René, procureur fiscal, ° 03.10.1677 Co-
clois, y + 09.12.1760, x 16.11.1706 Avant-les-Ramerupt,

971 – CHENEVEUX Philippe(tte) ° 01.05.1686 Coclois,
y + 17.02.1763

972 – BOUDE Louis, laboureur ° ca 1660 + 23.12.1720
Dommartin-le-Coq, x 07.01.1688 Lhuître,

973 – THOMASSIN Françoise, + 09.04.1708 Dommartin-
le-Coq

974 – BOUQUET René, procureur fiscal d'Isle-sous-
Ramerupt, ° ca 1662, + 30.03.1742 Nogent-sur-Aube, x
17.11.1690 Isle-sous-Ramerupt,

975 – COUTURIER Angélique, ° 30.01.1677 Nogent-sur-
Aube, y + 14.05.1748

982 – REGNARD Jacques procureur fiscal, natif de Notre
-Dame de St-Dizier + ap. 1715, *veuf de Madeleine HU-*
GUENIN, xx 13.06.1678 Donnement,

983 – SEVESTRE Jeanne, + av. 1710

984 – BOUCLIER Jean, ° ca 1649, + 03.11.1729 Donne-
ment, y x 13.02.1679,

985 – SANDRÉ Anne, ° 29.06.1658 Donnement

986 – GUIOT Daniel, laboureur, ° ca 1651, + 11.01.1706
Balignicourt,

987 – COLLOT Nicole ca 1655 + 13.02.1705 Balignicourt

988 – JACQUOT Claude, x 10.02.1681 Mathaux, avec

989 – GUÉRAPIN Marguerite

992 = 936 = 264 (LIGNIER Claude)

993 = 937 = 265 (ESCUREL Marie)

994 = 938 = 266 (LOUOT Étienne)

995 = 939 = 267 (HUMBERT Catherine)

996 = 940 = 268 (MAURY Jérôme)

997 = 941 = 269 (MICHAULT Edmée)

998 = 942 = 270 (COLLOT Nicolas)

999 = 943 = 271 (JEANNIN Louise)

1000 – BERGE Jacques, + ap. 1714, x avec

1001 – LESPINE Claudette, + 18.12.1713 Pougy

1002 – GAUTHIER Jacques, maître-chirurgien et procu-
reur fiscal de Pougy, + av. 1728,

1003 – FRUISSARD Catherine, + 21.03.1698 Pougy

1004 – MICHAUT Jean « le Moyen » lieutenant, hôtelier
° 26.01.1648 Précý-Notre-Dame y + 10.11.1735 *veuf de*
Elisabeth TASSIN, xx 21.02.1678 Lesmont,

1005 – CARREY Marguerite, ° 16.06.1656 Lesmont +
6.04.1712 Précý-Notre-Dame

1006 – PE(S)CHEUX Louis, laboureur, ° ca 1669 +
15.05.1710 Précý-St-Martin, y x 04.06.1694,

1007 – LUDOT Jeanne, ° 12.01.1669 Précý-St Martin, y +
07.02.1744, (*xx 21.06.1712 Précý-St-Martin avec Jean MI-*
CHAUT, sosa 1004)

1008 = 712 (DELINE René)

1009 = 713 (NOCHER Marie)

1010 – CHALONS Jean, ° ca 1661, + 28.04.1718 Coclois, y
x 15.02.1689,

1011 – HENRY Marie, ° 17.03.1670 Coclois, y 22.12.1731

1012 – COUSIN Didier, marchand de bois « pour la provi-
sion de Paris », ° 24.07.1664 Vinets, y + 1.06.1730, y x
21.11.1690,

1013 – DUVERGER Jacqueline, ° 23.05.1667 St Nabord-sur-
Aube + ap. 1734

1014 – LEDHUYS Louis, laboureur, ° 07.04.1678 St-Nabord-
sur-Aube + 25.05.1718 Vaupoisson x 13.11.1702 St-Nabord-
sur-Aube,

1015 – VERNANT Catherine, ° ca 1674, + 23.10.1730 Vau-
poisson

1016 – BÉQUIN Jean, laboureur, ° ca 1676 (Dampierre), +
29.06.1726 Jasseines, y x 04.11.1698,

1017 – GRIVET Madeleine, ° 28.01.1677 Jasseines, y +
16.03.1745

1018 – MENUET Nicolas, laboureur, ° 28.12.1664 Jasseines,
y + 31.08.1711, x 25.11.1692 Charmont-sous-Barbuise,

1019 – SIMART Françoise, ° 04.03.1671 Nogent-sur-Aube,
+ 15.11.1717 Jasseines

1020 – TINTRELIN Nicolas, laboureur, ° ca 1659, +
21.10.1709 Coclois, y x 28.06.1683, avec

1021 – HARIOT Marguerite, ° 28.04.1661 Nogent-sur-
Aube, y + 19.03.1705

1022 – MENUET Louis, greffier, laboureur, ° 13.02.1665
Coclois, y + 20.10.1701, x ???.1691 Yèvres-le-Petit

1023 – HENRY Jeanne, ° 11.04.1673 Coclois, y +
03.07.1755, (*xx 12.06.1706 Coclois avec Nicolas TINTRELIN,*
sosa 1020)

Génération XI

1024 – MENUET Pierre

1032 – FÉLIX Pierre, x avec

1033 – GUILLAUME Marie,

1046 – PASTOUR Quirin, + av. 1668, x avec

1047 – JACQUIN Louise, + 01.11.1668 Jasseines

1048 – GIRARDIN Antoine, + ap. 1656, x avec

1049 – MUNIER Nicole

1050 – GRUYER Claude, + av. 1656

1060 – ESCUREL Pierre, + av. 1676, x avec

1061 – FRÉROT Geneviève + 08.06.1677 Isômes 52

1062 – MICHEL Fiacre, maître-charpentier, laboureur,
° ca 1608, + 18.01.1690 Isômes

1063 – GILLOT Benoîte

1070 – GAUTHEROT Nicolas l'Aîné, laboureur, †

2.01.1684 Aubigny (52),
1071 – THEURET Simone, + 03.04.1672 Aubigny
1072 – MAURY Nicolas
1074 – CORNUOT Pierre, de Précly-St-Martin
1076 – MICHAULT Pierre, laboureur, + 24.06.1665 Lesmont,
1077 – CORBEIL Laurence, ° ca 1604, + 20.04.1692 Lesmont
1078 – MIFFLIER Quentin (de Pel et Der), ° ca 1601, + 22.11.1685 Lesmont, y x 26.11.1639, avec
1079 – CAREY Symphorienne, ° ca 1602, + 11.05.1680 Lesmont
1080 – COLLOT Jean, fauconnier du roi, sieur de la Coste (*La Côte-aux-Blossiers, ferme détruite, commune de Piney, cf. Roserot, p. 419*) x 21.09.1620 Piney,
1081 – MEUR.... ? de Mesnil-St-Père
1092 – MENUUEL Jean, + av. 1665,
1093 – HUEY Agnès, + 26.10.1671 Jasseines
1100 – GRIVET Thomas, + ap. 1668,
1101 – JUREY Nicole, + ap. 1668
1102 – CUISINE Alexandre, laboureur + 02.06.1669 Jasseines,
1103 – MENUUEL Simone, + 12.06.1682 Jasseines
1108 – MARTIN Marc + ap. 1684 x 08.11.1647 Dampierre
1109 – RINET Marguerite, + ap. 1684
1110 – DEMAUX Pierre, + av. 1684,
1111 – OUDIN Jeanne, + ap. 1684
1112 – VINOT Michel + 13.02.1673 Nogent-sur-Aube,
1113 – PETIT Marguerite, + 19.03.1682 Nogent-sur-Aube
1114 – de PINCEMAILLE dit SALIGNY Elion, + av. 1659,
1115 – LEDHUYS Jeanne, + ap. 1659
1120 – DROUAIN Léger, manouvrier, ° ca 1620, + 10.01.1670 Vaucogne,
1121 – BARBICHON Luquette, + 13.08.1679 Vaucogne
1122 – CHOUILLIER Jean, laboureur, + 22.10.1688 Dommartin-le-Coq (inhumé dans l'église),
1123 – LEGROS Marguerite, + av. 1670
1132 – SYMARD Louis, + av. 1665, x 13.11.1629 Dommartin-le-Coq,
1133 – HÉRAND / ERRAND Guillemette, + 18.12.1687 Dommartin-le-Coq
1134 – POTAGE Nicolas, + 21.11.1682 Dommartin-le-Coq,
1135 – NINET Catherine, + 24.04.1682 Dommartin-le-Coq
1136 – DORÉ Nicolas, ° ca 1608, + 04.03.1685 Corbeil
1137 – LIGNOT Jeanne, + 24.08.1691 Corbeil (51)
1138 – BOUDE Philippe, sieur d'Aunay, laboureur, + 03.12.1682 Dommartin-le-Coq,
1139 – DAUFEY Françoise, + 05.12.1680 Dommartin-le-Coq
1140 – BOURGONGNE Marin, procureur fiscal, + 24.03.1679 Jasseines,
1141 – PERSON Anne, ° ca 1640, + 09.01.1700 Jasseines
1142 – HACHEL Michel, + av. 1681,
1143 – DAUFAY Geneviève, + av. 1681
1148 = 1122 (BOUDE Philippe)
1149 = 1123 (DAUFEY Françoise)
1150 – GEOFFROY Etienne laboureur + 21.01.1665

Jasseines,
1151 – DETAS Perrette + 20.03.1684 Jasseines
1152 – MARCILLY Charles, + ap. 1673
1154 – GAURUEL Jean, laboureur, + ap. 1673,
1155 – BRUCHÉ Claire, + av. 1673
1156 – ROYER Nicolas, + ap. 1685,
1157 – RICHOMME Marguerite, + av. 1685
1158 – GUILLAUME Edme, ° ca 1632, + 2.11.1682 La Chapelle-Lasson (51),
1159 – MARCILLY Perrette, + 25.11.1693 La Chapelle-Lasson
1160 – GAY Edme, procureur fiscal, + ap. 1682, x 03.02.1643 Granges-sur-Aube,
1161 – MILLOT Jeanne, + ap. 1682
1162 – AUBRY Antoine, de Saudoy (51), + av. 1682,
1163 – MÉTILLON Jeanne, + ap. 1682
1164 – BÉCET Antoine, procureur fiscal, laboureur, ° 24.12.1623 Etrelles, + 25.06.1677 Charny-le-Bachot, y x 21.10.1647,
1165 – DANTON Jeanne, ° 30.09.1624 Charny-le-Bachot, y + 05.06.1695
1166 – VILLAT Pierre, laboureur, ° ca 1657, + 02.02.1728 Rilly-Ste-Syre,
1167 – ROZIER Françoise + 3.02.1692 Rilly-Ste-Syre
1168 – BERTRAND Henry x 21.01.1661 Granges s/Aube
1169 – T(H)ABOURIN Simone
1170 – BOUQUIGNY Jean, laboureur, ° 27.04.1631 Granges-sur-Aube y + 07.12.1709, y x 13.02.1668,
1171 – JOLLY Nicole + 3.12.1713 Granges s/Aube
1172 – GRINCOURT Michel
1174 – LEMBERT Etienne
1180 – ROBIN Noël
1182 – ROYER Jacques, le Jeune
1184 – CARRÉ Jacques, lieutenant de Charmont-sous-Barbuise, + av. 07.1711, y x 28.01.1648,
1185 – MENUUEL Sire, de Fontaines-les-Luyères, + 20.10.1690 Charmont-sous-Barbuise
1186 – RIGLET Etienne de Feuges, + 26.06.1679 Feuges,
1187 – MOLINS Jacqueline ° ca 1625 + 4.05.1695 Feuges
1200 – DEVERTU François, marchand-tanneur, receveur du grenier à sel de Villacerf, ° 03.03.1653 Troyes St-Jean + 30.10.1726 Troyes St-Jacques, y x 03.09.1675,
1201 – LAUDEREAU Marie, ° 29.05.1656 Troyes St-Jacques, y + 29.11.1714
1202 – FRÉMY Jean de Laubressel, marchand + av. 1714,
1203 – ROBERT Anne, + ap. 1711
1206 – BAJOT Nicolas, laboureur, + ap. 1701, x 18.01.1672 Montsuzain,
1207 – MERGEY Antoinette, + ap. 1701
1212 = 1206 (BAJOT Nicolas)
1213 = 1207 (MERGEY Antoinette)
1214 – PRIN Charles, laboureur, lieutenant de la baronnie de Montsuzain, + 01.07.1719 Voué, y x 14.02.1678,
1215 – LAURENT Marguerite, ° ca 1657, + 17.04.1697 Voué
1218 = 706 (DEBELLE Edme)
1219 = 707 (BARBIER Marie)
1222 = 710 (MENUUEL Jean)
1223 = 711 (TINTRELIN Edmée)
1224 = 712 = 1008 (DELINE René)

1225 = 713 = 1009 (NOCHER Marie)
 1226 = 714 (COUTURIER Alain)
 1227 = 715 (THIÉBAUT Noël)
 1228 = 716 = 728 (VALLOIS Nicolas)
 1229 = 717 = 729 (LEDHUY Anne)
 1230 = 718 = 730 (MICHAUT Jean)
 1231 = 719 = 731 (SÉMILLARD Marie)
1236 – HUGUENIN Pierre, manouvrier, + av. 1703,
1237 – MAURY Marguerite, + ap. 1706
1238 – PAREY Pierre, vigneron, + av. 1703, x 11.02.1670 Nogent-sur-Aube,
1239 – LENIEPS Nicole, ° 05.11.1648 Nogent-sur-Aube, y + 29.11.1706
1244 – BONNOT Jacques, + 09.10.1677 Nogent-sur-Aube, y x 22.04.1653, avec
1245 – THIÉBAUT Françoise, + 01.03.1689 Nogent-sur-Aube
1246 – RACINE Didier, + av. 1679, x 07.02.1647 Nogent-sur-Aube,
1247 – NOCHER Louise, + ap. 1679
1248 – MÉSIÈRE Mathieu, + av. 1664,
1249 – DOUX Nicole, + av. 1672
1250 – GUILLOT Nicolas, + ap. 1664
1260 – PITOIS Gilles, ° ca 1618, + 31.10.1678 Magnicourt,
1261 – BEAU Antoinette
1262 – AUBERTIN Claude
1263 – GIRARDIN Françoise ° ca 1625 + 22.05.1680 Magnicourt
 1264 = 1248 (MÉSIÈRES Mathieu)
 1265 = 1249 (DOUX Nicole)
 1266 = 1250 (GUILLOT Nicolas)
1268 – JOPHIN Henry, + av. 1672, x 31.01.1641 Nogent-sur-Aube,
1269 – BRAJEUX Jeanne, + 21.04.1689 Nogent-sur-Aube
1270 – BURIDANT Michel, + 04.03.1676 Nogent s/Aube,
1271 – LOIGNON Huberte + 17.01.1661 Nogent-sur-Aube
1272 – GALLÉE Nicolas l'Aîné, pêcheur au grand filet, + 09.07.1699 Nogent-sur-Aube,
1273 – THIERY Mangine, + 23.02.1699 Nogent-sur-Aube
1274 – BERTRAND Henry, laboureur, ° ca 1630, + 15.02.1710 Nogent-sur-Aube,
1275 – MASSENET Jeanne + 23.10.1693 Nogent s/Aube
1276 – BRANCHE Pierre, boulanger, + 17.01.1688 Nogent-sur-Aube,
1277 – CHAMOY Jeanne, + 22.10.1688 Nogent-sur-Aube
1278 – HARIOT Fiacre, x 18.01.1641 Nogent-sur-Aube,
1279 – CARRÉ Jeanne, + 02.05.1692 Nogent-sur-Aube
1316 – CHARGEBOEUF Pierre
1318 – GIRAUD Antoine,
1319 – GIRAUD Anne
1320 – PRUNEYRE Blaise, + ap. 1720, x 19.10.1666 Vernet-la-Varenne (63),
1321 – THIOLAS Marguerite, + 27.04.1720 Vernet-la-Varenne (63)
1420 – MENUUEL Claude, + av. 1655
1422 – TINTERLIN Jean, + 24.11.1671 Coclois
1424 – DELIGNE / DELINE Michel, laboureur, + 9.09.1691 Nogent-sur-Aube,
1425 – VINOT Marie, + 16.11.1693 Nogent-sur-Aube
1426 – NOCHER Edme ° ca 1618 + 3.10.1663 Nogent s/

Aube, y x 26.06.1647,
1427 – COUSIN Jeanne, + 24.05.1682 Coclois
1436 – MICHAUT Jean, ° ca 1607, + 27.11.1682 Pavillon-Ste-Julie,
1437 – MAHON Anne ° ca 1616 + 2.11.1673 Pavillon-Ste-Julie
1438 – SEMILLARD Nicolas, archer du lieutenant de Robe courte au bailliage de Troyes, sergent royal, + av. 1669, contrat de mariage 03.06.1644 Troyes (Me Coulon, 2 E7/76)
1439 – BONHOMME Anne, ° 11.08.1619 Troyes Ste-Madeleine, + ap. 1669
 1440 = 1264 = 1248 (MÉSIÈRE Mathieu)
 1441 = 1265 = 1249 (DOUX Nicole)
 1442 = 1266 = 1250 (GUILLOT Nicolas)
 1444 = 1268 (JOPHIN Henry)
 1445 = 1269 (BRAJEUX Jeanne)
 1446 = 1270 (BURIDANT Michel)
 1447 = 1271 (LOIGNON Huberte)
1448 – BOURGONGNE Marin, + av. 1643,
1449 – CHAMON Andrée, + 27.03.1675 Coclois
1450 – LAURENT Noël,
1451 – ROUSSELOT Martine
1452 – BEUDOT Jean, tailleur d'habit, + 15.12.1694 Nogent-sur-Aube,
1453 – GALLIER / GALLÉE Blaisine + 09.01.1697 Nogent-sur-Aube
1454 – BURIDANT Thibaut, laboureur, + 05.06.1680 Nogent-sur-Aube, y x 23.09.1648,
1455 – COUTURIER Jeanne, ° ca 1628, + 15.03.1710 Nogent-sur-Aube
 1460 = 1436 (MICHAUT Jean)
 1461 = 1437 (MAHON Anne)
 1462 = 1438 (SÉMILLARD Nicolas)
 1463 = 1439 (BONHOMME Anne)
1464 – DESBOUIS Laurent, + ap. 1673,
1465 – PRIN Louise, + av. 1673
1466 – MOYNE Brice + 1.12.1669 St-Nabord-sur-Aube,
1467 – ROYER Nicole, + ap. 1673
1468 – VERNANT Pierre, + ap. 1671, x avec
1469 – DESBOUIS Marguerite, + av. 1671
1470 – QUIGNARD Jean, + ap. 1671, x avec
1471 – PELEY Catherine ° 28.04.1620 St-Nabord s/Aube, + ap. 1671
1482 – LUCEY Charles, notaire, x 26.11.1619 Arcis-sur-Aube,
1483 – PARIS Maclouse, + 22.05.1654 Arcis-sur-Aube
1488 – DONJON Étienne, + ap. 1653
1490 – BERTON Claude, + ap. 1653
1500 – CHOISELAT Bonnaventure sergent royal, ° 20.10.1605 Méry-sur-Seine, y + 14.01.1689,
1501 – THOMAS Claude, + 16.03.1681 Méry-sur-Seine
1504 – CARTIER Gaond, manouvrier, x 13.01.1646 Brévonnes,
1505 – MANCHIN Julienne, ° 11.04.1616 Brévonnes, y + 15.11.1685
1506 – MILON Hubert, + 17.12.1666 Brévonnes,
1507 – POILEVÉ / POILVEY Jeanne, ° 18.06.1629 Brévonnes, y + 29.11.1700

A suivre

LU POUR VOUS au 3ème trimestre 2016

Par Elisabeth HUÉBER A. 2293

CGH Seine & Marne N°65

La pomme de terre : légendes et croyances
Melun et ses hommes célèbres
A la mémoire de Fortuné Henri FAUCHERON
Les poilus de Montigny Lencoup (2) par Thierry MONDAN
Nicolas DURAND de VILLEGAGNON

L'Ancêtre Québec N°316

Les mères de la Nation
Pierre TENAILLO ou Pietro TINAGLIO, un vétéran des guerres napoléoniennes
Sur les traces du soldat Edmond GAUVREAU
Théodore GÖBEL, un mercenaire allemand en Gaspésie
Sœur Anna MINGUY, religieuse québécoise prisonnière de guerre en France
Lieux de souche : La Rochelle

Généalogie Briarde N°106

Jean-Baptiste SAUVE de la NOUE et ascendance
Soldats 1914-1918 inscrits sur Monument aux Morts à Villevaudé et Champs-sur-Marne
Georges RENARD et ascendance
Marie MORET et ascendance
Justin Chrysostome SANSON et ascendance
Simon Charles MIGER et ascendance
Charles Edme SAINT-MARCEL et ascendance
Marthe GAUTIER (découvreuse de la trisomie 21) et ascendance

Champagne Généalogie N°152

Les médaillés de Sainte-Hélène
L'Election de Vitry-le-François
Les boulangers à St-Memmie
Les communes marnaises sous la Révolution
Drapiers, sergers, tisserands, etc...
Ventes des biens nationaux

Généalogie Lorraine N°181

Restaurateur : mouleur de sceaux
La catastrophe du tunnel de Tavannes
250^{ème} anniversaire du rattachement de la Lorraine à la France
Les maraîchers de Lunéville
L'émigration des marcaires suisses en Lorraine aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles
Une saga ordinaire : des EVRARD

Généalogie en Aunis N°108

La Rochelle et la Ligue Hanséatique
Les engagés volontaires de la guerre 1914-1918 (suite)

Nos ancêtres et Nous N°151

Nos ancêtres bourguignons condamnés par le tribunal révolutionnaire (suite)
Albert GAGNEROT + ascendance
Nos ancêtres et les animaux malades

Généa-89 N°151

Icaunais "montés" à Paris au 19^{ème} siècle"
Le naufrage du Gallia (suite)
Décès d'Icaunais à l'hôpital Beaujon entre 1817 et 1834

Racines Ht Marnaises N°99

Les métiers féminins en 1906
Colombe PETITJEAN : une vie
Une rocambolesque affaire

Archives et culture N°24

Vie quotidienne d'autrefois : les menus
Les notaires
Les noms de la Hongrie

Géné-Carpi Vosges N°86

Vous avez dit ... Austrasie

Rencontre avec nos amis de l'Yonne

Le samedi 10 juin 2017

Nous nous retrouverons pour une visite guidée et privée le matin et nous terminerons la journée par des échanges généalogiques en la salle des Conférences des Archives et Patrimoine.

Retenez cette date et venez nombreux.

LES SORTIES EN HIVER

Le 2 novembre, les musées sont à l'heure d'hiver ! Cette saison basse est agrémentée d'une période de gratuité... Profitez-en pour (re)découvrir les musées !

Horaires du 2 novembre 2016 au 31 mars 2017

Musée d'Art moderne

du mardi au dimanche : 10h-13h et 14h-17h
(fermé le lundi)

Musée Saint-Loup

du mercredi au lundi : 10h-13h et 14h-17h
(fermé le mardi)

Musée de Vauluisant

du mercredi au dimanche : 10h-13h et 14h-17h
(fermé le lundi et mardi)

Apothicaire

du mardi au dimanche : 10h-13h et 14h-17h
(fermé le lundi)

**Cette saison basse est agrémentée d'une
PERIODE DE GRATUITÉ...**

Comme chaque année, la Ville de Troyes propose, sur une période donnée, de découvrir gratuitement les richesses dont regorgent les quatre musées municipaux.

A compter du lundi 2 novembre et jusqu'au 31 mars.

les musées municipaux sont gratuits pour tous !

A noter : Les musées seront fermés

du dimanche 1er au dimanche 8 janvier 2017.

<http://www.musees-troyes.com/>

POÈME

IL Y AVAIT...

Il y avait des chants sur la colline
Et du vin dans les verres,
Il y avait, il y avait...
Il y avait les yeux de mes cousines,
Et du vent sur la mer,
En juillet,
Et portés par la brise marine,
Les éclats de rire de la gamine
Que j'aimais...

Lorsque les vieux souvenirs reviennent,
C'est comme une farandole ancienne
Qui viendrait nous bercer,
Ressurgie du profond de nos cœurs,
Apportant une bouffée de bonheur
Du passé, du passé...

Il y avait des oiseaux dans les vignes,
Et ils nous faisaient signe,
Ils chantaient, ils chantaient...
Il y avait des ballons sur la plage,
Et les cloches du village
Qui sonnaient.
Mais derrière ce décor de kermesse,
Il y avait déjà notre jeunesse
Qui fuyait...

Il y avait des ballons sur la plage,
Et les cloches du village
Qui sonnaient...

Jean-Paul GOFFIN A. 1442

Votre attention !

La rubrique des Questions-réponses ne se nourrit qu'à l'aide de votre courrier mais aussi des recherches des bénévoles et de leur dévouement.

N'hésitez pas à l'alimenter mais pensez aussi qu'il n'est pas toujours facile de trouver ce qui vous a posé une énigme.

Soyez donc indulgents et si vous trouvez par vous-mêmes des réponses, n'oubliez pas de nous les faire connaître, elles peuvent aider les autres.

Merci de votre compréhension

GRAND DESTOCKAGE

**Anciens bulletins trimestriels
de l'association**

10 € les 4 au choix (plus frais port 2 €)

S'adresser au secrétariat

Permanence :

lundi, jeudi et vendredi

de 9 h à 12 h et de 14 h à 16 h 30

QUESTIONS

RAPPEL : *Merci de respecter les consignes suivantes :*

- **UNE SEULE QUESTION PAR FEUILLE 21X29,7**
- **ÉCRIVEZ AU RECTO SEULEMENT**
- **PATRONYMES EN LETTRES CAPITALES**
- **INDIQUEZ VOS NOM, PRÉNOM, ADRESSE ET NUMÉRO D'ADHÉRENT SUR CHAQUE QUESTION**

Donnez le maximum de renseignements susceptibles d'aider la recherche : type d'acte, dates les plus précises possibles, paroisse ou commune, etc...

ABRÉVIATIONS GÉNÉALOGIQUES COURANTES

naissance	°	avant 1750.....	/1750	père.....	P
baptême	b	après 1750	1750/	mère	M
mariage	x	douteux	?	fil leul (e).....	fl
contrat de mariage	Cm	environ (date) (circa)	ca	parrain	p
divorce	)(	fil s	fs	marraine	m
décès	†	fil le (filia)	fa	témo in	t
nom/prénoms inconnus	N...	veuve (vidua)	va	testament	test

y : au même lieu que celui cité auparavant. Exemple : Payns 16/2/1710, y † 30/3/1768, y x 4/6/1736.

16.021-VACHER-CAIN-GOBINOT

Ch. vers 1666 o et parents de VACHER Denis † 19.04.1727 Romilly fs de Denis Romilly ou environs x 4.02.1692 Pars les Romilly à CAIN Jeanne o ca 1673 † ? y x x 21.01.1704 à GOBINOT Hélène o ca 1682 † 1.03.1712 Romilly fa de Nicolas et FLIZET Jeanne y x x x 27.11.1713 à GILBERT Anne fa de † Nicolas et † BAJARD-BAYARD Jeanne. De ces 2 dernières unions il a eu une douzaine d'enfants dont Anne y x 9.06.1727 à BOURGUIGNON Claude fs de Claude et MILLET Nicole

Serge LACAVE A.1570

16.022-GOBINOT-FLIZET

Ch. o x † à Romilly ou environs de GOBINOT Nicolas o ca 1648 † 30.04.1696 Pars les Romilly x à FLIZET Jeanne † avant 1704. Deux enfants sont connus : Hilaire o ca 1672 y x 2.07.1696 CHAMBRILLON Marguerite o ca 1676. Hélène o ca 1682 † 1.03.1712 Romilly x 21.01.1704 Pars les Romilly à VACHER Denis. Au mariage d'Hilaire figure en témoin GOBINOT Jean sans doute père ou frère

Serge LACAVE A.1570

16.023-PLANCON-PONCE

Ch. x à St Mards en Othe entre 1672 et 1674 de PLANCON Claude y † 29.07.1707 Othe et PONCE Élisabeth ou Isabelle y † 29.07.1709. Ils ont eu 3 enfants dont : Joseph x 14.11.1707 Aix en Othe à COLLE Jeanne. Françoise x 22.11.1701 Boeurs en Othe à GRANDRU Nicolas. Élisabeth x 29.04.1697 St Mards en Othe à LAISNE Simon

Serge LACAVE A.1570

16.024-MOUSSOT-MOSSOT-PLANSSON-PLANCON

Ch. o x † du couple MOUSSOT Isaac et PLANSSON Marie Aube ou Yonne. Une fille Anne o ca 1643 x 6.02.1668 Bérulle FLEURIOT Timothée fs Edme et JORRY Perrette.

Le couple étant encore en vie. Témoins : FLEURIOT Edme-MOUSSET Médard signe MOSSOT-JORRY Ambroise

Serge LACAVE A.1570

16.025-BARBIER-LARRIBE

Ch. o x de BARBIER Edme † 20.02.1665 Ferreux Quincey et LARRIBE Edmée o 20.11.1626 y † 2.09.1677 fa de Guillaume et THOMAS Marie

Serge LACAVE A.1570

16.026-CHALOIS-VANNEAU

Ch. o vers 1659 de l'époux CHALOIS Noël et † de l'épouse VANNEAU Anne o vers 1657 x 13.01.1681 La Saulsotte. L'époux était veuf de CORNILLON Suzanne o vers 1656 † 24.10.1680 témoins à son décès CORNILLON Jacques et PRIEUR Fiacre. Il aurait épousé celle-ci après le 27.06.1675 décès d'une 1ère épouse nommée LÉONARD Jeanne o vers 1645 .Il était berger à La Saulsotte et Montpothier. Le couple semble encore vivant au mariage de leur fille Marie x 25.11.1706 La Saulsotte à PETITHOMME Louis fs de Jacques et de MASSEY Barbe. L'épouse aurait une sœur mariée à THIERRY ? Témoin à son mariage

Serge LACAVE A.1570

16.027-PIAT-AVELINE

ch.† de AVELINE Jeanne o 31.05.1714 Montgueux fa de Jean et LAGESSE-LAJESSE Marie x 13.11.1741 Macey à PIAT Sulpice Michel † 9.09.1789 Montgueux fs de Nicolas et MAROT Louise.

Du couple PIAT-AVELINE 6 enfants sont nés mariés sur Macey et Montgueux dont Nicolas y x 7.01.1771 à PIAT Edmée fa de Hubert et FÈVRE-FEBURE Anne Marguerite

Serge LACAVE A.1570

16.028-BOTTAT-VELU

Ch. x et † de VELU Catherine x à BOTTAT Nicolas †

20.01.1679 Montgueux. Ils ont eu une fille Catherine y o 5.08.1670 y x 25.11.1701 à VÉRY Jacques fs de Jacques et DAUPHIN Anne

Serge LACAVE A.1570

16.029-DENISET-VERY

Ch † du couple DENISET Louis berger † après 1770 et VÉRY Martine † avant 1770. ils ont eu un fils Jean lui aussi berger o 20.10.1742 Dierrey St Julien † 19.03.1826 Montgueux x 22.01.1770 Ste Savine à BEAUGRAND Marie Madeleine fa de Jean et HATOT Marie. Dans l'acte de mariage de 1770 il est précisé que DENISET Louis est veuf et qu'il se trouvait placé comme berger chez Mtre MILLARD à Lusingny

Serge LACAVE A.1570

16.030-DENISET-BAUDIN

Ch. o et † de DENISET Louis berger x 3.11.1705 Pavillon Ste Julie à BAUDIN Nicole fa de Noël et BOTTAT Nicole. Ils ont eu plusieurs enfants dont Louis x 8.02.1734 Montgueux à VÉRY Martine fa de Jacques et BOTTAT Catherine

Serge LACAVE A.1570

16.031-AVELINE-COLIN

Ch. o x † de AVELINE Edme x à COLIN Gabrielle † 17.01.1700 Macey âgée de 72 ans. Ils ont vécu à Macey et ont eu plusieurs enfants mariés à Macey

Serge LACAVE A.1570

16.032-LANGE-MICHAUD

Ch. région de Macey-Montgueux x † de MICHAUD Anne épouse de LANGE Gabriel qui après plusieurs mariage pourrait être décédé le 8.04.1681 Montgueux. Ils ont eu une fille Marie o vers 1643 x 22.02.1672 Montgueux à Piat Claude fs de Nicolas et BOUCLAN-BOUCLANS Marie

Serge LACAVE A.1570

16.033-MENERET-DENISET

Ch. o x † de l'épouse du couple MENERET Antoine † 1/11/1676 Montgueux et DENISET Jeanne ils ont vécu à Montgueux et ont eu plusieurs enfants dont un fils Claude x 20.07.1689 Montgueux à MAROT Marie et une fille Claude y x 13.07.1689 à MAROT Jean. D'après les actes elle était encore en vie cette date

Serge LACAVE A.1570

16.034-NOBLE-MASSEY

Ch. o † du couple NOBLE Antoine et MASSEY Christine ont vécu à Montgueux ils ont eu 6 enfants dont Hugues x à BLANCHET Lupienne fa de Jean et BLOSSE Cyrette ?

Serge LACAVE A.1570

16.035-DORE-THIEBLEMONT

Ch. o vers 1710 de DORÉ Jean région de Laubressel x 17.11.1732 Bouranton à THIEBLEMONT Marguerite † 17.10.1747 âgée de 38 ans environ Laubressel fa de Claude et SANSONNY Marguerite. Lui est y † 1.10.1776, après s'être y 2x 25.11.1748 à FAGOT Catherine

Serge LACAVE A.1570

16.036-DORÉ-DEBERRE-DEBERT

Ch. o x du couple DORÉ Claude et DEBERRE Marie Anne ont vécu à Laubressel lui semble † 16.08.1780 elle † 7.06.1766. Ils ont eu un fils Jean Baptiste x 4.06.1791 à MILLEY Antoinette fa de MILLEY Marguerite

Serge LACAVE A.1570

16.037-JOBELIN

Ch. ca 1811 x ? de JOBELIN Nicolas Thomas domicilié à Bouilly en 1840

Serge GUÉNERON A.342

16.038-ROBIN-MOCQUERY-MOCQUEREY

Ch. o 1735/1740 Maraye en Othe ou Auxon de ROBIN Edme et o ca de MOCQUERY Anne x 12.07.1763 Auxon et ascendance.

Michel ROBIN A.2606

16.039-GUILLAUMA-FRANC

Ch. sur Boulages le † du couple GUILLAUMA Étienne et FRANC Louise x 6.05.1658 Marcilly sur Seine Marne. L'épouse était vve de CONTAT Gérard y † avec lequel elle a eu une fille Anne o vers 1655 y x à MUSINE Jean fs de Jean et de COLLIN Marie de Marcilly sur Seine

Serge LACAVE A.1570

16.040-LEBLOND-DEPATTE

Ch. † Gyé sur Seine entre 1799 et 1840 de LEBLOND Brigitte x DEPATTE Pierre

Ch. x /1778 Courteron de DEPATTE Étienne et VINOT Marguerite

Ch. x HEZARD Jean et ROBERT Marie Françoise

Ch. † 1799/ Gyé sur Seine de LEBLOND Jean Baptiste x FRANÇOIS Anne

Ch. † /1799 Gyé sur Seine de FRANÇOIS Anne x LEBLOND Jean Baptiste

Colette THOMMELIN A.1543

16.041- TIREUR DE FIL DE FER

Recherche tous renseignements sur cette profession.

Jacques VELLUT A.2859

Questions arrêtées au 20.11.2016

Jeannine FINANCE A.2091

RÉPONSES

RAPPEL : Merci de respecter les consignes suivantes :

- UNE SEULE QUESTION PAR FEUILLE 21X29,7
- ÉCRIVEZ AU RECTO SEULEMENT
- PATRONYMES EN LETTRES CAPITALES
- RAPPELEZ L'INTITULÉ (NUMERO ET NOM) DE LA QUESTION À LAQUELLE VOUS RÉPONDEZ
- INDIQUEZ VOS NOM, PRÉNOM ET NUMÉRO D'ADHÉRENT SUR CHAQUE RÉPONSE

10.006-MAUFFROY-MATHIÉ

MAUFFROY Alexandre Gabriel fs de Pierre François et de HOUREAU Rose Victoire x 11.08.1868 Voulx Seine et Marne à MULTIGNER Alphonsine Félicité o 27.03.1848 Montacher Yonne fa de Louis Pierre Alphonse et de FOLLARD-FOLLARD Geneviève Félicité Contrat de mariage Chez Mtre BLONDEAU notaire à Voulx signé la veille du mariage

MULTIGNIER Louis Pierre Alphonse o 22.09.1824 Voulx y x 13.01.1847 à FOLLARD Geneviève Félicité o 24.03.1827 Montacher fa de Étienne y † 30.05.1835 et de LEBLAND Geneviève 55 ans

Jeannine FINANCE A.2091

16.018-BOUDIOS-GILBRIN

Complément de réponse x 4.09.1895 Estissac de BOUDIOS Henri Émile et de GILBRIN Marie Louise Marguerite.

Source : A.D Aube 4 E 14 / 220

Martine DUBREUIL

16.031-AVELINE-COLIN

Trouvé sur la base de données du centre généalogique de l'Aube un contrat de mariage passé chez Maître BOURGEOIS en date du 7.05.1653 de AVELINE Edme fs de Jean † Massey avec COLIN Gabrielle fa de Pierre même lieu et de MERMEY Gabrielle

Jeannine FINANCE A.2091

16.036- DORÉ-DEBERRE-DEBERT

DEBERT Marie Anne est encore vivante au mariage de son fils Jean Baptiste en 1791 par contre son père est †

Jeannine FINANCE A.2091

16.037-JOBELIN

Rien trouvé dans les recensements de Bouilly 1836-1841-1846-1851 dans les T.D de Bouilly de 1803 à 1862 et les successions et absences. Rien sur notre base de données

Yves CHICOT A.2302

16.038-ROBIN-MOCQUERY-MOCQUEREY

Réponse partielle

ROBIN Edme fs de Edme et THUILLIER Anne x 12.07.1763 Auxon à MOCQUERY-MOCQUEREY Anne fa de Nicolas et GUILLEMIN Anne

2 autres enfants du couple ROBIN Edme et THUILLIER Anne : François y x 12.02.1765 - Jeanne y x 18.01.1763, tous o Auxon.

ROBIN Edme fs de Edme et DE LACROIX Marie y x 26.11.1725 à THUILLIER Anne fa de André et TRIBOULÉ Simone

3 autres enfants du couple ROBIN Edme y x 22.11.1706 à DE LACROIX Marie : Jeanne y x 27.02.1753 - Anne y x 29.11.1732. François y x 6.02.1759

THUILLIER André 22 ans fs de Nicolas † / 1702 et JAN-NEL Claire y x 27.08.1696 à TRIBOULÉ Simone 36 ans (vve de ROGELIN François 1x avt 1696)

4 autres enfants du couple THUILLIER Nicolas et JAN-NEL Claire : Edme y x 14.11.1702 - Charle y x 23.11.1706. Nicolas y x 25.11.1715 - Anne y x 23.11.1717

Colette THOMMELIN A.1543

16.040-LEBLOND-DEPATTE

DEPATTE Étienne vigneron x 7.07.1777 Courteron à VINOT Marguerite.

DEPATTE Pierre vigneron y o 5.10.1778 y † 5.03.1846 fs de Étienne et VINOT Marguerite x 9.01.1799 Gyé sur Seine à LEBLOND Brigide y o 7.08.1776 † 18.07.1854 Courteron (décédée sous le prénom de Claudine vve de DEPATTE Pierre et de parents LEBLOND Pierre et CAILLETET Marie Anne qui ne sont pas ses parents) lors de son mariage daté du 9.01.1799- 20 nivose an VII elle est fa de LEBLOND Jean Baptiste et de FRANÇOIS Anne

DEPATTE Jean Baptiste o 14.03.1807 Courteron y † 14.01.1886 fs de Pierre et de LEBLOND Brigide x 2.03.1830 Gyé sur Seine à HEZARD Marie Joséphine y o 19.03.1801 † 6.02.1883 Courteron

LEBLOND Jean Baptiste vigneron o 19.02.1743 Neuville Sur Seine † 16.05.1814 Gyé sur Seine x FRANÇOIS Anne y o 6.05.1741 y † 15.08.1776 y xx 25.11.1776 à CADOT Catherine 3x 27.11.1792 Courteron à DUBREUILLE Anne LEBLOND Claudine o 4.08.1782 Gyé sur Seine y † 6.04.1858 fa de Pierre et de CAILLETET Marie Anne y x 24.11.1818 à CHAUVET Pierre Claude vigneron

Yves CHICOT A.2302

Réponses arrêtées au 20.11.2016

Jeannine FINANCE A.2091

Bonne année

2017

Lionel Transport de Mobilité Personnes à Mobilité Réduite



Service pour personnes handicapées,
personnes âgées,
convalescents après hospitalisation.
Pour tous déplacements, rendez-vous, courses,
sorties, excursions,...

Véhicule climatisé et aménagé.

15 rue du Cortin Roy - 10800 Isle Aumont

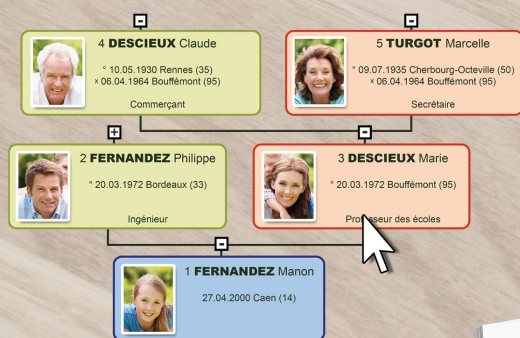
06 07 31 29 32

Fax : 03 25 41 91 03 contact@lionelmobilité.fr

GENEATIQUE

LE LOGICIEL DE GÉNÉALOGIE

LA RÉFÉRENCE POUR RETRACER L'HISTOIRE DE VOTRE FAMILLE !



Retrouvez sur votre écran à la fois, la zone de saisie des informations et l'arbre généalogique qui se construit.

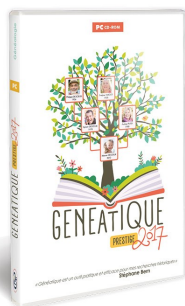
Changez de personne d'un simple clic et ajoutez facilement des photos et des copies d'actes.

Avec **Généatique 2017**
bénéficiez des toutes
dernières innovations :

Comme le choix visuel du modèle d'arbre,
le recueil d'arbres à imprimer, etc.



PARTEZ À LA CHASSE AUX ANCÊTRES AVEC LE MEILLEUR DES OUTILS !



OFFRE SPÉCIALE ADHÉRENT

En tant qu'adhérent, votre association vous permet d'acquérir Généatique 2017 Prestige en coffret à un prix préférentiel. Rendez-vous sur :

www.geneatique.com/asso

et introduisez le code de remise suivant

REDUCASSOGENEA

(Vous utilisez déjà une ancienne édition de Généatique Prestige ?
Bénéficiez d'une réduction supplémentaire, plus d'informations sur le site)

140 €

95 €

ADHÉRENTS
Mise à jour
Avec
réduction
supplémentaire



Pour en savoir plus, rendez-vous sur www.geneatique.com
ou téléphonez au **01 34 39 12 12** (10h-12h et 14h-16h)



Souvenir de TROYES

Les Jacobins
Hôpital Gynécologique et
Centre de Physiothérapie